Digitized by Google

NAZIONALE
BIBLIOTECA
RB
835
2
CENTRALE V. E. II
ROMA

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE LA CHINE,
ET EN TARTARIE.

T. II.

Digitized by Google

Digitized by Google

MANDARIN DE TURON,
Dans la Cochinchine,
avec l'Esclave qui porte sa Pipe...

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE LA CHINE,
ET EN TARTARIE,

Fait dans les Années 1792, 1793 et 1794,

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine;

Avec la relation de cette Ambassade, celle du Voyage entrepris à cette occasion par les Vaisseaux le LION et l'INDOSTAN, et des détails très-curieux sur les Colonies Espagnoles, Portugaises et Hollandaises, où ces vaisseaux ont relâché :

Rédigés sur les Papiers de Lord MACARTNEY, sur ceux de Sir ERASME GOWER, Commandant de l'expédition, et des autres Personnes attachées à l'Ambassade;

Par Sir GEORGES STAUNTON, de la Société royale de Londres, Secrétaire de l'Ambassade d'Angleterre, et Ministre plénipotentiaire auprès de l'Empereur de la Chine :

Traduit de l'Anglais, avec des Notes,

PAR J. CASTÉRA.

Avec des Figures et Cartes gravées en taille-douce.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN 6 DE LA RÉPUBLIQUE, (1798).

RB 835/2

Digitized by Google

VOYAGE EN CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

Traversée de la Cochinchine aux Iles des Larrons, près de Macao, et de là à Chu-San. Observations sur ces différens Pays.

QUAND la mousson du sud-ouest est régulièrement décidée, le passage de la Cochinchine aux côtes de la Chine, est ordinairement rapide et aisé. L'espoir d'être bientôt à la vue du pays qui étoit l'objet de leur long voyage, rendoit les passagers plus impatiens d'arriver au lieu de leur destination, qu'ils ne l'avoient paru lorsqu'ils en étoient encore très-loin.

Cependant le port de Tien-Sing, où l'ambassadeur se proposoit de débarquer, étoit encore à une distance considérable. Avant de s'y rendre, on résolut de toucher à l'une

des îles des Larrons, situées vis-à-vis de Macao, parce que de là on vouloit faire passer des dépêches en Europe, par les occasions qui pouvoient se rencontrer à Canton ou à Macao même.

On vouloit, sur-tout, s'informer de ce qui intéressoit l'ambassade, et enfin savoir s'il n'étoit pas possible de se procurer des pilotes pour la Mer Jaune, dont la navigation étoit entièrement inconnue aux Européens. Il n'en étoit pas de même, quant à l'étendue de mer qui sépare la Cochinchine et Macao : aussi, pour la traverser, ne fallut-il point de pilote. On peut pourtant dire que les renseignemens qui ont été donnés jusqu'à présent, et sur cette route et sur celle de Macao aux îles de Chu-San, sont très-inexacts.

Le jour que l'escadre partit de la baie de Turon, la montagne de Tien-Tcha, ou le nouveau Gibraltar, qui forme le port, empêcha les vaisseaux de ressentir beaucoup les effets de la brise de mer. Ils attendirent, en conséquence, celle de terre, qui souffle toujours là, l'après-midi, et dont la direction est du sud quart d'est au sud-sud-est. Elle les porta dans le cours de vingt-quatre heures, à cent milles de Turon. Dans cette route on reconnut

qu'un courant, dont la direction étoit nord soixante-sept degrés ouest, avoit accéléré la marche de trente milles, c'est-à-dire, d'un mille un quart par heure. Il est vrai qu'on devoit naturellement s'y attendre. La marée va de l'est vers les rivages de la Cochinchine, et monte entre les Parcelles, dont nous avons fait mention dans le dernier chapitre, et une grande île, appelée *Hai-Nan*. Or, comme l'eau a trop peu de force en se retirant pour contre-balancer le flux constant de l'est, elle est forcée de prendre son cours vers le nord, le long de la côte et dans le golfe de Tunquin. Là, il n'y a d'autre passage qu'un très-petit détroit, formé par l'île de Hai-Nan et une longue et étroite projection du continent de la Chine. Ce passage étant directement ouvert à l'est, l'eau apportée par le flux qui, comme nous l'avons déjà dit, vient constamment de ce côté-là, se trouve renfermée dans le golfe, et s'accumulant immensément, occasionne ces très-hautes marées et cette irrégularité dont a parlé sir Isaac Newton.

Le second jour, on s'apperçut d'un petit courant qui fit faire environ huit milles au nord-est; il étoit sans doute occasionné par la

marée qui refluoit de la côte orientale de Hai-Nan, vis-à-vis de laquelle l'escadre se trouva à midi.

Le troisième jour, 19 juin 1793, le courant vint de l'est, et accéléra la route de trente milles : c'étoit l'effet du flux qui se portoit dans le détroit de Hai-Nan, devant l'entrée duquel les Anglais passèrent ce même jour.

Le 20 juin, ils découvrirent une île sur laquelle il y a une montagne en forme de pain-de-sucre très-élevé : c'est l'île que les Européens appellent le *Grand-Larron*. A côté d'elle, il y en a une autre dont les montagnes sont moins pointues et plus basses. Le même jour, ils virent le continent de la Chine, portant nord-nord-est. Quoiqu'il fût trop éloigné pour qu'on pût y distinguer autre chose que des terres hautes et inégales, qui ne paroissoient avoir rien d'extraordinaire, leur aspect fit une agréable impression sur l'ame des Anglais. Ils se crurent dès-lors, parvenus à un point qui devoit faire époque dans l'histoire de leur voyage.

Le 21 juin, l'escadre jetta l'ancre par douze brasses d'eau, sur un fond vaseux, et sous le vent d'une des îles des Larrons, appelée

Chook-Choo : le Grand-Larron, éloigné de trois milles, portoit ouest-sud-ouest, et Chook-Choo, à la même distance, sud quart d'ouest. On trouva que la latitude du Grand-Larron étoit par les vingt-un degrés cinquante-deux minutes nord, et sa longitude par les cent treize degrés trente-six minutes à l'est du méridien de Greenwich. — La latitude de Chook-Choo est par les vingt-un degrés cinquante-cinq minutes nord, et la longitude, par les cent treize degrés quarante-quatre minutes est. Ces longitudes sont de quelques milles moins est, que la situation communément assignée aux îles des Larrons; mais elles ont été déterminées d'après une montre marine, dont le résultat étoit d'accord, à très-peu de minutes près, avec plusieurs observations lunaires, faites deux jours auparavant. Il est donc à présumer que la détermination en est assez correcte.

Les côtes des îles des Larrons, sont composées de rochers noircis par l'action de l'eau salée. L'écume et le frottement des vagues ont tellement corrodé leur surface en plusieurs endroits, qu'elles leur ont donné l'air de ruches à miel. — On trouve, sur ces îles, diverses sources, dont l'eau n'est point salée,

et n'a aucun goût de fer ni d'autre minéral. Le sol paroît être de la même nature que le roc qu'il recouvre ; et il n'est, en effet, qu'une couche de rocher, que l'action réunie du soleil et des pluies, ont décomposée et pulvérisée par succession de temps. Le roc consiste en un mélange d'argile, une petite quantité de chaux de fer, et beaucoup de terre vitrifiable et de mica. La mer, qui environne ces îles, est d'une couleur jaunâtre et vaseuse, et n'a pas grande profondeur. Le fond est de vase et d'argile.

Les îles des Larrons, et les autres îles groupées entr'elles et l'extrémité méridionale de la Chine, sont si rapprochées les unes des autres de la grande terre, si brisées et si irrégulières par leur forme et leur position, qu'elles ressemblent à des fragmens qui, à des périodes très-reculées, ont été détachés du continent, et séparés entr'eux par la violence des torrens, ou par quelques convulsions de la nature. Ces fragmens n'ont maintenant qu'un aspect stérile et désagrable. On y voit bien, en quelques endroits, un peu de verdure. Mais, en général, ils n'offrent à la vue, que des rochers pelés, entre lesquels on distingue à peine un arbre ou un

arbrisseau. Ils servent de retraite habituelle aux pirates, et d'asyle momentané aux pêcheurs.

Sir Erasme Gower observe que toutes les îles qu'on voit à l'est du Grand-Larron sont plus à pic que celles du côté de l'ouest. Les premières sont hautes, inégales, et la mer a autour d'elles environ vingt brasses de profondeur. Les autres sont assez plates, et semblent former une même terre. L'eau qui les sépare est beaucoup moins profonde qu'à côté des premières.

L'escadre se trouvant sur les confins de la Chine, et l'ambassadeur se disposant à envoyer un message à Macao, deux Chinois qui avoient accompagné les interprètes et auxquels lord Macartney avoit donné passage sur l'*Indostan*, le prièrent de profiter de cette occasion pour les faire débarquer. Pendant tout le voyage, ils s'étoient conduits avec beaucoup d honnêteté. L'un d'eux, qui écrivoit supérieurement les caractères chinois, s'étoit rendu très-utile en aidant à traduire en langue chinoise, les papiers dont l'ambassadeur avoit besoin à son arrivée. Ce ministre désira donc de le récompenser de sa peine ; mais quoiqu'il n'eût d'autre moyen

de subsister que quelques légers secours que lui accordoit la cour de Rome, il résista à tous les efforts qu'on fit pour lui persuader d'accepter de l'argent, ou quelqu'autre espèce de présent. Il se croyoit lui-même en reste, non seulement parce qu'on lui avoit fourni l'occasion de retourner dans son pays, mais à cause des attentions qu'on avoit eues pour lui durant le voyage. Il étoit rempli d'estime et de reconnoissance pour la nation anglaise; et si ses compatriotes adoptoient ses opinions à cet égard, la Chine rendroit à cette nation toute la justice qui lui est due.

L'un des interprètes demanda aussi à quitter le service de l'ambassade. Il craignoit beaucoup d'être reconnu par le gouvernement chinois, s'il continuoit à vivre avec les Anglais; parce que d'après les loix du pays, il étoit doublement punissable, et pour en être sorti sans permission, et pour avoir accepté de l'emploi d'une nation étrangère.

L'autre interprète, qui étoit précisément dans le même cas, montra plus de fermeté d'ame que le premier, et prit une résolution toute différente. Il se regardoit comme engagé à accompagner l'ambassade pendant tout le temps qu'elle dureroit; et des ré-

flexions tardives sur le danger qu'il pouvoit courir, ne le firent point désister de son entreprise. D'ailleurs, il y avoit lieu d'espérer que si l'on découvroit qu'il étoit chinois, l'ambassadeur seroit en état de le protéger. Il étoit né dans la partie de la Tartarie dépendante de la Chine, et n'avoit point ces traits qui dénotent une origine purement chinoise. Mais comme son nom exprimoit en chinois une chose connue, il en prit un autre qui avoit la même signification en anglais. Il se vêtit en même-temps d'un uniforme anglais, et mit un chapeau et une cocarde. Il pensa devoir prendre ces précautions pour sa sûreté; mais il n'en demeura pas moins préparé à tout ce qui pouvoit arriver, et disposé à le supporter sans la moindre inquiétude.

Les trois autres chinois s'embarquèrent à bord du brick, avec les personnes que l'ambassadeur envoyoit à Macao. On fit, en même-temps, passer les dépêches du gouvernement-général des établissemens hollandois dans l'Inde, à leur résident en Chine, dépêches qui contenoient des ordres pour que ce résident agît de concert avec l'ambassade anglaise. On envoya aussi au pro-

cureur-général des missions, à Macao, les lettres que lui écrivoit, en faveur des Anglais, le cardinal-préfet de la Congrégation de la Propagande. La factorerie anglaise étoit à Macao, parce qu'aucun vaisseau de la compagnie n'avoit encore paru cette année dans la rivière de Canton.

D'après ce que les commissaires de la compagnie des Indes anglaise mandèrent à l'ambassadeur, les dispositions de l'empereur de la Chine n'avoient nullement changé. Il vouloit accorder à l'ambassade une réception convenable à sa dignité; et il avoit donné, à ce sujet, des instructions, répétées aux différens gouvernemens des côtes où cette ambassade devoit aborder. Il avoit aussi donné des ordres afin que des mandarins allassent au-devant de l'ambassadeur, et qu'il y eût des pilotes, convenablement stationnés, pour recevoir les navires anglais et les conduire en sûreté à Tien-Sing, ainsi que d'autres personnes pour accompagner l'ambassadeur et sa suite, jusqu'à Pékin. L'empereur avoit terminé ses ordres, par ces paroles remarquables : — « Que comme » un grand mandarin étoit venu de si loin » pour le visiter, il falloit le recevoir d'une

» manière distinguée et digne de l'occasion ».

Les commissaires sachant que les étrangers étoient reçus et traités à Canton, avec un esprit bien différent de celui qui sembloit animer l'empereur, ne doutoient pas que les officiers du gouvernement de cette ville, n'eussent jeté un voile sur les intentions de sa majesté impériale à l'égard des étrangers. Ils pensoient, en conséquence, que rien n'étoit plus nécessaire, et ne pouvoit devenir plus avantageux à la compagnie des Indes, qu'une communication libre et immédiate entre ses agens et la cour de Pékin, s'il y avoit quelque moyen de l'obtenir, dans le cours des négociations qui alloient avoir lieu. — L'ambassade, disoient encore les commissaires, ne paroissoit nullement agréable à quelques officiers du gouvernement de Canton, lesquels appréhendoient, peut-être, qu'elle n'eût des conséquences fâcheuses pour eux. Ils s'étoient informés, avec inquiétude, des motifs de cette ambassade. Le hoppo, ou principal receveur des revenus et inspecteur du commerce étranger, sachant qu'il avoit plusieurs fois mérité d'être repris, pour avoir abusé des droits de sa place, ne pouvoit penser à

l'ambassade, sans se rappeler les sujets qu'on avoit de se plaindre de lui. Les commissaires pensoient que cet officier avoit mis en usage toute sorte d'intrigues, pour empêcher le succès de leurs premières démarches; et quand il avoit cru trouver un vice dans leur commission, en découvrant qu'ils n'étoient pas envoyés directement par le roi de la Grande-Bretagne, mais par la compagnie des Indes, il n'avoit pas laissé échapper l'occasion de les tracasser, et de leur opposer tous les obstacles qui étoient en son pouvoir.

Le foo-yen, ou gouverneur de Canton, avoit aussi montré beaucoup de sollicitude pour découvrir l'objet particulier de l'ambassade; et pensant qu'il pouvoit concerner des personnes à qui les commissaires désiroient de le cacher, il les assura que s'ils vouloient lui en faire part, ce secret resteroit absolument renfermé entre lui et l'empereur. — Les commissaires lui répliquèrent très-convenablement qu'ils savoient seulement, qu'on étoit dans l'intention de présenter des complimens à sa majesté impériale, et de cultiver son amitié: mais que si l'on avoit quelqu'autre dessein, il n'étoit indubitablement confié qu'à l'ambassadeur seul.

Ce fut, peut-être, aussi dans l'espoir de pénétrer ce dessein supposé, et, s'il existoit, d'arrêter les progrès de l'ambassade, qu'on pressa plusieurs fois les commissaires d'écrire à l'ambassadeur de s'arrêter à Canton, où tous les vaisseaux étrangers vont, au lieu d'aller à Tien-Sing. On insista même tellement là-dessus, que les commissaires trouvèrent qu'il ne suffisoit pas d'observer, « qu'il n'étoit pas de leur compétence de » conseiller à l'ambassadeur de s'écarter des » ordres qu'il avoit reçus à cet égard, et » qu'il n'étoit peut-être pas en son pouvoir » de le faire ». — Ils jugèrent encore qu'il étoit prudent de déclarer que très-probablement les vaisseaux qu'on feroit partir de Canton pour aller au-devant de ceux qui portoient l'ambassadeur, ne le rencontreroient pas.

Après avoir tenu un tel langage, il leur fut impossible de requérir des pilotes pour chercher l'escadre vers l'extrémité méridionale de la Chine. Ils demandèrent seulement qu'il y en eût de prêts à Chu-San, dans la province de Ché-Chiang, et à Ning-Hai, dans la province de Shan - Tung, l'un et l'autre de ces ports étant sur les côtes orien-

tales de l'empire. D'ailleurs, il étoit vraisemblable que les pilotes de ces ports, connoîtroient mieux la route du golfe de Pékin, que ceux qui résidoient à une plus grande distance. De plus, le port de Chu-San, fréquenté autrefois par les vaisseaux de la compagnie, ne pouvoit pas être manqué aisément : il sembloit enfin qu'en prenant des pilotes à Chu-San, on devoit assurer, sinon le succès de l'ambassade, au moins celui du voyage, parce que ces pilotes ne seroient pas, comme ceux de Canton, exposés à l'influence et aux intrigues des personnes reconnues pour être contraires au projet des Anglais.

Malgré la jalousie que la factorerie anglaise inspiroit aux autres factoreries européennes, quelques-unes d'entr'elles, et sur-tout celle des Hollandais, avoient profité de l'influence nouvelle des Anglais pour échapper aux vexations qu'on faisoit ordinairement éprouver à tous les étrangers, au moment où ils passoient de Canton à Macao. La simple notification de l'ambassade avoit fait un tel effet sur les principaux officiers du gouvernement de Canton, que plusieurs supercheries introduites par le hoppo dans la

perception des droits, depuis l'arrivée des commissaires, furent décidément repoussées, sans qu'on éprouvât l'inconvénient ordinaire en pareil cas, c'est-à-dire, un délai dans l'embarquement du thé. La crainte qu'avoit le hoppo de voir adresser à la cour des plaintes contre lui, l'avoit rendu depuis peu extraordinairement indulgent et poli.

On voyoit aussi que les agens chinois de la factorerie anglaise se sentant sur un terrein plus ferme qu'auparavant, commençoient à défendre sans crainte les droits de ceux qui les employoient, contre l'oppression à laquelle ils avoient été, jusqu'alors, accoutumés à se soumettre. Quel que pût être le résultat de l'ambassade, elle avoit toujours produit ce premier avantage, et on étoit convaincu qu'il y avoit désormais une route ouverte, par où les remontrances contre l'injustice pouvoient aisément parvenir au pied du trône impérial.

Le gouverneur de Canton fut très-pressant pour obtenir des commissaires la liste des présens que l'ambassadeur devoit remettre à l'empereur; et il paroît que la cour de Pékin avoit montré, à cet égard, une curiosité que le gouverneur désiroit de

pouvoir satisfaire. Il en fit même une condition, en accordant son entremise. Il allégua qu'il ne pouvoit point envoyer la lettre qui annonçoit l'arrivée de l'ambassadeur avec des présens pour l'empereur, sans faire connaître la nature de ces présens.

Les commissaires le satisfirent autant qu'ils purent; mais ils lui dirent qu'ils n'avoient qu'une connoissance imparfaite des choses dont l'ambassadeur étoit chargé, parce qu'ils avoient quitté l'Angleterre avant qu'on s'y fût procuré une grande partie de ces choses. L'importance qu'on paroissoit mettre à savoir quelle étoit la nature des présens des Anglais, doit être imputée, non à l'avidité du grand monarque auquel ils étoient destinés, mais au désir de pouvoir, d'après leur rareté et leur valeur, juger du degré de considération et de respect qu'avoit pour lui le prince qui les lui envoyoit, la première fois qu'ils communiquoient directement ensemble. Les ouvrages des arts et de l'industrie de l'Europe parvenus à Pékin par d'autres moyens, suffisoient pour y donner une haute idée de ce qu'on devoit attendre dans des occasions extraordinaires.

Les

Les commissaires mandèrent aussi que deux marchands chinois de Canton avoient reçu ordre de se tenir prêts à se rendre dans le port où aborderoient les vaisseaux qui portoient l'ambassadeur anglais, et probablement ils étoient chargés de l'accompagner à la cour. Ils devoient, disoit-on, non-seulement lui servir d'interprètes, mais traiter pour toutes les marchandises qu'il y auroit à vendre dans ses vaisseaux. Mais les commissaires pensèrent que les grands intérêts que la compagnie avoit avec ces marchands pourroient souffrir de leur absence, et ils sollicitèrent le gouvernement pour qu'il ne les écartât point de leurs affaires, l'assurant que l'ambassadeur étoit déjà suffisamment pourvu d'interprètes, et que la compagnie n'avoit point envoyé de marchandises pour vendre, dans le vaisseau qui suivoit l'ambassade, parce que ce vaisseau n'étoit chargé que de présens destinés à l'empereur.

Indépendamment de ce que ces marchands étoient peu capables de servir d'interprètes, ils retiroient trop de profit du commerce qu'ils fesoient avec les étrangers à Canton, pour se soucier beaucoup de favoriser une mission qu'ils prévoyoient devoir apporter

quelque changement à ce commerce, et ils pouvoient au contraire fort bien seconder les intrigues qu'on trameroit contr'elle à Pékin. Il se trouva en même-temps que ce voyage auroit fait tort à leurs propres affaires : c'est pourquoi ils joignirent leurs instances à la pétition présentée en leur faveur ; ils firent des présens considérables à quelques-uns des officiers du gouvernement de Canton, et ils furent dispensés de s'absenter.

Lors des ambassades européennes qui avoient précédé à la Chine celle des Anglais, la cour de Pékin avoit quelquefois chargé un des missionnaires dépendant du palais impérial, d'aller au-devant de l'ambassadeur et de l'accompagner dans la capitale; mais un changement de systême avoit récemment eu lieu à Pékin. Depuis deux ou trois ans on y étoit instruit de la révolution de France, et des principes qui avoient troublé la tranquillité de son gouvernement; et comme on craignoit que ces principes ne pénétrassent dans l'Orient, on avoit pris des précautions pour en prévenir l'introduction. Quoiqu'on ne se fût point déterminé à exclure les étrangers de Canton, on les avoit astreints à plus de gêne, et on observoit leur conduite avec

une vigilance redoublée. Les missionnaires étoient toujours reçus en Chine, et même, comme astronomes et artistes, encouragés dans la capitale : mais leur correspondance avec toutes les parties de l'Europe, étoit interceptée et examinée. Certes, nulle classe d'hommes n'avoit plus d'horreur qu'eux pour la révolution, dans le cours de laquelle on saisit en France les fonds qui avoient servi jusqu'alors à leur faire passer des secours : malgré cela, ils inspiroient encore de la défiance au jaloux et soupçonneux gouvernement de la Chine.

Il étoit donc naturel que dans l'occasion nouvelle qui se présentoit d'employer des agens intermédiaires, pour communiquer avec des étrangers, ce gouvernement préférât de se servir de ses propres sujets. Les Portugais de Macao étoient, en quelque sorte, considérés comme tels. D'un autre côté, les rapports intimes qui existoient depuis long-temps entre cette nation et les Anglais, portoient ces derniers à croire qu'ils devoient attendre d'elle tous les secours de l'amitié. Mais on fut alors informé par une voie très-sûre que l'ancienne politique, qu'avoient eue les Portugais, de vouloir écarter de la Chine

toutes les autres nations, subsistoit dans toute sa force. Cette information ne fut pas sans avantage pour l'ambassadeur. Elle lui apprit de bonne heure que pour détruire les préjugés qu'on avoit contre la nation qu'il représentoit, et pour triompher des obstacles qu'on ne manqueroit pas de lui susciter, il ne devoit compter que sur l'impression que feroient sur les Chinois sa propre conduite et celle des personnes qui l'accompagnoient.

Les bricks étant revenus de Macao, l'escadre partit de Chook-Choo, le 23 juin, et fit route avec un vent favorable pour le détroit qui sépare le continent de la Chine de la grande île *Formose*. Cette île est ainsi nommée par les Européens: mais ni les Chinois, ni ses propres habitans ne l'appellent que *Tai-Van*.

Le même jour, l'escadre passa entre deux petites îles, dont l'une, à cause de son aspect fourchu, est nommée les *Oreilles d'Ane*, et l'autre, *Lema*. Elles sont, l'une et l'autre, stériles, sans culture, et environnées de grands rochers qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau, et qui semblent, ainsi que les deux îles, composées de dur granit. Leur gisement déterminé,

d'après plusieurs observations du soleil et diverses montres marines, est :

Latitude	Les Oreilles d'Âne...	21°	55'	nord.
	Lema.....	22		
Longit.	Les Oreilles d'Âne...	114	7	est.
	Lema.....	114	17	

Le lendemain, 24 juin, les vaisseaux furent à la vue d'un grand rocher très-élevé. Il est extrêmement blanc; d'après cela, il a été nommé par les Portugais *Pedra Branca*; et comme ils sont les premiers européens qui ayent navigué dans ces mers, la plupart des noms qu'ils y ont donnés ont été adoptés par leurs successeurs. Pedra Branca est par les vingt-deux degrés dix-neuf minutes de latitude nord, et par les cent quatorze degrés cinquante-sept minutes de longitude est. A midi, le thermomètre de Farenheit s'éleva à quatre-vingt-quatre degrés, et le baromètre à vingt-neuf pouces soixante-treize points. Pendant les dernières vingt-quatre heures, un courant porta au nord-est, environ un mille par heure.

Le 25 juin, l'escadre passa le tropique du cancer. Au coucher du soleil, le ciel fut extraordinairement rouge. Le mercure du baromètre tomba tout-à-coup, et le vent de

sud-ouest souffla avec force. Le lendemain matin, qui étoit encore le 25 juin, suivant la manière de parler des marins, qui ne comptent les jours que de midi à midi; le lendemain, dis-je, commença par des coups de vent, accompagnés de pluie, de tonnerre et d'éclairs. Avant midi, le calme régnoit déjà dans l'air; mais la mer continuoit à être agitée. Le thermomètre monta à quatre-vingt-deux degrés, et le baromètre à vingt-neuf pouces soixante-trois points.

Le 26 juin, il y eut encore beaucoup de tonnerre, d'éclairs, et il tomba une pluie presque continuelle. Le vent passa graduellement du sud-est au sud quart ouest. L'air étoit si brumeux qu'il ne fut pas possible de faire la moindre observation astronomique de toute la journée. On ne put pas même distinguer les côtes de la Chine, quoique l'escadre fût alors dans la partie la plus resserrée du détroit, et tout au plus à dix lieues de distance de ses côtes, et de l'île Formose, dont la terre est si élevée, ainsi que celle du continent, que dans le beau temps on voit aisément de l'une à l'autre. Cependant, un peu après le lever du soleil, on vit pendant quelques minutes la partie nord-ouest

de Formose, portant du sud-est quart d'est au sud.

Lorsqu'il tombe de la pluie, les marins chinois quittent leurs vêtemens de coton, pour prendre des camisoles et des culottes longues faites avec des roseaux peu serrés, mais placés parallèlement l'un à côté de l'autre. Ils mettent aussi de grands chapeaux rabatus, faits de pareils roseaux ; de sorte que la pluie coule sur ces roseaux comme sur les plumes d'un oiseau aquatique. Cet habillement grossier, mais commode, ressemble beaucoup à celui que portent aussi en temps de pluie les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique. Quelques anciens rapports entre ces deux nations peuvent leur avoir fait emprunter cet usage, l'une de l'autre ; mais il est encore plus probable que le même besoin les a excitées à avoir recours à la même invention.

S'il est quelque saison où l'on doive espérer d'avoir du beau-temps dans le détroit de Formose, c'est vraisemblablement en été et dans le milieu de la mousson. Mais la situation de ce détroit empêche sans doute le calme d'y régner souvent ; car, comme il s'étend du sud-ouest au nord-est, et qu'il est

borné de chaque côté par de hautes chaînes de montagnes, qui sont dans la même direction, l'effet du vent est accru par la compression qu'il éprouve dans cet étroit canal, lequel reste ouvert, comme un entonnoir, pour le recevoir des deux points, d'où les moussons soufflent régulièrement. Les courans suivent invariablement, comme on doit s'y attendre, la direction des moussons. Ainsi, on voit qu'il est impossible aux vaisseaux de naviguer dans ce parage, avec une mousson contraire.

Dans le journal manuscrit du passage de *l'Argonaute*, dans le détroit de Formose, vers la fin du mois d'avril 1789, on a mis sur le titre, que ce vaisseau alloit contre la mousson du nord-est. Mais il paraît par le journal même que la mousson étoit à son terme, et que le vent soufflant de tous les points de l'horison, étoit aussi souvent favorable que contraire. De plus, ce vaisseau, étant petit, pouvoit passer en-dedans d'une grande partie des îles qui bordent la côte de la Chine, où il mouilla même aussi souvent que le temps l'exigea.

Le 27 juin, l'escadre continua à essuyer des coups de vent, qui venoient presque

toujours du côté de l'ouest, avec une forte pluie et une mer agitée dans tous les sens. Dans la nuit, le vent devint variable, et le matin, il passa au nord. La latitude, par computation, différa de seize milles de ce que les observations donnoient à midi; et la longitude, d'après le chronomètre, étoit de cinquante milles plus à l'est que celle qu'on avoit estimée: d'où l'on inféra que dans les derniers trois jours le courant avoit fait quarante-huit milles au nord, soixante-dix degrés est, ou deux tiers de mille par heure. A midi, le thermomètre étoit à soixante-dix-neuf degrés, et le baromètre à vingt-neuf pouces soixante-treize points.

Pendant toute la journée du 28 juin, le vent fut modéré et variable, mais venant presque toujours de différens points du nord: une grosse lame se déployoit vers l'est. Dès que l'escadre fut en-dehors du détroit, on vit un courant qui portoit à l'ouest, et sembloit faire, contre la lame, plus d'un demi-mille par heure. Le beau-temps paroissant assuré, l'escadre fit voile pour les îles qui sont en avant de Chu-San.

Le 29, le temps fut brumeux et désagréable. Le fond s'éleva de cinquante-deux à

vingt-deux brasses. On reconnut un groupe d'îles, appelées les *Hay-San*, ou les *Iles Noires*. Ce ne sont guère que des rochers pelés. Leur latitude est de vingt-deux degrés cinquante-trois minutes nord, et leur longitude de cent vingt-un degrés vingt-quatre minutes est. Ce groupe n'est qu'à quelques milles du continent de la Chine.

Le 30, le temps fut sombre et brumeux; la brise souffla modérément du sud-ouest. En gouvernant au nord, on trouva une mer plus profonde. La sonde rapporta graduellement de vingt-deux à trente-deux brasses.

Durant toute la journée du 1er. juillet, le temps fut encore sombre, et il y eut beaucoup de bruine. Le vent varia du sud-ouest au sud. On vit un autre groupe d'îles, appelées les *Qué-San*, auprès desquelles l'escadre mouilla le lendemain, 2 juillet, par neuf brasses d'eau, sur un fond vaseux. La plus haute et la plus méridionale de ces îles portoit nord quart d'ouest, à quatre milles de distance des vaisseaux. Cette île (1) est par les vingt-neuf degrés vingt-deux minutes de latitude nord, et d'après le chronomètre,

(1) Les Anglais l'ont nommée *le Patchkock*.

par les cent vingt-un degrés cinquante-deux minutes de longitude est.

Le lendemain matin, qui étoit la dernière partie de la journée nautique du 2 juillet, l'escadre leva l'ancre pour se rapprocher de Chu-San. Ce ne fut pas sans peine qu'elle fit cette route, parce que sa marche étoit gênée par un nombre immense de canots chinois de toute grandeur, qu'avoit attirés la curiosité de voir des vaisseaux européens. Le *Lion* en compta plus de trois cents, pressés autour de lui. On en voyoit plus loin plusieurs milliers, dont les petits étoient occupés à pêcher, et les autres à charrier différens bois de charpente et diverses autres marchandises. Quelques-uns de ces derniers formoient une rangée et s'avançoient également. Quelques autres étoient amarés ensemble et portoient des bois d'une grandeur extraordinaire, qui étoient en travers sur les ponts. Tous avoient des voiles de nattes, au lieu de toile, et un équipage beaucoup plus nombreux que celui des bâtimens européens de la même grandeur. Tout, enfin, annonçoit bien plus que ce qu'on avoit vu jusqu'alors, un grand commerce et une immense population.

L'*Indostan* prit, dans un de ces canots, un pilote intelligent. Il le fit d'abord passer entre les îles de Qué-San et le continent, gouvernant au nord et vers d'autres groupes d'îles très-variées, dont Chu-San est une des dernières. Le seul risque qu'on court en naviguant entre les Qué-San et le continent, c'est de heurter un petit rocher qui est ordinairement couvert lorsque la marée monte; rocher qui a été vu, pour la première fois, en 1736, par le vaisseau le *Normanton*. Voici comment on en parle dans le journal manuscrit de ce vaisseau. — « Ce rocher gît » au sud-ouest quart d'ouest du Patchkock » et en est éloigné de quatre milles. Quand » on le découvrit, le reflux de la marée » étoit aux trois quarts; à quatre ou cinq » milles de distance, il ne paroissoit pas plus » gros qu'une chaloupe renversée, et comme » la mer étoit alors très-basse, les hautes » marées doivent le couvrir beaucoup. » — On peut aisément éviter ce rocher en côtoyant les îles Qué-San, ou du moins en s'en tenant à peu de distance. Il n'y a pas le moindre danger à un mille et demi au sud et à l'ouest de ces îles.

Dans la curieuse collection des cartes qu'a

publiées M. Dalrymple, on trouve celle de l'une des îles Chu-San, dessinée par le capitaine Thornton. Dans cette carte, on voit un autre rocher appelé l'*Holderness*, d'après un vaisseau du même nom, qui y toucha. Il est marqué à plus de trois milles de distance de l'îlot qu'on voit à l'extrémité méridionale de la plus grande île du groupe des Qué-San, conformément aux rapports et aux distances, relevés dans le journal de ce vaisseau. Mais le pilote chinois qui étoit à bord de l'*Indostan*, ne connoissoit aucun écueil aussi éloigné de la côte. Sa véritable position est établie d'après les renseignemens qui nous ont été obligeamment communiqués par M. Thomas Fitzhugh, qui passa sur l'*Holderness*, et est maintenant l'un des directeurs de la compagnie des Indes anglaise. Il observe qu'il prit les positions, pendant que l'*Holderness* étoit sur le rocher.—« L'extrémité la plus orientale du Mu-
» seau du Buffle, portoit nord-nord-ouest-
» nord; la petite île Qué-San, la plus méridio-
» nale, sud-est; le pic, qui est au milieu de
» la seconde Qué-San, sud-est quart d'est;
» le centre de la troisième Qué-San, est
» à la distance d'environ un mille un quart;

» la partie la plus septentrionale du groupe » des Qué-San, nord-nord-est; la plus grande » île du groupe, appelée les *Petits Chiens* (1) » nord-nord-ouest deux quarts d'ouest. » — Les positions qui se trouvent dans le journal de l'*Holderness* furent estimées quand il eut jetté l'ancre, loin du rocher.

L'escadre suivit sa route entre les îles Qué-San et un petit groupe d'autres îles appelées par les Anglais, l'*Ours* et les *Oursins* (2), qui sont à l'ouest des premières et très-près du continent. San-Man ou les Petits Chiens, sont un autre groupe d'îles situées au nord et dans le milieu du passage qui conduit à Chu-San. A l'ouest des Petits Chiens, l'eau a cinq brasses de profondeur, et à l'est, sept brasses. De là, en gouvernant nord-nord-ouest, on passe entre plusieurs petites îles ou rochers, environnées d'un fond bourbeux et appelées les *Calfats* et le *Château de Roc*, et une petite île qui est à l'est de ces dernières, et qu'on nomme *Kin-Sa-Hoia*, ou *Jacques de Stribord*, à l'extrémité méridionale de laquelle sont quelques rochers épars. Dans cette partie de la mer, le fond est très-uni. Aussi,

(1) *The Whelps.*
(2) *The Bear and cubs.*

les Anglais y virent-ils un nombre infini de canots de pêcheurs qui draguoient ou tiroient la seine. Leurs filets s'étendoient d'un canot à l'autre, dans toutes les directions.

L'escadre laissa ensuite le Museau du Buffle à l'ouest, et le Chaudronnier (1) à l'est, et fit voile vers l'île appelée *l'Arbre au Sommet.* La qualification de cette île seroit une distinction suffisante dans un archipel, où toutes les terres, quoiqu'entièment couvertes de verdure, n'ont qu'un très-petit nombre d'arbres. Il n'y a pas de doute qu'elle ne méritât le nom qu'elle reçut, lorsqu'il y a plus d'un demi-siècle, les Européens, à qui il étoit alors permis d'aller trafiquer à Chu-San, la désignèrent, pour la première fois, ainsi que celles qui l'avoisinent: mais l'arbre n'y est plus; et cette île maintenant aussi dépouillée que les autres, est connue seulement, par sa position sur la carte.

Au midi de *l'Arbre au Sommet* et à trois ou quatre milles de distance, on trouve par cinq ou six brasses d'eau un excellent mouillage, où les vaisseaux sont à l'abri de toute sorte de vent. *L'Indostan* y jeta l'ancre; mais, le *Lion* et le *Jackall* s'arrêtèrent entre

(1) *The Tinker.*

le Laboureur et le Museau du Buffle, et prirent de l'eau sur la première de ces îles, tandis que le *Clarence* porta à Chu-San M. Barrow, l'interprète chinois et deux autres personnes attachées à l'ambassade. Ils alloient y chercher les pilotes qui devoient les y attendre, pour conduire l'escadre à Tien-Sing.

La plupart des îles de Chu-San ne sont que des montagnes, dont la pente est régulière et le sommet arrondi. Il semble qu'elles proviennent d'autant d'angles aigus, dont la pointe originaire a été usée par le temps, et conserve seulement une forme convexe. Quoique ces îles soient très-rapprochées, l'eau qui les sépare est très-profonde en plusieurs endroits. Leur base est de granit, gris ou rouge, dont quelques parties ressemblent à du porphire, mais n'en ont pas la dureté.

Certes, ces îles n'ont point été formées par une cumulation lente de terres charriées dans la mer par le grand fleuve, vis-à-vis duquel elles se trouvent. C'est ainsi, à la vérité, que sont produites les îles basses et vaseuses, qu'on voit à l'embouchure du Pô et de plusieurs autres fleuves. Mais celles de Chu-San,

Chu-San, doivent plutôt être considérées comme les restes d'une partie du continent, creusée et rudement façonnée en îles, par l'effort des torrens qui ont emporté plus loin dans la mer, tout ce qui leur a opposé moins de résistance que le roc.

Quelques-unes de ces îles ont l'aspect le plus attrayant. L'une, sur-tout qu'on nomme *Pootoo*, est représentée comme un véritable paradis terrestre. Ce sont, sans doute, ses beautés auxquelles l'art a, depuis, beaucoup ajouté, qui ont engagé un ordre religieux à y fixer sa demeure. Ces moines, au nombre de trois mille, en sont les seuls possesseurs, et vivent en célibataires. Il y a quatre cents temples, auprès de chacun desquels sont des jardins et des maisons qu'habitent les moines. Ce vaste monastère, si l'on peut l'appeler ainsi, est richement doté, et célèbre dans tout l'empire.

Pendant l'absence du *Clarence*, le *Lion* mouillé entre le Laboureur et le Museau du Buffle, avoit la première de ces îles au nord-ouest quart de nord, et la dernière au nord-est quart de nord. Il y a là un excellent port, à l'abri de tous les vents, et dont le fond est si bon et si solide, qu'il

fallut toute la force de l'équipage, et même des secours étrangers pour lever l'ancre. La profondeur de la mer est là, de douze à vingt-deux brasses. La marée y monte d'environ douze pieds, et lors de la pleine lune et des changemens de quartier, elle court deux milles et demi par heure. La latitude de ce port est de vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes nord, et la longitude, de cent vingt-un degrés trente-six minutes est.

L'île du Laboureur est habitée, et en plusieurs endroits la verdure y est charmante; mais on n'y voit pas un buisson. Il n'y a que quelques arbres fruitiers nains, quelques pins et quelques chênes. Les rochers de cette île sont de la même nature que ceux des Larrons. Ils ont seulement de plus que ces dernières, quelques veines perpendiculaires de spalt blanc, et blanc et bleu.

Le *Lion* se procura là, à un prix modéré, des taureaux, des chèvres, de la volaille; et les canots qui pêchoient à l'entour lui portèrent diverses espèces d'excellent poisson. La vue d'un vaisseau tel qu'étoit le *Lion*, dont la construction et la grandeur paroissoient si extraordinaires aux Chinois, fit presque cesser tous les travaux de terre et de mer. Son pont et ses entre-ponts étoient

tellement remplis de gens qui venoient les visiter, et il y en avoit tant d'autres qui attendoient avec impatience l'instant de venir à bord, qu'il fut nécessaire de congédier promptement les premiers arrivés, afin d'avoir le temps de satisfaire la curiosité des autres. Quelques-uns d'entr'eux étant entrés dans la grande chambre du *Lion*, où l'ambassadeur avoit le portrait de l'empereur de la Chine, ils le reconnurent aussitôt, et se prosternèrent devant lui en baisant la terre à plusieurs reprises et avec une grande dévotion. Lorsqu'ils se relevèrent, ils parurent pénétrés de reconnoissance pour l'étranger, qui avoit l'attention de tenir dans son appartement le portrait de leur souverain. Quoique les gens de l'équipage finissent par laisser une grande partie des curieux parcourir seuls tous les recoins du vaisseau, aucun d'eux n'abusa de cette liberté, et il ne se commit rien de répréhensible. Très-peu de ces chinois paroissoient avoir cette mal-adresse, cette grossièreté de mœurs, ou ce manque d'esprit qu'on remarque si fréquemment parmi les classes inférieures des autres nations.

En se rendant à Chu-San, le *Clarence* entra avec la marée dans le passage de

Duffield, où il fut obligé de jeter l'ancre quand le reflux commença. Ce passage est formé par la grande île de Lowang, qui le borne à l'est, et par une autre plus petite île qui est à l'ouest. Il n'a pas plus de trois milles de large; mais la profondeur de l'eau y est de cent à cent vingt brasses, et dans le milieu on voit plusieurs rochers et deux ou trois îlots. Le *Clarence* mouilla dans ce passage, à la longueur d'un cable, c'est-à-dire, à un quart de mille d'une petite péninsule, environnée d'un banc vaseux qui, à mer basse, est en partie à sec. L'isthme, qui la joint à l'île de Lowang, est couverte par la haute mer. Sur le bord du banc, le mouillage est de quinze brasses sur un fond mou et vaseux.

Les passagers qui étoient à bord du *Clarence* voyant que la marée leur laisseroit beaucoup de temps avant de revenir favoriser leur route pour Chu-San, voulurent employer ce loisir à faire leur première entrée sur le territoire de la Chine. Mais il ne leur fut pas aisé d'y aborder; car le rivage de Lowang est environné, dans les endroits où s'étend le banc, d'argile molle, profonde et vaseuse, et par-tout ailleurs de

rochers escarpés. Cependant, ils trouvèrent moyen de grimper sur ces rochers. Du haut d'une des montagnes voisines, le passage où étoit le *Clarence* avoit l'air d'une rivière, et la mer qui étoit au-delà ressembloit à un vaste lac, parsemé d'un immense nombre d'îles. La montagne étoit couverte d'herbe forte, de roseaux, d'arbustes et de diverses plantes qui montroient suffisamment que ce lieu étoit bien loin de l'Europe. Il y avoit si peu d'arbres et de bétail, qu'à des yeux européens la campagne avoit un air de nudité.

En descendant de la montagne, les Anglais entrèrent dans une petite plaine unie qui avoit été dérobée à la mer, et qu'on défendoit contre ses eaux par une chaussée de plus de trente pieds de large. La quantité de terrein gagné par cette chaussée ne sembloit pas digne du travail qu'elle coûtoit. La plaine étoit cultivée avec beaucoup de soin, et couverte en très-grande partie de riz planté par plate-bandes, et arrosé par des rigoles, qui recevoient l'eau des montagnes voisines. La terre étoit fumée, non avec de la fiente d'animaux, mais avec des matières qui répugnent davantage à nos sens, et dont on ne se sert pas communé-

ment en Angleterre dans les travaux de l'agriculture. On voyoit des vases de poterie enfoncés dans la terre, pour recevoir cette sorte d'engrais, ainsi que pour contenir le liquide qui lui est analogue, et dans lequel on fait tremper le grain avant de le semer, parce qu'on imagine que cette opération accélère la croissance de la plante, et empêche les insectes de la piquer, pendant qu'elle est encore très-jeune.

Les Anglais rencontrèrent un paysan, qui quoiqu'étonné à leur aspect, ne fut pas assez effrayé pour chercher à les éviter. Il avoit un vêtement de coton bleu, fort ample, des demi-bottes, et un chapeau de paille attaché avec une corde par-dessous le menton. Il parut sentir qu'un esprit de curiosité animoit toujours les voyageurs, et il s'empressa de les conduire dans un village voisin.

En passant devant une métairie, ils rencontrèrent le fermier qui les invita à entrer chez lui, et qui, ainsi que son fils, les contemploit avec des yeux étonnés. La maison étoit bâtie de bois; les montans avoient leur forme naturelle. Il n'y avoit point de plafond qui cachât le dessous du toit, qui étoit

fortement joint et couvert avec de la paille de riz. Il y avoit dans les appartemens, au lieu de plancher et de carrelage, une terre bien battue, et les chambres étoient divisées par des nattes attachées aux poutres. Deux rouets, pour filer le coton, étoient dans une chambre extérieure; mais les sièges qu'on voyoit au-devant restoient vides. Il y a apparence qu'ils appartenoient à des femmes qui s'étoient retirées à l'approche des étrangers; car aucune personne de ce sexe ne parut devant eux. Au tour de la maison croissoient des touffes de bambou, ainsi que quelques-uns de ces palmiers dont la feuille, naturellement ronde et plissée, sert d'évantail (1), et devient un objet de commerce.

Le retour de la marée rappela les passagers à bord du brick. Avant qu'ils quittassent Lowang, un des insulaires leur dit que cette île étoit si considérable, et si bien peuplée, qu'elle contenoit dix mille habitans.

Le *Clarence* continuant sa route pour Chu-San, arriva le soir, lorsqu'il fesoit déjà obscur, près d'un long promontoire, appelé *la pointe de Kee-To*. C'est l'extrémité d'une

(1) C'est le latanier des Antilles. (*Note du Traducteur*).

chaîne de montagnes du continent chinois, montagnes qui paroissent composées de masses de granit. Autour de cette pointe la marée couroit en mascaret et tournoyoit avec une telle rapidité, qu'elle auroit entraîné un vaisseau moins grand que le *Clarence*, à moins qu'une forte brise ne l'eût soutenu. A environ cent pas de la pointe, la vase du fond de la mer est portée à la surface en si grande quantité, que ceux qui ne savent pas la profondeur qu'il y a en cet endroit, ne peuvent s'empêcher de craindre que leur vaisseau n'y touche. Il y a cependant plus de cent brasses d'eau.

Un peu au sud de la pointe, *le Clarence* trouva un bon mouillage par dix-sept brasses d'eau. Ceux qui le montoient jugèrent à propos d'y rester pendant la nuit, attendu que pour arriver à Chu-San, le passage étoit étroit et rempli d'îles. En conséquence des règlemens du vigilant gouvernement de la Chine, l'approche du *Clarence* étoit déjà connue à Chu-San. Un bâtiment chinois mouilla près de lui, et un officier vint à bord des Anglais pour leur annoncer que le lendemain matin sa chaloupe conduiroit leur vaisseau dans le port de Chu-San, où l'on

pensoit qu'il vouloit se rendre. Le lendemain, il partit de bonne-heure avec la marée, et après avoir passé plusieurs petits détroits, il entra dans le port qu'il cherchoit.

Entre les Qué-San et Chu-San, c'est-à-dire, dans un espace d'environ soixante milles de long et trente milles de large, on compte plus de trois cents îles. Un rocher dangereux se rencontre dans la route qui conduit à Chu-San. Ce n'est point l'*Holderness*, dont nous avons déjà parlé, mais un autre sur lequel l'*Indostan* toucha à son retour dans le sud. En parcourant les journaux manuscrits des vaisseaux de la compagnie des Indes anglaise, qui ont été autrefois à Chu-San, on voit qu'en 1704, le *Northumberland* étoit le seul, à bord duquel on connaissait l'existence de ce rocher. Dans son livre de *Log*, il est dit qu'il se tint entre la pointe de Kee-To, et l'île du Daim, pour éviter un rocher qui est caché sous l'eau en-dehors de l'île de Sarah-Galley, et par le travers duquel les vaisseaux se trouvent, lorsque ce rocher et le pavillon qui est sur la montagne de Chu-San paroissent ne faire qu'un.

La partie du port où le *Clarence* jetta l'ancre par cinq brasses d'eau, étoit éloignée

d'un demi-mille de l'endroit où l'on prend terre, près de la maison du Tsung-ping, ou gouverneur militaire, qui commande à Chu-San. Vue du brick, cette maison portoit nord-est quart de nord. De là, aucun des quatre passages qui conduisent dans le port ne paroissoit; de sorte qu'on se trouvoit comme dans un grand lac, environné de montagnes; et il étoit impossible aux personnes qui étoient sur le pont du *Clarence* de montrer l'endroit par où le vaisseau étoit entré. Du nord au sud, le port n'a guère plus d'un mille d'étendue; mais de l'est à l'ouest, il a trois milles. La marée y monte d'environ douze pieds; et il paroît qu'elle est haute vers midi, dans le temps où la lune est dans son plein, ou lorsqu'elle change de quartier. Cependant les marées ne sont pas régulières. Les vents, et les courans occasionnés par une multitude d'îles, influent beaucoup sur elles. Dans le mouillage du *Clarence*, le flux et le reflux suivoient toujours la même direction, entre trois points du compas, le courant portant constamment entre l'est et le nord-est quart d'est; et pendant deux jours et deux nuits que ce brick fut dans le port, il eut toujours la proue

tournée vers le même côté du rivage. Il est parlé de l'irrégularité des marées dans le journal manuscrit du voyage que le navire, le *Stringer*, fit dans ces mers, en 1708. — « Parmi les îles de Chu-San, dit ce » journal, l'irrégularité des marées est telle » qu'à deux milles de distance seulement, » il y a une différence de deux heures entre » les temps où la mer monte ».

Parmi ces nombreuses îles, il n'y en a presque point où les vaisseaux de toute grandeur ne puissent trouver un port parfaitement sûr. Cet avantage, et celui d'être au centre de la côte orientale de la Chine et dans le voisinage de la Corée, du Japon, de Léoo-Kéoo et de Formose, attire un commerce considérable dans cet archipel, ainsi qu'à Ning-Poo, ville de la province de Ché-Chiang, dont dépendent toutes les îles Chu-San. Un port seul de cette province expédie, tous les ans, douze vaisseaux pour aller charger du cuivre au Japon.

Bientôt après que le *Clarence* eût mouillé, quelques officiers civils et militaires se rendirent à bord pour s'informer des motifs qui le conduisoient à Chu-San; et lorsqu'on se fut expliqué à cet égard, il fut arrêté que

les Anglais descendroient, le lendemain, à terre pour être présentés au gouverneur, et lui faire leur demande. Les officiers chinois avoient amené, pour leur servir d'interprète, un marchand de leur nation, lequel avoit été lié d'affaires avec les agens de la compagnie des Indes, dans le temps qu'il leur étoit permis de fréquenter cette partie de la Chine. Il parloit encore un peu la langue anglaise. Il raconta que, quoique le port de Chu-San eût été interdit aux Anglais, ils n'y avoient donné aucune véritable raison de mécontentement; mais que probablement leur exclusion provenoit de l'influence des principaux officiers de Canton, qui retiroient de grands profits de l'accumulation du commerce étranger dans leur port. Peut-être aussi n'étoit-elle due qu'à la crainte qu'avoit le gouvernement de la Chine, d'éprouver quelque funeste effet de la communication illimitée de ses sujets avec des étrangers, dans plusieurs ports de l'empire à-la-fois.

Le marchand chinois se rappeloit avec plaisir les noms de M. Fitzhugh et de M. Bevan, deux des principaux agens de la compagnie, à Chu-San et à Ning-Poo ; et il conservoit l'espoir de voir encore les Anglais

faire le commerce dans ces ports. Il expliqua pourquoi on n'avoit rendu qu'un salut de trois coups de canon au *Clarence*, qui en avoit tiré sept. C'étoit uniquement parce que les réglemens économiques du gouvernement chinois ne permettent point de tirer un plus grand nombre de coups de canon, lorsqu'il ne s'agit que d'un compliment. Il dit à cette occasion que la règle des Chinois étoit de pointer en l'air leurs coups de canon de salut; et il ajouta que si les Anglais avoient eu cette sage précaution, deux chinois n'auroient point été tués à Canton par les canons d'un vaisseau qui célébroit une réjouissance; accident qui coûta ensuite la vie au canonnier, et faillit faire perdre à l'Angleterre le commerce de la Chine. Le gouvernement chinois regarde des canons pointés horisontalement, quel que soit d'ailleurs le motif qui les fait tirer, comme destinés à faire du mal.

Dès qu'on sut que le brick le *Clarence* appartenoit à l'ambassade pour laquelle la cour de Pékin avoit envoyé des ordres sur toute la côte, afin qu'on lui procurât des secours, et qu'on lui rendît des honneurs qui n'avoient jamais eu lieu en pareille occasion, le gouverneur envoya à bord des pré-

sens de toute sorte de provisions. Le lendemain, il reçut les Anglais avec beaucoup de politesse. Il leur donna un grand repas, les fit assister à des spectacles, et leur fit connoître qu'il espéroit qu'une députation en forme qu'il avoit envoyée à bord du *Lion* mouillé, comme nous l'avons déjà dit, à quelque distance, engageroit l'ambassadeur à venir à terre, où l'on lui préparoit de grands honneurs. L'ardent désir de paroître bientôt en présence de l'empereur, servit de motif pour ne pas accéder à des propositions qui pouvoient occasionner du retard, et pour presser l'envoi des pilotes.

Quant aux pilotes, le gouverneur crut qu'il s'étoit pleinement conformé aux intentions de la cour, en tenant des marins prêts à conduire l'escadre le long des côtes jusque dans la province qui étoit au nord de la sienne; parce qu'elle trouveroit, après cela, d'autres personnes qui la mèneroient successivement jusqu'à Tien-Sing. Cependant, il est certain que cette manière de côtoyer la Chine pouvoit être très-ennuyeuse, et même dangereuse pour de gros vaisseaux qui, tirant beaucoup d'eau, courent toujours plutôt risque de heurter des bancs de sable ou des

rochers, le long des côtes, qu'en pleine mer. Cette observation fut faite au gouverneur; mais l'idée de naviguer vers le golfe de Pékin, sans s'arrêter, lui paroissoit entièrement neuve. Il demanda à y réfléchir jusqu'au lendemain.

Les Anglais se voyant ainsi obligés de différer leur retour à bord du *Lion*, allèrent visiter la ville de Ting-Hai, qui est située à un mille du grand village ou faubourg bâti sur le bord de la mer. Pour se rendre à Ting-Hai, ils traversèrent une plaine coupée dans toutes les directions, par des ruisseaux et des canaux qui, indépendamment de tout autre usage, sont destinés à séparer les possessions. La plaine est cultivée comme un jardin : on n'y voit pas un seul endroit en friche; et le chemin, quoique commode, est étroit comme si l'on vouloit qu'il y eût le moins de terrein possible perdu pour l'agriculture.

Les murs de la ville sont de trente pieds de haut; et, semblables à ceux d'une grande prison, ils cachent le faîte des maisons qu'ils renferment. Le long de ces murs, et de cent pas en cent pas, il y a des tours carrées en pierre. Les parapets sont garnis d'embrâ-

sures et de meurtrières pour les archers. Mais il n'y a que quelques vieux canons de fer près de la ville. La porte est double; et en dedans, on voit un corps-de-garde avec plusieurs soldats. Des arcs, des flèches, des piques, des fusils à mèche, rangés en ordre, sont indubitablement destinés à leur usage.

De toutes les villes d'Europe, Venise est celle à laquelle Ting-Hai ressemble le plus; mais elle est moins grande. Presqu'entièrement environnée et traversée par des canaux, il y a des ponts très-élevés et où l'on monte par des marches, comme sur le Rialto. Les rues sont très-étroites et pavées en pierres plates et carrées. Mais les maisons, au lieu d'être hautes, comme celles de Venise, sont très-basses et n'ont en général qu'un seul étage. L'ornement de ces maisons se borne presqu'au toit, dont les tuiles qui couvrent les chevrons sont non-seulement jointes avec du plâtre, pour que les coups de vent ne puissent pas les faire tomber, mais façonnées de manière à imiter le faîte courbe et les bordures des tentes, ou les couvertures faites avec des peaux d'animaux et d'autres matières flexibles. Cette forme a été, sans doute, préférée, après qu'on s'est servi des matières plus solides

afin

afin de rappeler encore l'usage auquel la race humaine avoit probablement recours pour s'abriter, avant de savoir construire des maisons régulières.

On voit sur le faîte des maisons, des figures d'animaux grossièrement faites, en argile, en pierre, ou en fer. La ville est remplie de boutiques où sont principalement étalés, avec avantage, des vêtemens, des comestibles et des ustensiles de ménage. Il y a même des cercueils peints de couleurs très-jolies et très-variées. La volaille et les plus petits quadrupèdes, même les chiens destinés à être mangés, sont exposés en vente tout vivans. Les poissons le sont dans des vases d'eau, et les anguilles, dans du sable. La quantité d'endroits où l'on vend des feuilles d'étain, et de ces bâtons de bois odoriférant qu'on brûle dans les temples, montre combien ce peuple est superstitieux.

Les personnes des deux sexes portent des robes larges et des culottes longues. Les hommes ont des chapeaux de paille ou de jonc, parce que leurs cheveux sont coupés très-courts, ou rasés, à l'exception d'une touffe très-mince et longue. Les femmes ont, au contraire, tous leurs cheveux, tressés et

élégamment noués sur le sommet de la tête, comme on le voit dans quelques statues antiques.

L'industrie et l'activité règnent dans toute la ville; ce qui sembleroit ne pas devoir être dans un climat qui n'est pas tout-à-fait à trente degrés de l'équateur. Mais l'impérieuse nécessité et le désir d'obtenir des récompenses, forcent au travail. Personne ne paroît même s'en dispenser. Personne ne demande l'aumône. Les hommes seuls passent d'un air occupé dans les rues. Les femmes restent dans les boutiques, sur leur porte, ou à leur fenêtre.

La plupart de ces femmes, même celles de la moyenne classe, et de la classe la plus inférieure, ont le pied extrêmement petit, ou plutôt mutilé. Il semble que le bout en a été coupé par accident, et que le reste conserve sa grosseur naturelle. Elles le couvrent de ligatures, comme si on leur avoit réellement fait une amputation. Certainement, ces femmes souffrent beaucoup, et s'estropient elles-mêmes pour imiter les dames de qualité, dont on a coutume d'arrêter, dès l'enfance, la croissance du bas de la jambe aussi bien que du pied. On laisse l'orteil dans sa position naturelle, et on courbe les autres doigts

jusqu'à ce qu'à la longue ils restent comprimés sous la plante du pied, et ne peuvent plus s'en séparer.

Malgré la flexibilité des membres du corps humain dans un âge tendre, leur disposition à croître doit, quand elle est si cruellement contrariée, occasionner de vives souffrances; et avant que l'ambition d'être admirées, s'empare des victimes de la mode, leurs mères ont besoin de beaucoup de vigilance pour les empêcher de se débarrasser des liens qui compriment leurs pieds et le bas de leurs jambes. Lorsque ces liens sont soigneusement portés, le pied conserve une petitesse symétrique. A la vérité, les jeunes personnes sont long-temps obligées de se faire soutenir pour marcher ; et même ensuite, elles ne marchent qu'en chancelant, et n'appuient à terre que le talon.

Mais quoique cette diminution artificielle n'empêche pas entièrement les chinoises de se servir de leurs pieds, elle doit très-certainement influer sur la croissance du reste de leur corps, et nuire à leur tempérament. Quelques-unes des dernières classes parmi les Chinois, lesquelles vivent en général dans les montagnes, et loin des

grandes villes, n'ont point une coutume si contraire à la nature; mais les femmes de cette classe sont regardées, par les autres, avec le plus profond mépris, et on ne les emploie qu'au service le plus abject. Le préjugé, qui donne l'avantage à des pieds mutilés sur des pieds bien formés, est tellement invétéré, que l'interprète assura, et plusieurs informations subséquentes confirmèrent, que si de deux sœurs, d'ailleurs parfaitement ressemblantes, l'une avoit estropié ses pieds, et l'autre les avoit naturellement laissé croître, la dernière seroit regardée comme dans un état humiliant, indigne d'être associée au reste de la famille, et condamnée à l'obscurité et à toute la bassesse de la servitude.

En formant des conjectures sur l'origine de la singulière mode des dames chinoises, on ne conçoit pas aisément comment les hommes auroient pu l'introduire parmi elles d'une manière violente et soudaine. Si les hommes avoient été disposés à tenir les femmes constamment renfermées dans leurs maisons, ils pouvoient y réussir sans les priver cruellement de la faculté de se mouvoir. Cette coutume n'est connue ni en

Turquie, ni dans l'Indostan, où les femmes vivent bien plus retirées qu'à la Chine. Certes l'opinion, bien plus que le pouvoir, dirige les actions de la race humaine; et une pratique si absurde ne pouvoit être maintenue que par les conseils et par l'exemple des personnes qui s'y étoient soumises elles-mêmes. Les hommes l'ont approuvée en silence et encouragée indirectement, comme ceux de l'Indostan approuvent et encouragent, dit-on, la coutume, encore plus barbare, des femmes qui se brûlent après la mort de leurs époux. Mais ce n'est point la violence ou la crainte d'endurer des châtimens corporels, qui porte les Indiennes à consommer un si horrible sacrifice : c'est l'horreur et le mépris qui les suivroient, si elles s'y déroboient, et sur-tout l'idée d'acquérir de la gloire, en remplissant un acte de devoir aux dépens de leur vie. Il faut que des siècles ayent succédé à des siècles pour mûrir un préjugé qui produit de si funestes conséquences. Mais l'orgueil de la supériorité et la crainte de l'abjection ont souvent suffi pour triompher des dispositions de la nature, et beaucoup de femmes se sont fait une habitude de gêner leur corps et leur

ame. Ceux qui se rappellent la mode des tailles minces en Angleterre, et quelles peines on prenoit, quelles douleurs on enduroit pour exceller en ce genre de beauté, seront peut-être moins étonnés des efforts qu'on fait ailleurs pour des charmes différens. La délicatesse des formes a, sans doute, toujours été l'objet de l'ambition d'un sexe, parce qu'elle a fait l'admiration de l'autre. Cependant il n'est guère vraisemblable que, comme on le raconte communément à la Chine, ce soit l'exemple extraordinaire d'une femme d'un rang très-élevé, qui a pu induire toutes les autres à comprimer violemment leurs pieds, pour qu'ils ressemblassent aux siens. Mais le désir de surpasser les autres dans une sorte de beauté, peut avoir animé un grand nombre de femmes de tout rang; et une mode suivie pendant de longs âges a été portée à un excès, qui, dans le fait, chang son véritable but. Tout ce que peut gagner une femme, en se façonnant les charmes imaginaires d'un pied, bien au-dessous de la grandeur qu'a voulu lui donner la nature, est plus que contre-balancé, par le tort qu'elle fait à sa santé et à sa figure; car la grace n'est point dans ses pas, ni l'air animé sur son visage.

Tandis que les Anglais étoient occupés à satisfaire l'extrême curiosité qu'excitoit en eux tout ce qui les environnoit, ils étoient eux-mêmes les objets de l'étonnement de ceux qui les contemploient. Très-peu d'habitans de Ting-Hai avoient encore vu un européen, ou même quelqu'autre étranger qui différât beaucoup des Chinois. Ils se rassemblèrent donc en très-grand nombre autour des Anglais, à qui le gouverneur avoit donné une garde pour les accompagner. Mais le peuple s'approchoit, sans paroître avoir rien à craindre des soldats. Il étoit familier, sans laisser échapper des insultes et des moqueries, et sans faire le moindre vacarme. On étoit alors au mois de juillet, et la foule augmentoit encore l'excessive chaleur. Les voyageurs habillés, à l'européenne, de vêtemens qui pressoient leurs corps, et dont quelques-uns étoient serrés par des liens, souffroient beaucoup. Mais la multitude assemblée autour d'eux, ayant des habits amples et légers, ne paroissoit nullement incommodée. Les soldats cherchoient à l'écarter : mais ils s'y prenoient avec douceur ; et s'ils employoient quelquefois les menaces, ils ne paroissoient pas

dans l'habitude de se servir contr'elle des moyens qui étoient en leurs mains.

Les Anglais cherchèrent un abri contre la chaleur, dans un temple rempli de grotesques et monstrueuses figures des divinités gardiennes de la ville; et bientôt après ils montèrent dans des chaises à porteur pour se rendre au port. Une nouvelle foule de curieux les accompagnoit. Pendant qu'ils étoient en route, ils furent surpris par un ouragan qui faillit renverser leurs chaises, et les força à chercher un abri dans un monastère chinois. Les prêtres s'empressèrent de leur donner l'hospitalité, et de leur faire servir du thé, boisson générale de ces contrées, et dont on fait usage à toutes les heures du jour.

Le lendemain matin, les Anglais se rendirent à la salle d'audience de si bonne heure, que le gouverneur n'y étoit pas encore arrivé. Cette salle, située à l'extrémité d'une cour pavée, étoit très-vaste et environnée de galeries. Le toit en étoit supporté par plusieurs rangs de colonnes de bois, peintes en rouge et très-bien vernissées, ainsi que les poutres et les chevrons. Des lampes et des lanternes de toute forme et de toute gran-

deur étoient, en grand nombre, suspendues aux poutres et autour des colonnes, par des cordes de soie, ornées de glands de diverse espèce et de diverse couleur.

Quelques-unes de ces lanternes étoient composées de gase, sur laquelle on avoit peint et brodé à l'aiguille, des oiseaux, des insectes, des fleurs, des fruits. La forme en bois qui soutenoit la gase étoit très-bien travaillée. D'autres lanternes étoient entièrement de corne, mais si minces, si transparentes, que dans les premiers momens les voyageurs les crurent de verre. Les Chinois préfèrent la corne au verre pour ces sortes d'ustensiles, parce qu'elle est plus légère, moins chère, moins sujète à se casser, et, en cas d'accident, plus aisément raccommodée. Plusieurs de ces lanternes ont deux pieds de diamètre, et forment un cylindre arrondi par les deux extrémités, et dont les bords se réunissent dans le point où est attaché la corde qui le suspend. Chaque lanterne consiste en une seule pièce de corne, dont les joints sont invisibles, par un art qu'ont inventé les Chinois. Il est certain que l'immense quantité de lanternes qu'ils employent dans leurs maisons,

dans leurs temples, ainsi que dans leurs réjouissances et dans leurs processions, a dû induire à faire beaucoup d'expériences pour en perfectionner la construction. La corne dont ils se servent, en général, provient des moutons et des chèvres.

Voici quelle est la méthode qu'on observe pour préparer cette matière, suivant ce que nous en avons appris sur les lieux. On plonge les cornes dans de l'eau bouillante, pour leur donner la forme convenable, après qu'elles ont été ouvertes et applaties; par ce moyen, elles s'écaillent aisément, ou plutôt se séparent en deux ou trois petites lames très-minces. Afin que ces lames puissent se joindre, on les expose à l'effet pénétrant de la vapeur qui les rend extrêmement molles. Les bords des pièces qu'on veut faire joindre sont raclés avec beaucoup de soin, de manière que quoique ces bords portent l'un sur l'autre, le joint ne doit pas être plus épais que le reste de la pièce. En appliquant immédiatement l'un à l'autre les bords ainsi préparés, et les pressant avec des tenailles, ils deviennent tellement adhérens, qu'ils ne diffèrent en rien des autres parties de la corne; et de cette manière, on peut pré-

parer des lames de corne d'une grandeur presque démesurée. Quoique ce procédé soit très-simple, il est très-peu connu ailleurs qu'à la Chine. Peut-être aussi avons-nous oublié, dans la description que nous venons de faire, quelques légères précautions qui peuvent être nécessaires au succès de l'opération.

La salle d'audience fournissoit encore un autre objet de curiosité qui frappa les Anglais. Sur plusieurs tables on avoit placé, dans des caisses remplies de terre, des arbres nains, tels que des pins, des chênes, des orangers avec leur fruit. Aucun de ces arbres n'avoit plus de deux pieds de haut; et quelques-uns portoient des marques de décrépitude. On avoit semé sur la terre qui les entouroit, de petits monceaux de pierres qui, proportionnément aux arbres nains, pouvoient être appelés des *rochers*. Ils étoient corrodés et couverts de mousse, comme s'ils étoient là depuis plusieurs siècles, ce qui servoit à augmenter l'illusion et à donner à tout l'ensemble, un air d'antiquité.

Cette espèce de végétation rabougrie semble être très-estimée des curieux en Chine; car on en trouve des exemples dans toutes les

maisons considérables. Une partie du talent du jardinier consiste à savoir la produire; et c'est un art inventé à la Chine. Indépendamment du mérite de vaincre une difficulté, on a, grace à cet art, l'avantage d'introduire dans des appartemens ordinaires, des végétaux qu'autrement leur grandeur naturelle ne permettroit pas d'y faire entrer. Suivant les loix de la nature, les productions végétales atteignent leur état de perfection à différentes périodes, après avoir acquis différentes dimensions, et passé par différens degrés de croissance. Ainsi, le cèdre du Liban, emploie plusieurs années à former son tronc haut et robuste avec ses branches horizontales, avant de donner ces fleurs sans couleur, et ces petites graines qui servent à le reproduire et indiquent que sa croissance est parfaite; tandis que l'hysope, qui n'a qu'une tige courte et herbacée, produit ses fleurs et ses graines quelques mois après qu'elle est semée. Quelques arbres se reproduisent de bouture, c'est-à-dire, par des morceaux de jeunes branches qu'on a plantés, au lieu d'en semer les graines; et ces morceaux de branches, devenus troncs au terme de croissance fixé à leur espèce, et acquérant la

hauteur ordinaire, donnent à leur tour des branches avant d'être adultes ou capables de fructification. Mais, par l'art de rendre nains les grands végétaux, une branche extraite d'un arbre et insérée dans la terre, continue à donner des fruits comme si elle avoit été greffée sur un autre arbre, au moment où la sève étoit propre à la réproduction.

La méthode qu'on emploie à la Chine, pour produirede s arbres nains, est telle que nous allons le rapporter. Quand on a choisi l'arbre dont on veut tirer un nain, on met sur son tronc, et le plus près possible de l'endroit où il se divise en branches, une certaine quantité d'argile ou de terreau, qu'on contient avec une enveloppe de toile de chanvre ou de coton, et qu'on a soin d'arroser souvent pour y entretenir de l'humidité. Ce terreau reste là quelquefois toute une année, et pendant ce temps-là, le bois qu'il couvre, jette de tendres fibres, qui ressemblent à des racines. Alors, la partie du tronc d'où sortent ces fibres, et la branche qui se trouve immédiatement au-dessus, sont avec précaution séparés du reste de l'arbre et plantés dans une terre nouvelle, où les fibres deviennent bientôt de véritables

racines, tandis que la branche forme la tige d'un végétal, qui se trouve en quelque sorte métamorphosé. Cette opération ne détruit ni n'altère la faculté productive dont jouissoit la branche avant d'être enlevée du tronc paternel. Ainsi, lorsqu'elle portoit des fleurs et des fruits, elle continue à s'en couvrir, quoiqu'elle ne soit plus sur sa première tige. On arrache toujours les bourgeons des extrémités des branches qu'on destine à devenir des arbres nains, ce qui les empêche de s'alonger, et les force à jeter d'autres bourgeons et des branchettes latérales. Ces branchettes sont attachées avec des fils d'archal et prennent le pli que veut leur donner le jardinier. Quand on a envie que l'arbre nain ait un air vieux et décrépit, on l'enduit, à plusieurs reprises, de thériaque ou de mélasse, ce qui attire des multitudes de fourmis qui, non contentes de dévorer ces matières, attaquent l'écorce de l'arbre et la corrodent de manière à produire bientôt l'effet désiré. Les procédés qu'on emploie dans ces occasions, sont quelquefois tenus secrets par les jardiniers, qui varient exprès dans leur manière d'opérer : mais les principes qui les dirigent sont suffisamment expliqués

par ce que nous venons de dire. Leurs inventions prouvent plutôt leur adresse et leur patience, que leur méthode ne montre du goût; car le goût consiste à seconder la nature dans le perfectionnement de ses ouvrages, non à contrarier ses opérations et à mutiler ses productions.

Tandis que les voyageurs s'instruisoient, relativement aux objets exposés dans la salle d'audience, l'arrivée du gouverneur rappela tout-à-coup leur attention à ce qui les avoit attirés en ce lieu. Cet officier étoit accompagné d'un magistrat civil, distingué par une broderie formant un carré sur sa poitrine, et sur laquelle on avoit représenté, en soie de diverses couleurs, un oiseau imaginaire, qui est le phénix des Chinois. Le gouverneur avoit, au contraire, sur sa robe une broderie qui offroit la figure d'un tigre, pour annoncer ses fonctions militaires. Cet animal est l'emblême assez vrai des maux qu'occasionne la guerre; et un oiseau, dans l'ancienne mythologie de l'Europe, annonce la sagesse, qui doit être une des qualités propres de la magistrature. Les deux officiers et quelques-uns de leurs subalternes se placèrent dans des fauteuils, couverts d'écarlate d'Angle-

terre, et les Anglais s'assirent sur des fauteuils pareils, qui étoient vis-à-vis des autres.

Après les premières civilités, on servit du thé. Ensuite le magistrat fit un discours, qu'il prononça avec des tons très-variés, et accompagna de beaucoup de gestes, d'après quoi on pouvoit juger qu'il avoit voulu déployer une éloquence qui fut perdue pour la plupart de ses auditeurs. Mais le sens de ses paroles étoit que l'usage de naviguer de province en province, le long des côtes, avoit été de tout temps celui des Chinois, et devoit conséquemment être suivi de préférence, dans les circonstances où l'on se trouvoit; que Chu-San n'étoit qu'un port dépendant du grand port de Ning-Poo, et ne pouvoit fournir des pilotes, tels qu'on les demandoit.

A cela, on répondit simplement que la grosseur et la construction des vaisseaux anglais exigeoient une méthode différente de celle que les Chinois avoient coutume de suivre; et que puisque Ning-Poo pouvoit fournir les pilotes qu'on ne trouvoit pas à Chu-San, on alloit s'y rendre immédiatement pour les chercher.

Le gouverneur parut aussi-tôt alarmé de cette

cette intention. Il dit que le départ des Anglais pour Ning-Poo, feroit croire à l'empereur qu'ils avoient été mécontens de leur réception à Chu-San, ce qui probablement lui feroit perdre sa place et sa dignité. En prononçant ces derniers mots, il montroit du doigt un bouton rouge et rond, qu'il portoit à son bonnet, et qui annonçoit qu'il appartenoit à la seconde classe des officiers de l'empire. Les classes des personnes ainsi employées dans l'administration, sont au nombre de neuf; et, hors de là, il n'y a ni rang, ni dignité.

Le gouverneur, ne voulant point courir risque d'être disgracié, entreprit sans tarder de trouver des hommes propres à diriger l'escadre dans la route qu'elle vouloit faire. Il donna des ordres pour qu'on cherchât dans la ville les marins connus pour avoir été à Tien-Sing. Aussitôt qu'ils parurent, on examina en particulier leurs connoissances nautiques. Enfin, il y en eut deux qui avoient beaucoup fréquenté le port de Tien-Sing; mais qui, depuis quelque temps, avoient quitté la mer. Ils dirent que la navigation de la mer Jaune n'étoit ni difficile, ni périlleuse, du moins pour des vaisseaux de la grandeur

de ceux qui avoient coutume de la traverser; qu'on trouvoit un banc de sable à l'entrée du fleuve Pei - Ho, par où l'on se rend à Tien-Sing, lequel banc de sable empêchoit d'entrer dans le fleuve les vaisseaux qui tiroient plus de sept ou huit pieds d'eau : mais, qu'à une journée ou deux de navigation les plus gros vaisseaux pouvoient trouver un port sûr dans l'île de Mi-a-Tau.

A l'instant les deux marins reçurent ordre du gouverneur de se rendre à bord du *Clarence*, afin de joindre l'escadre et de la conduire à l'île de Mi-a-Tau, ou le plus près de Tien-Sing qu'il seroit possible. Mais ces hommes étoient établis à Chu-San et y avoient leurs familles, dont ils n'étoient nullement disposés à se séparer. Ils déclarèrent que leur absence nuiroit à leurs propres affaires. Ils se prosternèrent devant le gouverneur, en le suppliant de les dispenser d'être employés en cette occasion. Les Anglais ne pouvoient pas parler pour ces hommes, sans renoncer, en même-temps, à avoir des pilotes, et par-là compromettre la sûreté de l'escadre. Le gouverneur déclara que la volonté de l'empereur devoit être exécutée, et ne voulut écouter aucune remontrance.

Tandis que les pilotes se hatèrent d'aller se préparer à ce service inattendu, les voyageurs retournèrent à bord du *Clarence*, afin de ne point retarder le départ. A peine y étoient-ils, que le gouverneur s'y rendit. La curiosité n'avoit, sans doute, pas moins de part à cette visite que la politesse. La hauteur des mâts, la manière de placer les voiles au-dessus l'une de l'autre, et la dextérité des matelots en escaladant les haubans, captivoient singulièrement l'attention de cet officier. Les navires chinois ont bien quelquefois un hunier de toile au-dessus de leur grande voile; mais cette dernière est toujours faite de nattes, en travers de laquelle on place parallèlement des barres de bambou, bois creux, et également remarquable par sa dureté et par sa légèreté. Les matelots montent sur ces barres, quand il est nécessaire qu'ils aillent au haut des mâts; mais, en général, ils font les manœuvres sans quitter le pont.

Pendant que le *Clarence* étoit dans le port de Chu-San, un des Anglais qui avoit mangé à terre trop de fruits acides, fut saisi d'un violent *colera-morbus*. Comme il n'y avoit point de médecin, ni de pharmacie à

bord, on demanda un médecin chinois pour administrer tout de suite quelque remède au malade qui souffroit cruellement. Bientôt un docteur parut. Sans faire aucune question sur la nature et la cause de la maladie, il prit le bras gauche du malade avec beaucoup de dignité, et lui tâta légèrement le pouls avec ses quatre doigts. Ensuite il leva un doigt, et continua à presser le pouls avec les trois autres, puis avec deux, et enfin avec un seul, changeant de position à plusieurs reprises, et promenant sa main en avant et en arrière, comme sur un clavier, depuis le poignet jusqu'à l'endroit où le pouls cessoit de se faire sentir. Pendant tout ce temps-là, il garda le silence. Il ne regardoit point le malade; mais il tenoit ses yeux fixés comme s'il avoit jugé que chaque maladie devoit être indiquée par une différente pulsation de l'artère, et distinguée par un praticien attentif. Il déclara que celle pour laquelle on l'avoit appelé, provenoit de l'estomac, ce qui étoit très-évident, d'après les symptômes sur lesquels il avoit probablement eu des renseignemens avant de venir à bord, et qui cédèrent bientôt aux remèdes qu'il administra au malade, à sa propre sollicitation.

Dès que les pilotes furent rendus à bord du *Clarence*, ce brick sortit du port de Chu-San, et en allant joindre le *Lion*, il longea l'île de Sarah-Galley, où le vent lui manqua tout-à-coup. Il fut en même-temps emporté par un mascaret, qui le fit tourner plusieurs fois comme un tourbillon, et avec une extrême impétuosité. Dans ce tournoiement, le beaupré se trouva souvent à quelques pieds seulement d'un rocher qui s'élevoit perpendiculairement du sein de la mer. Les pilotes, pour qui cette situation n'étoit pas nouvelle, furent très-utiles en empêchant de prendre l'alarme, et en assurant qu'il n'y avoit aucun risque à courir. En effet, la marée écarta bientôt le brick loin du tournant, et il jeta l'ancre la même nuit en dehors de la pointe septentrionale de Lowang. Le jour suivant, il passa le détroit de Gough, et joignit le *Lion* dans le mouillage que nous avons déjà décrit.

Pendant l'absence du *Clarence*, la députation de Chu-San et celle du gouverneur-général de la province, s'étoient rendues auprès de l'ambassadeur. L'une et l'autre avoient apporté des présens de provisions, et invité l'ambassadeur et sa suite aux fêtes qu'on lui

préparoit à terre. Mais il s'en excusa en alléguant qu'il lui étoit nécessaire de poursuivre immédiatement son voyage, pour se rendre à la cour de l'empereur.

CHAPITRE II.

Navigation dans la Mer Jaune. Entrée de l'Ambassadeur dans la rivière qui conduit à Tien-Sing.

La partie de la côte de la Chine que l'escadre avoit déjà longée depuis la frontière orientale du Tunquin jusqu'aux îles Chu-San, comprend plus d'un millier de *milles* nautiques, qui ont un sixième en sus des milles anglais ordinaires. Mais il restoit encore une bien plus grande étendue de côtes, des îles Chu-San au port le plus près de Pékin, dans le golfe auquel cette capitale donne son nom.

A Chu-San, l'escadre se trouvoit aux bornes les plus reculées où la navigation européenne étoit encore parvenue. La mer qui s'étend de là jusqu'à dix degrés de latitude et six de longitude, étoit entièrement inconnue, excepté à ceux qui habitoient ses bords. C'est dans cette mer que se jettent les eaux du grand Wang-Ho, ou fleuve jaune. Il entraîne, dans sa longue et tortueuse course, une si grande quantité de limon jaune, que c'est à cela qu'il doit l'épithète qui le dis-

tingue et qu'il communique à la mer avec laquelle il mêle ses ondes.

La mer Jaune est bornée par la Chine, la Tartarie et la Corée. Ce n'étoit pas un petit avantage procuré par l'ambassade, que d'avoir une occasion de parcourir sans risque une étendue de mer si considérable, sous la direction d'hommes qui y avoient fréquemment navigué. Des deux pilotes pris, dans ce dessein, à Chu-San, l'un resta à bord du *Lion*, l'autre fut envoyé à l'*Indostan*. Quoique forcés à ce service, ils se montrèrent empressés à s'en acquitter, autant qu'ils en étoient capables.

Quand un pilote européen arrive sur le pont d'un vaisseau, à bord duquel son assistance est requise, il s'empare aussitôt du gouvernail; et semblable à un dictateur romain, il exerce ses fonctions, tandis que toute autre autorité est suspendue, ou seulement mise en usage pour accroître l'obéissance due à ses commandemens absolus. Mais les chinois, pris pour diriger l'escadre, étoient trop étonnés de la nouveauté de leur situation parmi des étrangers, pour se mêler de beaucoup de choses. Ils observoient cependant avec beaucoup d'at-

tention les préparatifs pour la continuation du voyage, et toutes les manœuvres des vaisseaux. Chacun d'eux avoit apporté une petite boussole: mais ils n'avoient ni cartes, ni instrumens pour déterminer les latitudes. Il est vrai que l'expérience locale des pilotes intelligens est regardée comme suffisante, par rapport aux côtes qu'ils fréquentent. Cependant il n'est pas rare d'avoir à bord des vaisseaux chinois, des cartes ou des dessins de la route qu'ils veulent faire, et des promontoires voisins, le tout sculpté ou gravé sur des calebasses, dont la forme répond, en quelque sorte à la figure de la terre. Cette ressemblance peut avoir quelquefois contribué à rendre ces dessins moins erronnés; mais, c'est un avantage dû au hasard seul. Ni les astronomes, ni les navigateurs de la Chine, n'ont renoncé entièrement à ces notions grossières, qui ont long-temps fait croire au genre-humain que la terre entière étoit une surface plane. Ils croient, en même-temps, que leur empire est situé dans le centre de cette surface, c'est pourquoi ils l'appellent, avec emphase, *l'Empire du Milieu.* Suivant eux, les autres pays qui l'environnent sont extrêmement bornés, et situés sur les bords

de la terre, au-delà desquels tout doit être précipice et vide affreux.

Cette ignorance de la forme de la terre empêche les Chinois de tenter de déterminer la latitude et la longitude de ses différentes parties, par l'observation des corps célestes, et pour les progrès de la navigation. Mais les autres nations, même parmi lesquelles les philosophes ont fait d'importantes découvertes, appliquent rarement ces découvertes à des choses utiles, jusqu'à ce que la grande inventrice des arts sociaux, la nécessité, les porte à faire des efforts extraordinaires. Malgré leur science, malgré la fécondité et la finesse de leur esprit, les Grecs ne sont jamais parvenus au point de déterminer, avec un instrument, la position d'un vaisseau à la mer. Ils se contentoient de pouvoir connoître ce qu'il leur falloit à cet égard, en observant pendant la nuit, les étoiles, et pendant le jour, quelque partie de la côte de la Méditerranée, ou quelqu'une des nombreuses îles dont elle est semée, car ce n'étoit que dans cette mer qu'ils naviguoient ordinairement. Les Chinois ont le même avantage que les Grecs. Leurs mers ressemblent à la Méditerranée par l'étrécissement de leurs limites, et par les nom-

breuses îles qu'on y voit de tous côtés. On doit aussi observer que le perfectionnement de la navigation, parmi les Européens, date de la même époque où leurs passions et leurs besoins les forcèrent d'entreprendre de longs voyages sur l'immense Océan.

Quant à la boussole, elle est parmi les Chinois d'un usage général. L'aiguille aimantée dont ils se servent excède rarement un pouce de longueur, et n'a pas une ligne d'épaisseur. Elle est suspendue avec une extrême délicatesse, et elle est singulièrement sensible; c'est-à-dire qu'elle paroît se mouvoir pour peu que la boîte où elle est placée change de position vers l'est ou l'ouest, quoique dans le fait la nature de l'aimant et la perfection de la machine qui le contient, consistent en ce que l'aiguille est privée de toute motion, et reste constamment pointée vers la même portion du ciel, quelle que puisse être la rapidité avec laquelle tourne la boîte du compas, ou les autres objets qui l'environnent. D'après ce que M. Barrow a remarqué, cette régularité de la boussole chinoise est l'effet d'une invention particulière. On applique un morceau de cuivre mince autour du centre de

l'aiguille, et on le fixe par les bords sur la partie extérieure d'une petite coupe émisphérique du même métal, laquelle est renversée. Cette coupe reçoit un pivot d'acier qui sort d'une cavité faite dans un morceau de bois rond et très-léger, ou de liège, qui forme la boîte de la boussole. La surface de la coupe et celle du pivot sont parfaitement polies, afin d'éviter autant qu'il est possible toute espèce de frottement. Les bords de la coupe sont proportionnément larges, ajoutent à son poids, et font que d'après sa position horizontale, elle tend à conserver le centre de gravité dans toutes les situations de la boussole, présqu'en coïncidence avec le centre de suspension. La cavité dans laquelle l'aiguille est ainsi suspendue a une forme circulaire, et n'est guère plus que suffisante pour recevoir l'aiguille, la coupe et le pivot. Au-dessus de cette cavité, il y a une pièce mince de talc transparent qui empêche que l'aiguille ne soit affectée par l'air extérieur, mais permet aisément d'observer son moindre mouvement.

La petite aiguille de la boussole des Chinois a un grand avantage sur celles dont on se sert

en Europe, relativement à l'inclinaison vers l'horizon; ce qui, dans les dernières, exige qu'une extrémité soit plus pesante que l'autre pour contre-balancer l'attraction magnétique. Mais cette nécessité étant différente dans les différentes parties du monde, l'aiguille ne peut être véritablement juste que dans l'endroit où elle a été construite. Dans les courtes et légères aiguilles, suspendues d'après la manière des Chinois, le poids qui est au-dessous du point de suspension est plus que suffisant pour vaincre le pouvoir magnétique de l'inclinaison dans toutes les parties du globe. Aussi ces aiguilles n'ont jamais de déviation dans leur position horizontale.

Sur la surface extérieure de la boîte on voit des lignes concentriques ou cercles proportionnés à la grandeur de cette boîte, qui est rarement de plus de quatre pouces de diamètre. Ces cercles sont distingués par différens caractères. Il y en a huit marqués sur celui du centre, quatre desquels indiquent les quatre points cardinaux, c'est-à-dire l'est, l'ouest, le nord et le sud, et les quatre autres les points intermédiaires. Les mêmes huit caractères signifient aussi les huit divisions naturelles du jour ou du

temps, pendant lequel la terre tourne sur son axe en poursuivant sa course autour du soleil. Chacune de ces divisions est conséquemment de trois heures; et les caractères qui les distinguent sont placés presque vis-à-vis de la position où se trouve le soleil dans ces différentes parties du jour; le premier, par exemple, commençant au lever du soleil, est en face de l'Orient. Cette division se trouve parfaitement d'accord avec la première boussole, qu'on dit avoir paru en Europe, au commencement du quatorzième siècle. Ce n'est qu'à mesure que les marins sont devenus plus expérimentés et plus exacts dans leurs observations, que cet instrument a été subdivisé en trente-deux points.

Sur un autre cercle de la boussole chinoise, sont tracées vingt-quatre divisions, sur chacune desquelles il y a un caractère qui marque une vingt-quatrième partie du ciel, et une vingt-quatrième partie du jour. Suivant cette division, chaque point ou vingt-quatrième partie de la boussole comprend un nombre intégral de quinze degrés, sur les trois cent soixante, par lesquels on est convenu de diviser tous les cercles de la sphère céleste, ce qui probablement a commencé à

cette époque reculée, où l'on supposoit que le soleil fesoit sa course apparente dans un espace de trois cent soixante jours.

Les autres cercles, tracés sur la boussole chinoise, contiennent les caractères du cycle de soixante ans, par lequel cette nation règle sa chronologie, ainsi que d'autres caractères, analogues à leur doctrine philosophique et mythologique, doctrine à laquelle ils sont si attachés, que la connoissance de la boussole est aussi familière aux gens qui vivent à terre, qu'à ceux qui parcourent les mers.

La nature et les causes des propriétés de l'aimant ont été, dans tous les temps, l'objet de l'attention des Chinois. Leur théorie, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, est entièrement opposée à celle des philosophes de l'Europe. Il est certain que lorsque l'aiguille aimantée, suspendue par son centre, tourne une de ses extrémités vers le nord, l'autre regarde le sud. Mais chacune retient ensuite sa *polarité* (1), et si on tourne l'aiguille par force, en sens inverse, on la voit, aussitôt qu'elle est en liberté, revenir à sa position première. Ainsi, le pouvoir qui attire cette

(1) Ce mot n'est pas français : mais comme il est technique, j'ai cru devoir l'adopter. (*Note du Traduc.*)

aiguille, peut être supposé résider vers l'une ou l'autre portion de la terre. En Europe, on a pensé que l'aiguille aimentée avoit sa principale tendance vers le pôle nord; mais à la Chine, le pôle sud est considéré comme ayant seul le pouvoir attractif. Le nom que les Chinois donnent à leur boussole, est *ting-nanching*, ce qui signifie l'aiguille qui montre le sud; et dans cette boussole, il y a une marque distinctive sur le pôle méridional de l'aimant, comme dans les boussoles européennes, il y en a une sur le pôle septentrional.

L'empereur Caung-Shée, grand père du souverain qui occupe aujourd'hui le trône de la Chine, avoit l'habitude d'écrire ses observations sur différens sujets; et ayant accueilli à sa cour de savans missionnaires, il ne fut point inattentif à leurs opinions philosophiques. Voici ce qu'il écrivit à l'occasion de la boussole: — « J'ai entendu des » Européens dire que l'aiguille obéissoit au » nord. Dans nos plus anciennes annales, » il est dit qu'elle se tourne vers le sud. » Mais comme ni les uns ni les autres n'en » expliquent la cause, je ne vois pas qu'il » y ait beaucoup d'avantage à adopter une

» opinion

» opinion de préférence à l'autre. Les anciens sont les premiers en date; et plus » je vais en avant, plus je suis convaincu » de leurs connoissances, relativement aux » opérations et au mécanisme de la nature. » De plus, comme toute action languit et » est presqu'interrompue auprès du pôle » nord, il est moins vraisemblable que le » pouvoir d'attirer l'aimant vienne de ce » côté là. »

Dans les livres mythologiques des Chinois, qui sont la partie fabuleuse de l'histoire de cet empire, on a fait aussi allusion aux propriétés de l'aimant. Il y est dit que « Sous » le règne de Chin-Nong, un rebelle, nommé » *Tchoo-Yoo*, dans l'espoir d'échapper à » ses ennemis, et de les confondre, avoit » trouvé le moyen de créer à son gré, d'épais » brouillards et une obscurité profonde : » mais, pour en prévenir l'effet, l'empereur » inventa une machine consistant en une » figure qui étoit debout sur un charriot, » et qui avoit un bras constamment tendu » vers le sud; ce qui mit les troupes im- » périales en état de poursuivre le rebelle » et de le vaincre. »

L'empereur Caung-Shec savoit fort bien

que l'aiguille ne regarde pas toujours directement le nord et le sud, et que sa déclinaison n'est ni la même dans tous les pays, ni invariable dans le même lieu. Mais la sphère de la navigation chinoise est trop bornée pour que l'expérience et les observations qui lui sont dues, aient fait former un système sur les loix qui gouvernent la variation de l'aimant. La connoissance de sa polarité générale suffit à tous les besoins qu'en ont les Chinois; et leurs recherches sur la plupart des sujets, paroissent avoir été principalement, mais d'une manière trop circonscrite, dirigées vers l'utilité qui pouvoit immédiatement résulter d'une pratique suivie.

Bientôt, les pilotes chinois, qui étoient à bord des vaisseaux anglais, s'apperçurent combien la perfection de la boussole leur étoit moins nécessaire qu'aux hardis navigateurs de l'Europe; car les commandans du *Lion* et de l'*Indostan*, se confiant à cet instrument, s'éloignèrent des côtes et cinglèrent directement vers la haute mer.

L'escadre entra dans la mer Jaune le mardi 9 juillet 1793. Le temps étoit sombre et nébuleux: une brume épaisse enveloppoit l'ho-

rizon; la lame étoit forte et venoit de l'est-sud-est. Le point d'où l'escadre devoit compter sa route, en partant de ces parages, étoit l'île appelée *Patch-Cock*, située par les vingt-neuf degrés vingt-deux minutes de latitude nord, et par les cent vingt degrés cinquante-deux minutes de longitude est. En s'éloignant de l'endroit où ils étoient mouillés par six brasses d'eau les vaisseaux emportèrent une si grande quantité de vase, que leur sillage laissa pendant près de demi-mille, une trace d'un brun jaune; ce qui eût pu effrayer des personnes qui n'en auroient pas connu la cause, et leur faire croire qu'on naviguoit sur de hauts fonds.

Le mercredi, 10 juillet, le temps fut très-brumeux, et la lame vint constamment de l'est. Pendant la première moitié de la journée, le vent souffla du nord-ouest et de l'ouest. La seconde moitié fut presque calme. Le matin, on apperçut deux îles, que les pilotes appelèrent *Tchin-San* et *Shoo-Tong-Yeng*. Elles portoient nord-ouest quart d'ouest à la distance de huit ou neuf lieues. Le fond étoit de sable fin, par trente-deux et trente-sept brasses.

Le jeudi, 11 juillet, alternativement vent léger et calme pendant la première partie

de la journée. Le soir, la brise se leva du côté du sud : à cinq heures, deux autres îles, petites et rocheuses, furent découvertes à l'ouest, à sept ou huit lieues de distance. Les pilotes dirent qu'elles se nommoient *Pa-Tcha-San* et *Te-Tchong*. A midi, on trouva trente-six brasses de fond.

Le vendredi, 12 juillet, dans le commencement de la journée nautique, le vent souffla du sud et du sud-est, et fut accompagné d'épais brouillards. Le fond s'éleva presque tout-à-coup de trente-six à dix-sept brasses : il étoit de sable gris tacheté de noir. Les pilotes observèrent que l'escadre étoit, alors, vis-à-vis de la province chinoise de Kiang-Nan, et que dans le voisinage, il y avoit de grands bancs, dont l'approche étoit annoncée par le fond sablonneux. Le matin, la brume devint si épaisse qu'il étoit impossible de voir d'un bout à l'autre du vaisseau. Il est difficile d'expliquer pourquoi une mer peu profonde a presque toujours au-dessus d'elle une atmosphère brumeuse : mais c'est toujours ainsi sur le banc de Terre-Neuve, et dans les autres endroits où il y a peu d'eau. L'escadre remarqua un autre fait dont la cause est peut-être non moins inex-

plicable. Dans les endroits où le fond étoit le plus élevé, mais cependant couvert d'eau, il parut tout-à-coup autour des vaisseaux des essaims de ces mouches qu'on appelle *des dragons*, et quand l'eau devenoit plus profonde, ils disparoissoient.

On fit tous les efforts possibles pour que les vaisseaux ne se séparassent pas durant le brouillard. On tira des coups de canon, signal d'usage en pareil cas. Malgré cela, *l'Indostan* s'éloigna du reste de l'escadre. Peu après, il rencontra trois grands vaisseaux chinois, qui, soit par choix, soit par accident s'étoient écartés de leur coutume de naviguer le long des côtes. Toute l'escadre trouva que la profondeur de la mer varioit si fréquemment et si soudainement, que malgré la présence des pilotes, elle jugea à-propos de ne naviguer qu'avec des précautions extraordinaires et quelquefois de s'arrêter même: les sondages ne rapportoient jamais plus de quarante-deux brasses. Lorsqu'on trouvoit le plus d'eau, le fond étoit toujours vaseux; et le sable indiquoit ordinairement les hauts fonds. Les pilotes observèrent que le vent de sud-est étoit toujours accompagné des plus épais brouillards, et qu'il duroit ordi-

nairement quatre ou cinq jours de suite.

Le samedi, 13 juillet, le vent souffla du sud-est, l'atmosphère fut épaisse et s'éclaircit par intervalle. On jeta à chaque instant la sonde, pour s'assurer qu'on avoit assez de fond.

Le dimanche, 14 juillet, le vent resta au sud-est. Le matin, le brouillard se dissipa quelque temps. On apperçut plusieurs oiseaux de terre, des herbes et des bambous qui flottoient sur la mer, et divers autres signes, qui indiquoient le voisinage des côtes. Les jounques chinoises naviguoient en grand nombre dans ces parages, et faisoient différentes routes.

Tandis que l'*Indostan* étoit séparé du reste de l'escadre, il rencontra un petit navire de construction européenne. Une jounque chinoise, dans les mers d'Europe, n'auroit pas occasionné plus de surprise, si l'on n'avoit pas déjà été prévenu par un avis de Macao, qu'avant que l'escadre arrivât dans les environs, les commissaires anglais avoient envoyé dans la mer Jaune un navire chargé de dépêches pour l'ambassadeur. C'étoit le brick l'*Endeavour*, commandé par le capitaine Proctor. Il avoit à bord un

jeune homme, qui parloit l'espagnol et le chinois, et vouloit offrir ses services à l'ambassade, en qualité de second interprète.

L'*Endeavour* appartenoit à la compagnie des Indes anglaise. Conformément au plan suivi par cette compagnie, qui, au milieu de ses entreprises commerciales, s'attache à favoriser les sciences, ce brick avoit d'abord été employé, sous le commandement du savant capitaine Mac-Cluer, à faire des découvertes et des observations dans le grand archipel oriental, compris dans ce qu'on appelle *les mers de la Chine*. Le capitaine Mac-Cluer étoit considéré comme un observateur, non moins actif qu'intelligent. Il avoit déjà visité les îles Pelew, ou bien il s'étoit formé une haute idée de leur climat et de la disposition des habitans, à la lecture de l'intéressante relation, publiée par M. Keate, d'après les renseignemens fournis par le capitaine Wilson. Décidé à chercher aux îles Pelew le bonheur qu'il considéroit, sans doute, comme plus difficile à atteindre dans une société plus nombreuse et plus compliquée, mais plus corrompue, le capitaine Mac-Cluer s'occupa long-temps de son projet, et se pourvut de tout ce qui pouvoit

lui être nécessaire dans son nouvel asyle. En y arrivant, il céda le commandement de son vaisseau au second capitaine, et écrivit aux agens de la compagnie, pour leur rendre compte du parti qu'il prenoit. Il leur dit, entr'autres raisons, qu'il ne se déterminoit à ce parti, que parce qu'il vouloit se distinguer par une conduite, dont on avoit déjà donné peu d'exemples. Les habitans des îles Pelew l'accueillirent avec joie et avec des distinctions honorables. Ils lui offrirent, en même-temps, de lui donner une grande autorité sur eux, ce qu'il refusa, se contentant d'une petite portion de terre pour la cultiver, et aimant mieux se rendre utile à la patrie qu'il adoptoit, par les avis que la supériorité de ses connoissances le mettoit en état de lui donner, que d'y exercer aucune sorte de commandement. Une telle conduite étoit certainement plus propre à lui concilier l'attachement constant des insulaires, que l'usurpation d'un pouvoir qui, avec le temps n'eût pas manqué d'exciter de la jalousie et du mécontentement. Cependant il n'est pas sûr que quelqu'accident ne trouble l'harmonie qui subsiste à présent entre la race hospitalière des habitans des

îles Pelew et leur nouvel hôte, et qu'il ne change lui-même de disposition, et ne reprenne ces affections qui attachent la plupart des hommes à leurs anciens amis et à leurs habitudes premières.

Le capitaine Proctor confirma, à beaucoup d'égards, l'éloge que le capitaine Wilson a fait des îles Pelew. Loin d'avoir de la férocité dans le caractère, et de voir les étrangers avec horreur, les habitans de ces îles accueillent avec la plus grande bienveillance ceux qui viennent parmi eux, et admettent quelques-uns des principaux au nombre de leur noblesse, ainsi que l'ont éprouvé le capitaine Wilson et le capitaine Proctor. Le dernier, qui a vu quelques parties de la nouvelle Guinée où les étrangers sont, au contraire, traités avec inhumanité, attribue une conduite si différente à un esprit de ressentiment excité par des actes de trahison et de cruauté, que se sont sans doute permis quelques aventuriers qui ont abordé sur cette côte; et il ne pense pas que le caractère de ses habitans soit naturellement méchant.

Avant d'entrer dans la mer Jaune, l'*Endeavour* se rendit à Chu-San, où il prit un

pilote comme les premiers qu'on avoit offerts à l'escadre. Ce pilote le conduisit le long des côtes, avec peu de danger, parce que le brick ne tiroit que quelques pieds d'eau. Il passa près de l'île Tsung-Ming, qui est vis-à-vis du fleuve Kiang. Cette île, loin de ressembler à celles de Chu-San, est entièrement basse, et paroît formée par les terres que charrie le fleuve; car entr'elle et l'embouchure du fleuve, la mer est fort peu profonde. Là, la terre s'accumule bientôt jusqu'au-dessus de l'eau. Il n'est pas inutile de remarquer que dans la carte conservée dans le palais ducal de Venise, et qui, pour ce qui a rapport à la Chine, a été, dit-on, tracée d'après les esquisses de Marc-Paul, ce célèbre voyageur du treizième siècle, on ne trouve point l'île Tsung-Ming. Cependant, les îles Chu-San, qui ne sont pas aussi près du sud que celle-là, s'y voient distinctement. Il faut qu'à l'époque où le Vénitien voyageoit dans ces contrées, cette île fût si petite, qu'il ne la crut pas digne d'être remarquée, ou si basse, qu'il passa à côté sans l'observer. Si en effet elle a crû si considérablement dans l'espace de cinq siècles, elle peut, avant cette époque, avoir éprouvé des changemens

opposés. Il n'est pas difficile de concevoir qu'une terre molle, sortant graduellement de l'embouchure d'une rivière, et déposée jusqu'à l'endroit où le flux s'oppose au courant de l'eau, soit propre à être de nouveau mise en mouvement et emportée par quelque débordement impétueux et soudain, qui triomphe de l'obstacle que la rivière s'est elle-même formé dans son cours ordinaire.

Dans le voisinage de Tsung-Ming et le long des côtes de la Chine, le capitaine Proctor rencontra plusieurs petites jounques ayant des mandarins à leur bord, et croisant par ordre de l'empereur, pour complimenter l'ambassadeur et le conduire dans le port. Mais ces mandarins s'écartoient rarement des endroits où il y avoit moins de deux brasses d'eau. Ils ne se doutoient pas que le vaisseau où étoit lord Macartney tiroit deux fois cette quantité, tant ils avoient peu d'idée de la grandeur ou plutôt de la construction des vaisseaux anglais. Ceux de la Chine, quoique souvent très-gros, ont encore un fond plus plat que la plupart des vaisseaux hollandais.

Le *Lion* cingla à l'est de la route que suivoit l'*Indostan*, et plus près, quoique

non pas à la vue de la côte occidentale de la péninsule de Corée, qui, de la Tartarie, s'étend droit au sud. D'un autre côté, la péninsule de Shan-Tung prolonge assez dans l'est le continent de la Chine, pour réduire, en cet endroit, la largeur de la mer Jaune à environ quarante lieues.

Le 15 juillet, les deux divisions de l'escadre naviguèrent avec un vent de sud, accompagné d'un épais brouillard, pendant une partie de la journée. Lorsque le temps s'éclaircit, l'*Indostan* apperçut une petite île en forme de cône, que le pilote dit être nommée *Ka-Té-Noo.* Le lendemain, il vit la côte escarpée du promontoire de Shan - Tung, ainsi qu'une petite île au midi de cette côte. On remarqua alors qu'un léger courant portoit au nord. Là, par le résultat de plusieurs observations de la distance de la lune au soleil, on reconnut que la longitude étoit de cent vingt-deux degrés quarante minutes est; la latitude se trouva en même - temps de trente-cinq degrés dix minutes nord. De là, le *Lion* gouverna, en tournant au nord quart d'ouest, jusqu'à ce qu'il parvînt au trente-sixième degré vingt minutes de latitude nord. Le fond s'éleva rapidement depuis quarante

jusqu'à seize, quatorze et douze brasses. On trouvoit, chaque quart-d'heure, une différence de deux brasses, et le fond étoit sablonneux. Une telle diminution d'eau occasionna naturellement des craintes. Mais elles furent bientôt calmées par les rapports des bricks qui naviguoient toujours en avant et jetoient constamment la sonde. Les assertions des pilotes auroient dû tranquilliser aussi; mais elles fesoient moins d'effet, parce que leur ignorance de la langue anglaise fesoit croire quelquefois qu'ils ignoroient leur métier.

Le 16 juillet, l'île que l'*Indostan* vit au nord-est, fut vue par le *Lion*, au nord-ouest, parce que ce dernier vaisseau étoit plus dans l'est. Toute l'escadre se réunit le mercredi 17.

Le même jour, elle apperçut deux prolongemens de terre ou caps, qui, avec l'île dont nous venons de parler, étoient probablement les premières terres reconnues par des vaisseaux cinglant directement du midi vers le golfe de Pékin. En conséquence, le commandant de l'expédition crut devoir déterminer leur situation avec exactitude, et leur donner des noms.

Les latitudes et les longitudes de ces trois points de terre sont :

Le cap Macartney.....	36°	54'	Latit. nord.
Le cap Gower.....	36	57	
L'île Staunton.....	36	47	
Cap Macartney.....	122°	12'	Longit. est.
	122	20	
Cap Gower.....	122	15	
	122	23	
Isle Staunton.....	122	9	
	122	17	

Quand on voit le cap Macartney, portant du nord-nord-est au nord-ouest, on y remarque six sommets très-pointus. En dedans de ce cap est une crique où l'escadre découvrit plusieurs bâtimens à l'ancre. Près du cap Gower, il y a un banc de rochers, lequel se prolonge en fesant suite à une langue de terre. Comme le fond étoit mauvais, les Anglais jugèrent à propos de ne pas s'en approcher. Cependant, ils virent en dedans de la pointe, un joli port, dont l'entrée étoit entre le cap Gower et le banc de rochers. Un grand nombre de vaisseaux étoit à l'ancre dans le port, et on découvroit au-delà une ville d'une étendue considérable.

Le jeudi, 18 juillet, le vent souffla presque toujours de l'est, et le temps fut bru-

meux. L'après-midi, l'escadre passa devant un autre port, qui étoit spacieux, et où l'on voyoit plusieurs grandes jounques. Alors, l'extrémité la plus septentrionale du promontoire de Shan-Tung portoit nord quart d'ouest à la distance d'environ huit milles. De là, la pointe de terre la plus haute et la plus prolongée paroissoit avoir la forme d'un cône applati par les côtés, et sur le sommet duquel on avoit élevé une pyramide ou une pagode, dont le dôme étoit très-aign. On comparoit familièrement ce sommet à un bonnet de mandarin. Entre le cap Macartney et la pointe, la côte est en général roide, et les montagnes paroissent s'enfoncer fort avant dans le pays. Elles sont entremêlées de superbes vallées, qui s'étendent le long du rivage, et sont entièrement bien cultivées. On voit aussi sur ce rivage des criques propres à mettre en sûreté des petits bâtimens plats, tels que sont ceux des Chinois.

Le vendredi, 19 juillet, le vent souffla de l'est-sud-est et du nord. Le temps fut encore brumeux. L'escadre croyant avoir suffisamment dépassé la péninsule de Shan-Tung, et ayant doublé l'extrémité orien-

tale des côtes de la Chine, gouverna ouest quart de nord. A minuit, le brouillard devint si épais, qu'on crut devoir mettre à la cape. Le lendemain matin, le temps s'éclaircit, et les vaisseaux et les bricks se trouvèrent à deux milles d'une petite île rocheuse, portant sud-est deux quarts d'est. Une pointe du continent portoit en même-temps sud-est deux quarts d'est à cinq milles. Il sembloit qu'on pouvoit trouver là un port commode, du moins pour les navires qui ne tiroient pas beaucoup d'eau. En sondant à trois milles du rivage, on trouva seize et dix-huit brasses d'eau et un fond vaseux.

Le ciel étant alors parfaitement clair, l'escadre fit voile vers l'ouest, dans une ligne parallèle à la côte, dont elle se tenoit éloignée de cinq à six milles. Depuis la petite île dont nous venons de faire mention, la pointe de terre la plus occidentale qu'on voit, est un sommet en forme de cône, qui termine une chaîne de montagnes inégales, distantes de l'île d'environ huit lieues, et portant ouest quart de sud. Une partie de cette côte est rocheuse et stérile, mais en général le sol est uni, bien cultivé et bordé d'une plage sablonneuse.

Aussitôt

Aussitôt que l'escadre eut doublé la pointe conique dont nous venons de faire mention, elle en apperçut une autre, ayant auprès d'elle une petite montagne remarquable par une proéminence qu'elle avoit sur son sommet. Entre ces deux pointes, on gouverna presque droit à l'ouest, en longeant la côte à deux ou trois milles de distance, et ayant sept ou huit brasses d'eau. Une foule immense de peuple avoit monté sur les parties de la côte les plus élevées, afin de voir passer les vaisseaux européens. Au-delà de la dernière pointe, on entra dans une baie profonde, où l'on crut que les pilotes disoient qu'étoit le port qu'ils avoient désigné, avant de partir de Chu-San, comme propre à recevoir l'escadre. Mais, par le moyen du peuple que la curiosité avoit attiré au rivage, on découvrit bientôt qu'on étoit dans la baie de Ki-San-Seu, et que le port de Mi-a-Tau se trouvoit dans une île plus avancée vers l'ouest, de quinze lieues, mais dont la latitude n'étoit que de quelques milles plus au nord.

La baie de Ki-San-Seu est spacieuse et bien abritée contre tous les vents, excepté ceux qui règnent depuis l'est-nord-est à l'est-sud-est, parce que l'entrée de la baie est

dans cette direction. Elle est fermée du côté du nord, par un groupe de dix ou douze petites îles et d'un grand nombre de gros rochers, et le continent l'entoure à l'ouest et au sud. Cette baie a au moins dix milles d'étendue de l'est à l'ouest, et presqu'autant du nord au sud. Elle contient deux ports; l'un est derrière une pointe escarpée, appelée *Zeu-a-Tau.* Il a quatre brasses d'eau de profondeur, et l'escadre y vit un grand nombre de bâtimens chinois. L'autre port est à l'embouchure de la rivière Ya-Ma-Tao, et couvert par une langue de terre qui s'avance du côté sud-est de la baie.

Le grand nombre de jounques qu'on apperçoit dans presque toutes les baies de cette côte, annonce des échanges considérables entre ses habitans et ceux des autres provinces. Non-seulement ce commerce attire beaucoup de navigateurs, et conséquemment augmente la population, mais, il produit un mouvement, une activité, qu'on ne remarque pas ordinairement parmi les tranquilles, quoiqu'industrieux agriculteurs.

L'embouchure de la rivière Ya-Ma-Tao est traversée par une barre sur laquelle il n'y a que deux brasses et demie d'eau : mais

dans la rivière même, il y en a quatre à cinq brasses. Cette rivière a depuis un quart de mille jusqu'à demi-mille de large. Quoique derrière la baie le pays ne soit pas très-montueux, il a un aspect assez stérile, et les habitans ont l'air très-pauvres.

Entre la pointe de Zeu-a-Tau et l'une des îles qui sont à l'est, et forment le groupe dont nous avons fait mention, il y a, pour sortir de la baie, un passage dans une direction nord et sud. Quoiqu'il soit étroit, on y trouve huit, neuf et dix brasses d'eau de chaque côté du rivage : mais en avant des îles du même groupe, qui sont à l'est, il y a de petits bancs de sable, qu'on ne découvre que quand on en est très-près, parce qu'ils sont presque de niveau avec la surface de l'eau. — La pointe escarpée, ou le cap de Zeu-a-Tau est l'extrémité d'une petite, mais haute péninsule, qui s'étend vers le nord. — Le long du centre de la grande péninsule de Shan - Tung, on voit s'étendre de l'est à l'ouest une chaîne de montagnes, dont les flancs, presqu'à pic, offrent à la vue, des masses de stérile granit.

L'escadre passa la journée du 20 juillet

dans la baie de Ki - San - Seu : mais le dimanche 21, après s'être pourvue de nouveaux pilotes, elle sortit par la passe, qui est entre le cap Zeu-a-Tau et les îles, en se tenant plus près du premier que des autres. Un peu à l'ouest de la pointe la plus nord de Zeu-a-Tau, est une baie dans laquelle les Anglais virent entrer plusieurs jounques. Dans la carte générale de la Chine, qui est maintenant entre les mains d'un personnage illustre et révéré, et qui a été tracée à grand point et avec assez d'exactitude, par les missionnaires du dernier siècle, on a désigné en cet endroit un port commode et sûr.

Après avoir dépassé la pointe est, l'escadre fit deux milles, en se dirigeant vers le nord-nord-ouest, ensuite elle fit voile au nord-ouest quart de nord, puis au nord-ouest, puis à l'ouest, longeant la côte pendant toute la route. Après avoir marché ainsi jusqu'au soir, elle contourna une projecture de terre semblable à celle de l'entrée de la baie de Ki-San-Seu. Là, on vit, comme la veille, les hauteurs couvertes de spectateurs. Les montagnes, qui sont par derrière la côte que l'escadre longea dans cette journée, ont un caractère particulier, et semblent être

plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature. Leurs flancs paroissent arrondis par le secours de la bêche, et sur leurs sommets, on voit de petits monceaux de terre, qui ont la forme des anciennes sépultures.

Quand les vaisseaux anglais eurent fait le tour de cette dernière pointe, ils en apperçurent une nouvelle, très-escarpée et directement à l'ouest de l'autre, et à environ huit milles de distance. La côte qui s'étend entre ces deux pointes, forme une espèce de baie, appelée la baie de Ten-Choo-Foo, Elle est ouverte à l'est et à l'ouest, mais en partie abritée au nord, par des groupes de petites îles, sémées de distance en distance depuis cinq milles jusqu'à dix lieues loin du rivage. Ces îles paroissent comprendre deux fois autant d'espace que la mer a de largeur en cet endroit, laissant seulement un détroit entre le groupe le plus septentrional et le cap qui est vis-à-vis et qui dépend de la province de Léa-Tung. Parmi les groupes, il y a deux îlots, remarquables par la régularité de leur forme de cônes tronqués, et ressemblant à deux verreries, qui s'élèvent du fond de la mer. Ils ont été probablement produits par l'explosion de quelques volcans, dont les

matières étoient si légères, et l'impulsion si modérée, que ces matières sont restées dans le premier endroit où elles sont tombées, et s'amoncelant ainsi graduellement, ont pris la forme régulière que nous venons de décrire.

L'escadre jeta l'ancre par sept brasses d'eau dans la baie de Ten-Choo-Foo, et à deux ou trois milles au nord-est de la ville du même nom. Le fond de la mer étoit mauvais, très-dur et rempli de coquillages. On se hâta de dépêcher le *Clarence* pour aller examiner le port de Mi-a-Tau, indiqué comme un lieu très-sûr pour l'escadre. On fit aussi partir un officier chargé d'annoncer au gouverneur de Ten-Choo-Foo, l'arrivée des Anglais. La terminaison du nom de *Ten-Choo-Foo*, signifie, dans la langue chinoise, que c'est une cité du premier ordre et que plusieurs villes moyennes et petites villes dépendent de sa jurisdiction. Ten-Choo-Foo est bâti sur un terrein élevé, et de dessus le pont des vaisseaux, il paroissoit fort grand. Une forte muraille l'entoure.

Tandis que l'Europe étoit encore barbare, et que les individus se rassembloient pour la sûreté de leurs personnes et de leurs pro-

priétés, les embarras et les dépenses qu'occasionnoient la nécessité d'entourer des villes et de les fortifier, introduisirent, vraisemblablement, la coutume de bâtir des maisons à plusieurs étages, afin que les remparts protecteurs eussent le moins d'étendue possible. Mais l'état de la société étoit sans doute différent à la Chine, quand les fortifications de Ten-Choo-Foo ont été construites; car on y a renfermé une grande quantité de terreins non occupés. L'on croyoit alors que le nombre des maisons de cette ville s'accroîtroit à un point où il n'est point encore parvenu, ou bien l'espace qui reste vuide étoit destiné à des exercices militaires, ou à quelqu'autre objet.

Le port, ou plutôt la baie de Ten-Choo-Foo reste, non-seulement à découvert du côté de l'est et de celui de l'ouest, mais elle n'est pas très-bien abritée au nord; car, les îles de Mi-a-Tau en sont trop éloignées pour arrêter entièrement l'effet du vent et de la grosse mer. Le fond sur lequel les vaisseaux mouillent, est en général composé de rochers durs et pointus; et à environ un mille et un quart du rivage, il y a un dangereux banc de rocher, qui est couvert par la haute

mer, et s'étend à près d'un mille de l'est à l'ouest. Au tour de ce banc, le fond s'élève si rapidement que l'approche en est très-dangereuse. Il y a, à Ten-Choo-Foo, un bassin où les vaisseaux entrent pour prendre ou déposer leurs cargaisons. Pour y entrer, on passe entre deux chaussées, qui ont entr'elles de trente à quarante pieds de distance. Le terrein qui s'étend le long de la côte, est parfaitement cultivé, et s'élève insensiblement jusqu'au pied d'une chaîne de montagnes inégales, stériles, et qui paroissent être de granit.

Le passage entre Ten-Choo-Foo et les îles de Mi-a-Tau, se nomme le *détroit de Mi-a-Tau*. Entre la haute et la basse marée, il y a une différence de sept à huit pieds d'eau. Le cours de la marée montante va vers l'est et droit à la mer, d'où il devroit naturellement venir; et la marée descendante, qui ne devroit être proprement que le reflux de l'eau vers la mer, se porte au contraire de la mer, droit à l'ouest dans le golfe de Pékin. Cet étrange phénomène n'est point occasionné par la position des îles de Mi-a-Tau qui, en proportion de l'étendue de la mer, où elles ne s'élèvent que comme des pointes,

sont trop petites pour arrêter le cours ou changer la direction des marées. Mais on peut donner à cet égard une explication plus satisfaisante, en considérant les limites septentrionales de la mer Jaune. Le flux qui entre en venant du sud, dans le passage qui est entre le promontoire oriental de Shan-Tung, et la péninsule de Corée, continue à courir avec impétuosité droit au nord, jusqu'à ce que la côte de Léa-Tung lui oppose un obstacle. Alors, il se porte le long de la côte vers l'ouest, et dans le golfe de Pékin, dont il suit la plage unie et sablonneuse, en décrivant une ligne courbe, prescrite par la forme du golfe. Enfin, lorsqu'il arrive à Ten-Choo-Foo, il a encore assez de force pour contre-balancer, ou plutôt pour vaincre le foible effort du mascaret, qui contourne la projecture des terres de la province de Léa-Tung.

Lorsque le gouverneur de Ten-Choo-Foo fut informé que l'ambassadeur étoit à bord du *Lion*, il lui envoya un présent de fruits et d'autres provisions fraîches, et vint lui rendre visite. Cet officier étoit accompagné d'un grand nombre de personnes, l'une desquelles ayant occasion de lui parler, tandis

qu'il passoit sur le pont du vaisseau, tomba à genoux devant lui, et resta en cette posture tout le temps qu'elle lui adressa la parole. Les Anglais, qui avoient d'abord été étonnés de cette action, le furent encore davantage, en voyant que le gouverneur écoutoit l'homme agenouillé avec une tranquillité qui montroit combien il étoit accoutumé à se voir aborder de cette manière.

Cette preuve de l'extrême distance entre les rangs, ne sembloit pourtant avoir pour cause, ni la hauteur particulière de l'un, ni l'abjection de l'autre. Elle indiquoit seulement des formes et des usages établis pour maintenir l'habitude de la subordination. On considère, en Chine, ces formes et ces usages, comme plus propres à prévenir le tumulte et le désordre, que ne peuvent l'être dans les autres pays la crainte et les châtimens. Quoique les individus, même égaux en rang, s'y abordent avec beaucoup de cérémonie et de mutuelles démonstrations de respect, ils ne s'ensuit pas moins entr'eux une conversation libre et familière.

Dans son entrevue avec lord Macartney, le gouverneur de Ten-Choo-Foo montra, non-seulement de la dignité, mais de l'ai-

sance et de la politesse. L'on vit en cette occasion, ainsi qu'on l'avait déjà observé à Chu-San, que l'air de solemnité qu'on a, dans plusieurs relations, attribué au caractère général des Chinois, n'étoit affecté par eux qu'en présence de ceux qu'ils considéroient comme leurs inférieurs.

Le gouverneur invita lord Macartney et sa suite à se rendre à terre, et à participer aux festins et aux spectacles qu'il leur destinoit, pour correspondre en quelque sorte, ainsi qu'il le disoit, à la réception splendide que son souverain se proposoit de faire à l'ambassadeur, quand il arriveroit à la cour impériale. Mais l'ambassadeur le refusa poliment, ainsi qu'il avoit refusé le gouverneur de Chu-San, dont il avoit reçu une pareille invitation.

L'éclat de la réception annoncée par l'empereur, devoit sans doute faire une grande impression sur l'esprit des peuples de la Chine, qui ne regardent le trône qu'avec un respect extraordinaire. Elle devoit leur inspirer, pour la nation anglaise, une considération dont les agens que la compagnie a à Canton, ne pouvoient qu'éprouver des effets très-avantageux. Tout exigeoit en

même-temps que les individus, qui composoient l'ambassade, tâchassent, par beaucoup de retenue et de circonspection, de ne pas occasionner des mécontentemens dans un pays où le plus petit désordre, la moindre légèreté de conduite, peuvent si aisément offenser. Il falloit que par-tout où ils iroient, ils s'efforçassent de captiver la bonne opinion des Chinois, afin de détruire les préjugés que, suivant ce que contiennent les mémoires de la compagnie, ce peuple avoit conçus contre la morale et les mœurs des Anglais.

En conséquence, lorsque l'escadre fut avancée dans la mer Jaune, et prête, suivant toute apparence, à arriver au lieu de sa destination dans le golfe de Pékin, l'ambassadeur se détermina à faire une note, qui fut publiquement lue aux équipages et aux passagers de chaque vaisseau. Ce ministre observoit dans cette note : — « Que » sans la bienveillance des Chinois, l'am- » bassade ne pouvoit accomplir les divers » et importans projets, dont l'exécution lui » étoit confiée. — Que cette bienveillance » dépendoit beaucoup de l'idée que les Chi- » nois prendroient des dispositions et du » caractère de la nation anglaise, dont ils

» ne pouvoient juger que d'après la conduite
» des Anglais qui venoient parmi eux. Que
» l'impression qu'avoient déjà faite sur l'es-
» prit de ce peuple, les étourderies com-
» mises par quelques Anglais, à Canton, leur
» étoit si défavorable, qu'ils les regardoient
» comme les pires de tous les Européens;
» que cette impression avoit été communi-
» quée à ce tribunal de la capitale, lequel
» étoit chargé d'informer l'empereur de tout
» ce qui concernoit les pays étrangers, et
» de l'aider de ses conseils à cet égard.

» Qu'il étoit donc essentiel, que par une
» conduite singulièrement régulière et cir-
» conspecte de la part de ceux qui appar-
» tenoient à l'ambassade, ou qui avoient
» des rapports avec elle, on inspirât aux
» Chinois une nouvelle, mais plus juste et
» plus favorable idée des Anglais. — Qu'il
» falloit montrer même au dernier officier,
» soit de terre ou de mer, soit civil, que la
» nation anglaise étoit capable, par l'exemple
» et par la discipline, de maintenir, parmi les
» inférieurs, la sobriété, l'ordre et la subordi-
» nation. — Que quoique le peuple de la
» Chine n'eût pas la moindre part au gou-
» vernement, la maxime invariable des

» chefs étoit de défendre le moindre Chi-
» nois dans les différends qu'il pouvoit avoir
» avec un étranger, et même de venger
» son sang s'il y avoit lieu ; qu'on en avoit
» eu récemment un fatal exemple à Canton,
» où un canonnier anglais étant devenu la
» cause innocente de la mort d'un paysan,
» avoit été exécuté, malgré les efforts
» réunis de plusieurs factoreries européennes,
» qui vouloient le sauver. Qu'on devoit con-
» séquemment agir avec beaucoup de pré-
» caution et de douceur, dans tous les
» rapports directs ou accidentels qu'on au-
» roit avec chaque individu, fût-il le der-
» nier du pays.

» L'ambassadeur, qui savoit bien qu'il
» n'avoit pas besoin de recommander à sir
» Erasme Gower, de faire tous les règle-
» mens que la prudence pouvoit dicter en
» cette occasion, pour les personnes qui
» étoient immédiatement sous ses ordres,
» et qui espéroit que le capitaine Mackintosh
» en feroit de même pour les officiers et
» l'équipage de l'*Indostan*, ne doutoit pas,
» non plus, que ces règlemens justes, né-
» cessaires et propres à faire estimer le nom
» anglais et à favoriser les intérêts de la patrie

» dans des contrées si éloignées d'elle, ne
» fussent suivis avec joie et avec exactitude;
» qu'il se flattoit aussi que de pareils mo-
» tifs agiroient sur les personnes attachées
» à l'ambassade ou à son service.

» Son excellence déclara que, comme elle
» seroit prête à soutenir ceux qui le mé-
» riteroient, et à faire un rapport avanta-
» geux en leur faveur, elle croiroit aussi,
» en cas de mauvaise conduite ou de déso-
» béissance à ses ordres, devoir en rendre
» compte avec la même exactitude, et même
» suspendre ou congédier les fautifs, si l'oc-
» casion le requéroit. Que si l'on offensoit
» un seul Chinois, ou si l'on commettoit
» un crime punissable par les loix du pays,
» elle ne se croiroit point obligée de s'en
» mêler, pour tâcher de mitiger ou d'arrêter
» la sévérité de ces loix.

» L'ambassadeur comptoit sur le lieute-
» nant-colonel Benson, commandant de sa
» garde, pour tenir un œil attentif sur les
» individus qui composoient ce corps. La
» vigilance, quant à leur conduite per-
» sonnelle, étoit non moins nécessaire dans
» les circonstances où ils se trouvoient,
» qu'elle ne l'eût été, quoique par d'autres

» motifs, en présence d'un ennemi, en temps
» de guerre. La garde devoit se tenir con-
» stamment rassemblée, et s'exercer régu-
» lièrement dans toutes les évolutions mi-
» litaires. Aucun des soldats ne pouvoit
» s'absenter des vaisseaux, ou des endroits
» qu'on fixeroit à terre pour leur demeure,
» sans la permission de son excellence ou
» de l'officier commandant.

» On ajouta qu'aucun des ouvriers ou des
» domestiques ne sortiroit du vaisseau, ou de
» la maison qu'il habiteroit, sans la permis-
» sion de l'ambassadeur ou de M. Maxwel;
» que son excellence s'attendoit que les
» personnes de sa suite donneroient l'exem-
» ple de la subordination, et la prévien-
» droient lorsqu'elles voudroient s'absenter
» du vaisseau ou de leur habitation à terre.

» L'ambassadeur enjoignoit de la manière
» la plus expresse à toutes les personnes
» dépendantes des vaisseaux, ainsi qu'à celles
» de sa suite, à ses gardes, à ses ouvriers,
» à ses domestiques, de n'offrir de vendre
» ou d'acheter, sous aucun prétexte, la moin-
» dre espèce de marchandise, sans qu'il en
» eût préalablement accordé la permission.
» Qu'une ambassade à Pékin étoit dans la
» nécessité

» nécessité d'éviter toute espèce de trafic;
» et que la compagnie des Indes avoit
» renoncé aux bénéfices d'un nouveau mar-
» ché, et à embarquer à bord de l'*Indos-*
» *tan* des marchandises pour être ven-
» dues, parce qu'une ambassade perdroit
» son importance et sa dignité aux yeux
» des Chinois, et n'auroit aucun des effets
» qu'on en attendoit, relativement au com-
» merce, si l'on découvroit que les personnes
» de la suite de l'ambassadeur, ou ayant
» quelque rapport avec lui, se sont occupées
» à faire le moindre marché dans l'espoir
» de gagner; marché qu'on ne manqueroit
» pas de représenter bientôt comme un
» système général de trafic. — Son excellence
» promettoit de se relâcher de cette rigueur
» aussitôt que ses négociations seroient assez
» avancées pour qu'elle fût sûre du succès
» de sa mission, et quand la permission
» qu'elle donneroit à un anglais de dis-
» poser de quelque marchandise, seroit
» considérée comme une faveur accordée à
» l'acheteur chinois.

» L'ambassadeur saisit cette occasion pour
» déclarer enfin, qu'il étoit fermement dé-
» terminé par le sentiment du devoir que

» lui imposoit sa mission, à surveiller, à
» découvrir, à punir, autant qu'il seroit en
» son pouvoir, les crimes, la désobéissance
» à ses ordres, et toute conduite tendante
» à nuire au succès de l'ambassade, à le
» retarder, à lui occasionner quelqu'em-
» barras, ou bien à décréditer le nom an-
» glais. Mais qu'il se croiroit heureux, s'il
» étoit jamais à même de faire connoître
» le mérite, de le récompenser, ainsi que de
» favoriser les intérêts et seconder les vœux
» des personnes qui l'accompagnoient en
» cette occasion, autant que ce seroit
» d'accord avec son honneur et le bien
» public ».

Ceux qui désirent déjà de savoir quel fut l'effet de cette note sur les personnes à qui elle étoit adressée, seront bien aise d'apprendre que non-seulement l'ambassadeur se crut obligé de rendre un compte favorable de leur conduite, mais qu'un mandarin d'un des premiers rangs, lequel accompagna par-tout l'ambassade, déclara au moment où il se sépara d'elle, que le même nombre de Chinois pris dans les différentes classes de la société, ne se seroit pas conduit avec autant de tranquillité et de décence.

Les précautions qui restoient à prendre par l'ambassadeur, avant qu'il entrât en Chine, concernoient en partie la situation de l'escadre en son absence. Le premier objet étoit de savoir si elle pourroit avoir un asyle sûr dans le port de Mi-a-Tau. Lorsque le brick le *Clarence* en fut de retour, l'officier qui le commandoit rapporta qu'un banc de rocher, s'étendant nord-est quart de nord et sud-ouest quart de sud, à deux milles en-dehors de l'extrémité est de Chan-San, la plus orientale des îles Mi-a-Tau, formoit dans la baie de cette île, le seul abri du côté de l'est. Le continent qui s'étend derrière la ville de Ten-Choo-Foo, garantissoit en partie cette baie du vent de sud, comme l'île même la mettoit à l'abri du vent du nord. Elle restoit entièrement exposée du côté de l'ouest : malgré cela, le mouillage y étoit bien préférable à celui en-dehors de Ten-Choo-Foo. Mais le banc de rocher étoit très-dangereux et ne pouvoit pas être approché plus près que l'endroit où il y avoit neuf brasses d'eau, parce que le fond s'élevoit rapidement. Le *Clarence* jeta l'ancre dans cette baie à un mille du rivage, par sept brasses d'eau, et sur un fond ar-

gileux. L'île a environ trois milles de longueur et presqu'autant de largeur. Elle est bien peuplée, bien cultivée, et on y fait beaucoup de commerce.

L'île au centre du groupe est proprement Mi-a-Tau. Entr'elle et la première, il y a une baie dont les issues sont nord et sud, et n'ont pas plus d'un quart de mille de large, mais n'offrant aucun danger. Cette baie est sûre et suffisante pour contenir près de cent vaisseaux, pourvu qu'ils ne tirent pas plus de trois brasses d'eau. Le fond est argileux, et conséquemment propre à bien tenir les ancres. Cette île est plus petite que Chan-San; mais il y a proportionnément autant de population, et la culture y est aussi bien entretenue.

Kei-San est la plus occidentale de ce petit groupe d'îles. Elle forme avec la dernière, c'est-à-dire Mi-a-Tau, une excellente baie pour les vaisseaux qui ne tirent pas plus de deux ou trois brasses d'eau. Un dangereux banc de rocher est en-dehors de la pointe ouest de l'île, s'étend nord-est et sud-est à un mille, et ne peut être approché à un cable de distance, parce que là on ne rencontre que trois brasses d'eau. Ce rocher doit

être laissé à gauche, quand on entre dans la baie qu'il défend du côté de l'ouest. On voit à Kei-San plusieurs villages considérables. Le plat pays est bien cultivé; mais les montagnes sont tout-à-fait stériles. Vis-à-vis de la pointe escarpée, qui est à l'ouest, on trouve six brasses et demie d'eau à un mille du rivage.

Le rapport du *Clarence* ne laissa point d'espoir de trouver un abri permanent à Mi-a-Tau pour des vaisseaux de la grandeur du *Lion* et de *l'Indostan*, et acheva de détruire la confiance qu'on pouvoit avoir eue dans les pilotes chinois, qui avoient fait une description si favorable du port de cette île.

Avant de hasarder l'escadre dans le golfe de Pékin, dont le détroit de Mi-a-Tau peut être considéré comme l'entrée, sir Erasme Gower résolut d'envoyer un officier examiner particulièrement l'embouchure de la rivière qui s'y jette, après avoir passé à Tien-Sing, afin de savoir aisément si les vaisseaux pouvoient s'y risquer, et s'ils trouveroient un port sûr pendant qu'ils seroient obligés de rester dans le voisinage.

Le *Jackall* fut expédié pour prendre ces renseignemens. A peine étoit-il parti, qu'un

nouveau pilote chinois fut recommandé, comme connoissant parfaitement le golfe de Pékin et la rivière qui conduit à Tien-Sing. C'étoit un homme d'un aspect vénérable, ayant des manières décentes, et paroissant fort bien entendre la navigation. Il assura qu'il y avoit un port excellent, et que les plus grands vaisseaux pouvoient trouver assez d'eau à six milles du Pei-Ho, c'est-à-dire, de la rivière Blanche, qui passe à Tien-Sing; et pour démontrer la vérité de son assertion, il dessina une esquisse du port, avec sa situation relative à la côte septentrionale du golfe et à l'embouchure de la rivière.

La baie de Ten-Choo-Foo, où l'escadre se trouvoit alors, étoit si peu sûre, qu'il n'y avoit pas apparence qu'on pût la changer pour une pire, même quand les rapports du nouveau pilote auroient été inexacts. On se détermina donc aussitôt à entrer sans plus de délai dans le golfe de Pékin.

Dans l'après-midi du 23 juillet, le vent étant à l'est, l'air doux et le temps très-beau, l'escadre mit à la voile, laissant les îles de Mi-a-Tau à droite. La côte à l'ouest, qui entoure la pointe escarpée de Ten-Choo-Foo,

est très-plate, et on pouvoit à peine la voir de dessus le pont des vaisseaux. Il y a une grande crique dans cette partie de la côte, ou bien une île basse en est tout près, car on vit les mâts de plusieurs jounques en-dedans de la terre.

Lorsque, depuis, le *Lion* quitta le golfe, il découvrit un très-grand banc qui s'étend est quart de sud, et ouest quart de nord, à la distance de deux milles, avec trois brasses et demie d'eau dans l'endroit où il est le plus élevé. De là, la pointe escarpée de Ten-Choo-Foo porte est quart de sud à huit ou neuf milles de distance, et l'île de Kei-San, nord quart d'ouest.

Tout le reste du jour du 23 juillet, les sondages furent irréguliers. On trouva alternativement douze, neuf, et quinze brasses d'eau, mais plus souvent douze.

Le mercredi, 24 juillet, la brise souffla modérément du sud-est, et le temps fut très-beau. Vers les trois heures du matin, le fond s'éleva, tout-à-coup, de quatorze à neuf brasses, et bientôt après à six et demie. Au même instant, le *Clarence* qui marchoit en avant, tira plusieurs coups de mousquet, pour avertir du danger; et les vaisseaux,

faisant un détour, gouvernèrent est-sud-est. On entendoit distinctement la lame qui se brisoit sur les rochers ou sur les hauts fonds. A six heures du matin, le temps étoit presque calme. On vit une longue rangée d'îles sablonneuses qui s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau. A midi, les extrémités de ces îles portoient, d'après la boussole, de l'ouest quart de nord au nord; le dernier point à la distance d'environ huit milles. Sur la plus orientale de ces îles, est un bâtiment très-élevé, que le pilote nous dit être destiné à avertir les vaisseaux pendant la nuit, de se tenir loin des bancs de sable, dont ces îles sont environnées.

Le jeudi, 25 juillet, le vent souffla du sud et du sud-ouest, mais avec peu de force. Le temps fut beau; l'escadre faisant aisément sa route, gouverna à l'ouest, en inclinant un peu au sud-ouest pour éviter les îles basses. L'eau diminua régulièrement depuis quinze à sept brasses. Alors, on vit une autre île basse, qui portoit au nord, à la distance d'environ sept milles. De là on gouverna à l'ouest jusqu'à minuit, lorsque le *Clarence* fit signal de danger. Le *Lion* avoit cependant encore six brasses d'eau. Les vaisseaux

se tournèrent vers le sud-est, et trouvèrent bientôt une profondeur de dix brasses. Après avoir fait environ quatre milles dans cette direction, ils revirèrent à l'ouest-nord-ouest et firent encore quatre milles : mais l'eau diminuant tout-à-coup jusqu'à six brasses et demie, ils jetèrent l'ancre.

Le lendemain, 26 juillet, il tomba beaucoup de pluie jusqu'à midi ; et le soir il y eut, pendant plusieurs heures de suite, des éclairs et des coups de tonnerre, d'une force, dont peu de personnes, à bord du *Lion*, se rappeloient d'avoir jamais vu d'exemple. Les éclairs couvroient le ciel d'un voile immense de flamme livide, et étoient accompagnés d'éclats de tonnerre qui, en se prolongeant, ressembloient au feu roulant d'une armée qui tire avec précision. Cependant la mer n'étoit aucunement agitée par les secousses de l'atmosphère, et les vaisseaux restèrent tranquillement mouillés sur une seule ancre.

Lorsque l'orage eut cessé, on apperçut le *Jackall*, qui revenoit de l'ouest. Il étoit environné d'un nombre immense de vaisseaux chinois, faisant la même route que lui. De dessus le pont du *Lion*, on ne découvroit point la terre ; mais le faîte des

arbres et des maisons, offroient une perspective singulière ; il sembloit qu'ils étoient suspendus dans les airs. Cependant, du haut des mâts, on vit, presqu'au niveau de la surface de l'eau, une plage sablonneuse, s'étendant du nord-ouest à l'ouest, et à environ quatre lieues de distance du vaisseau.

D'après le rapport du lieutenant Campbell (1), qui avoit été envoyé avec le *Jackall* pour reconnoître la côte, la rivière Pei-Ho, venant de Tien-Sing, étoit à quinze milles de distance de l'endroit où l'escadre venoit de mouiller. Une barre s'étendant du nord-nord-est au sud-ouest, est au-devant de l'embouchure de la rivière; et lorsque la mer est basse, il n'y a pas plus de trois ou quatre pieds d'eau par-dessus cette barre, et en plusieurs endroits elle reste presqu'à sec. La marée monte de cinq ou six pieds à l'embouchure de la rivière; et lorsque la lune est dans son plein, ou qu'elle change de quartier, la mer est haute vers les trois heures et demie. A cinq ou six milles en-dehors de l'embouchure de la rivière, on voit sur la barre un grand bambou, avec quelques autres plus petits, plantés presqu'en droite

(1) Maintenant capitaine Campbell.

ligne jusqu'au rivage, et servant à diriger les vaisseaux qui entrent dans la rivière. Il faut alors qu'on longe ces bambous de très-près en les laissant à bas-bord, c'est-à-dire à gauche. En gouvernant ouest quart de nord, suivant la boussole, et allant droit à un fort, placé sur le côté sud-ouest de la rivière, on prend la meilleure passe. La rivière a environ un tiers de mille de large à son embouchure, et trois brasses de profondeur, quand la mer est basse. — En donnant ces détails, le lieutenant Campbell ajouta qu'on disoit qu'il y avoit, de l'embouchure de la rivière jusqu'à Tien-Sing, trente ou quarante milles, par terre, et le double de chemin par eau.

Quant au port promis par le pilote, on n'en avoit pas découvert la moindre trace. On avoit seulement vu qu'on pourroit trouver quelqu'abri contre la grosse mer derrière les îles de sable; mais on n'espéroit pas qu'il y en eût contre le vent. La situation de ces îles étoit exactement conforme à l'esquisse qu'en avoit donnée le pilote, et l'on voyoit par derrière elles, les mâts de plusieurs jounques à l'ancre. Cependant le peu d'espoir d'y trouver un bon mouillage pour l'es-

cadre, empêcha de les examiner. Un léger apperçu des terres qui environnent ce golfe, suffisoit pour montrer que vraisemblablement il n'y avoit point un bon port sur les côtes. Un bon port se trouve, en général, entre des masses de rochers, ou au moins entre des monceaux considérables de terre compacte, produits par quelqu'opération extraordinaire, ou quelque convulsion de la nature, qui en même-temps laisse à la mer un passage, que ces ex-haussemens de terres ou de rochers protègent contre la fureur des vents et des vagues. Mais le pays qu'on voit à l'extrémité du golfe de Pékin, est entièrement dépourvu de ces masses solides et élevées, capables de devenir un boulevard derrière lequel les vaisseaux puissent trouver une retraite sûre. Au lieu de ce boulevard, on n'apperçoit qu'une surface basse, unie et formée par le dépôt graduel du sol, que les eaux entraînent des montagnes de l'intérieur du pays. Ce dépôt a comblé toutes les inégalités des endroits où il a eu lieu, et il a formé près de la mer, une ligne régulière où l'on ne trouve aucun abri. Sans doute une partie des eaux tombant des montagnes est rassemblée en ruisseaux qui grossissent,

se réunissent et forment des rivières. Mais le mouvement qu'ont acquis ces eaux en descendant des hauteurs, est ensuite ralenti proportionnément à l'étendue de plat pays qu'elles traversent. La terre paroît gagner chaque jour sur la mer, et conséquemment à mesure que l'étendue du plat pays augmente, on peut croire que la rivière perd une partie de la force avec laquelle elle a coutume de charrier et de disperser, dans le golfe, la terre qu'elle a emportée des montagnes. Enfin, cette terre s'est accumulée un peu au-dessous de l'embouchure de la rivière et forme la barre qui la traverse complètement.

Cependant, la barre n'empêche pas la navigation des vaisseaux chinois. Il y en a qui portent trois ou quatre cents tonneaux; mais ils ont un fond si plat, et une mâture et des agrès si légers, que plusieurs d'entre eux passèrent par-dessus la barre de la rivière, tandis que le *Jackall*, qui n'étoit tout au plus que du port de cent tonneaux, eut beaucoup de peine à les suivre. Il est vrai que ce brick étoit construit pour naviguer avec les vents variables et souvent contraires, qui soufflent dans les mers d'Europe, et qu'en conséquence il tiroit une double quan-

tité d'eau, c'est-à-dire qu'il s'enfonçoit deux fois autant dans la mer, que les jounques chinoises d'un port égal au sien. L'inconvénient de perdre l'avantage du vent, lorsqu'il vient par côté, inconvénient auquel sont exposés les vaisseaux européens, qui ont un fond trop plat, ne se fait pas beaucoup sentir dans les mers de la Chine, où en général les vaisseaux ne navignent qu'avec une mousson favorable. En outre, les voiles des jounques chinoises sont faites pour tourner aisément autour des mâts, et forment un angle si aigu avec les côtés des vaisseaux, qu'elles les présentent fort bien au vent, malgré le peu de prise que la jounque a sur l'eau.

M. Hüttner, cet étranger dont nous avons fait mention (1) dans le chapitre second du premier volume, accompagna le capitaine Campbell dans son expédition à l'embouchure de la rivière Pei-Ho. Voici ce qu'il rapporta : — Il vit en entrant dans la rivière, un nombre considérable de jounques chargées d'une multitude d'hommes, dont la plupart étoient sans doute attirés par la

(1) C'étoit l'instituteur du jeune Staunton, page de l'ambassadeur. (*Note du Traducteur.*)

curiosité de voir des vaisseaux européens à la voile. Quelques-unes des jounques alloient à la rame ; et alors le patron chantoit une chanson mélodieuse, et à chaque couplet les rameurs répondoient en chœur. Non-seulement ce chant étoit un amusement pour eux, mais il leur servoit à captiver leur attention, et à rendre plus égal le mouvement de leurs avirons.

Le *Jackall* fut bientôt accosté par un canot, dans lequel il y avoit des soldats qui prièrent les Anglais de mouiller pour attendre l'arrivée d'un mandarin chargé de prendre d'eux quelques informations. Ce mandarin ne tarda pas à se rendre à bord avec une nombreuse suite. Dès qu'il sut que le *Jackall* appartenoit à l'ambassade, il fit plusieurs questions sur lord Macartney, et sur les présens destinés à l'empereur. On ne lui fit que des réponses générales. Mais un moment après, il essaya d'obtenir des renseignemens plus particuliers en changeant la manière et la forme de ses questions ; et il n'employa pas peu d'adresse pour parvenir à son but. Quoiqu'incommodé par le mouvement du brick et par l'odeur du goudron, il resta long-temps à bord, afin d'avoir

le temps de s'informer de la grandeur, de la force des vaisseaux qui portoient l'ambassade, et du nombre d'hommes, et de canons qu'ils avoient. Pendant ce temps-là, un homme de sa suite écrivoit et sembloit prendre note de tout ce qui se passoit. Le mandarin conclut en déclarant que l'empereur avoit donné des ordres pour que l'ambassade fût convenablement reçue, et il offrit de fournir toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin.

Le *Jackall* étant obligé de rester dans la rivière jusqu'à la haute mer du lendemain, le capitaine Campbell et M. Hüttner furent invités à se rendre à terre, où on les traita fort bien. On les examina pourtant d'une manière assez incommode, et on répéta les questions qu'on leur avoit faites à bord. On leur demanda aussi quelle espèce de nourriture prenoient ordinairement l'ambassadeur et sa suite, et comment vouloit voyager son Excellence. On observa, en même-temps, qu'à la Chine les personnes d'un rang élevé voyagoient par terre, tantôt dans des chaises à porteur, tantôt dans des voitures à deux roues, ou bien par eau, dans des bateaux commodes et légers; méthode qu'on préféroit

toutes

toutes les fois qu'elle étoit praticable. Mais que l'ambassadeur et sa suite feroient ce qui leur conviendroit le mieux.

Les mandarins demandèrent aussi des informations sur les marchandises qu'ils supposoient qu'on portoit pour vendre à Pékin, et dirent qu'on pourroit les déposer avec sûreté et les vendre avec avantage dans les quatre églises chrétiennes qu'il y avoit dans cette ville. L'idée de trafic étoit tellement associée avec celle d'Anglais, dans l'esprit des Chinois, qu'ils ne regardoient les hommes de cette nation que comme des vendeurs et des acheteurs de marchandises, et qu'ils avoient beaucoup de peine à croire que ceux qui composoient l'ambassade ne fussent pas des commerçans. Enfin, ils ne pouvoient se persuader que les vaisseaux de guerre ne portoient jamais des marchandises pour vendre, et que dans ceux de l'escadre il y avoit très-peu de chose, excepté ce qui étoit destiné à être offert en présent à la cour impériale.

La proposition faite, avec si peu de cérémonie, de convertir des églises en boutiques pour la vente des marchandises, peut paroître singulière à un Européen, mais n'a

rien d'extraordinaire pour les Chinois; car, les lieux où ils célèbrent leurs cérémonies religieuses, sont employés à des objets d'utilité, quels qu'ils soient, lorsque l'occasion le requiert. La conversation que nous venons de rapporter se tint dans un temple, et quelques-uns des prêtres qui le desservoient, se faisoient remarquer dans la foule, par le contraste qu'offroient leurs barbes blanches et leurs robes de soie couleur de rose.

Quand les mandarins furent informés que les vaisseaux anglais ne pouvoient pas passer la barre, ils imaginèrent aussitôt qu'ils étoient d'une grandeur immense, et que les présens qu'ils portoient devoient être proportionnés à cette grandeur. Ils donnèrent ordre de préparer des jounques pour mettre à terre ces présens, ainsi que les passagers et leur bagage. On prépara, près de l'embouchure de la rivière, une maison considérable pour recevoir l'ambassadeur; et l'on crut qu'il y demeureroit quelques jours pour se reposer des fatigues d'un si long voyage. Les mandarins remarquèrent, en même-temps, que son excellence n'avoit pas besoin de se hâter de se rendre dans la capitale, parce que l'anniversaire du jour de naissance de l'em-

pereur étoit encore très-éloigné. Ils n'imaginoient pas qu'une ambassade pût être autre chose qu'une visite, ou un message pour complimenter leur souverain sur l'anniversaire de sa naissance, ou à l'occasion de quelqu'autre solemnité.

A peine M. Hüttner étoit de retour à bord du *Lion*, qu'on vit paroître plusieurs jounques chinoises, chargées d'animaux vivans, de fruits, de légumes et d'autres provisions, en si grande quantité, que les Anglais n'en purent accepter qu'une partie et furent forcés de renvoyer le reste. Peut-être est-il assez intéressant de donner ici l'état des objets envoyés, en une seule fois. Le voici : — Vingt jeunes bœufs; — cent vingt moutons; — cent vingt cochons; — cent têtes de volaille; — cent canards; — cent soixante sacs de farine; — quatorze caisses de pain; — cent soixante sacs de riz ordinaire; — dix caisses de riz rouge; — dix caisses de riz blanc; — dix caisses de menu riz; — dix caisses de thé; — vingt-deux boîtes de pêches sèches; — vingt-deux boîtes de fruits confits au sucre; — vingt-deux caisses de prunes et de pommes; — vingt-deux boîtes d'ochras; — vingt-deux boîtes d'au-

tres végétaux; — quarante paniers de gros concombres; — mille giromons; — quarante paquets de laitue; — vingt mesures de pois en cosse; — mille pastèques; — trois mille melons musqués; — quelques jarres de vin doux et de liqueurs; — dix caisses de chandelle; — trois paniers de porcelaine.

Ce fut avec la même abondance et la même générosité que les Anglais reçurent constamment des provisions, sans avoir jamais besoin d'en demander. Certes, l'hospitalité et les attentions de toute espèce, avec lesquelles l'ambassade et l'escadre furent traitées dans toutes les occasions, mais principalement dans la baie de Turon, aux îles Chu-San, à Ten-Choo-Foo, et à l'embouchure du Pei-Ho, ne peuvent se rencontrer que dans l'Orient.

Deux des premiers mandarins, l'un civil, l'autre militaire, que la cour avoit nommés pour recevoir l'ambassadeur, vinrent avec une suite nombreuse, lui rendre leurs respects à bord du *Lion*. Il sembloit que c'étoit la première fois qu'ils alloient sur mer, et bien certainement ils n'avoient jamais vu de vaisseau de la construction, de la grandeur et de la hauteur du *Lion*. Ils ne

savoient comment s'y prendre pour escalader le côté du vaisseau. On fit descendre des fauteuils attachés avec des cordes, et, par le moyen de poulies, ils furent hissés sur le pont. Cette manière de monter, aisée, rapide, mais en apparence périlleuse, excita leur crainte, non moins que leur admiration.

Dans l'empressement de remplir leur devoir, en faisant cette prompte visite à l'ambassadeur, les deux madarins avoient traversé la barre dans la première jounque qui s'étoit offerte, et qui n'étant pas arrangée pour porter de tels personnages, se trouvoit remplie de monde, peu commode et même mal-propre. En la quittant, ils en furent encore plus frappés de l'ordre et de l'air guerrier, qui régnoient sur le pont du *Lion*. Quand on les introduisit dans la grande chambre, occupée par l'ambassadeur, ils en admirèrent la capacité, l'élégance, ainsi que toutes les choses commodes, qu'on avoit pratiquées dans le vaisseau.

Ils complimentèrent l'ambassadeur, et au nom de l'empereur et en leur propre nom, sur ce qu'il étoit heureusement arrivé, après avoir traversé une immense étendue de mers. Ils lui dirent que la cour impériale les avoit

chargés d'accompagner l'ambassade ; que l'intention de leur souverain étoit qu'elle fît un voyage sûr et agréable, qu'ils étoient disposés à y concourir : et certes, ils le prouvèrent. Leur conduite mérite qu'on en fasse une mention particulière dans cet ouvrage.

Le mandarin de l'ordre civil étoit un homme grave, mais non austère. Tout annonçoit en lui un esprit droit et solide. Il ne s'empressoit jamais de parler, et ne se soucioit ni de dire rien de brillant, ni de se laisser éblouir par les autres. Le désir de remplir son devoir avec fidélité et avec bienveillance, sembloit être la seule chose qui l'occupât. Il avoit été instituteur d'un des enfans de la famille impériale; et on le regardoit comme un homme instruit et judicieux. Il portoit l'honorable distinction d'un globe bleu sur son bonnet. Tous les mandarins ou autres personnes revêtues de quelqu'autorité, depuis le premier ministre jusqu'au dernier huissier, sont divisés en neuf classes, et portent ainsi de petits globes, ou boutons, sur leurs bonnets ; mais ces globes sont de différente couleur et de différente matière. En outre, les mandarins sont distingués par des habillemens particuliers,

afin que reconnus du peuple et des étrangers, ils soient sûrs d'obtenir le respect qui convient à leurs personnes, et l'obéissance qui est due à leurs ordres. Le mandarin civil, qui accompagnoit l'ambassade, avoit aussi le titre de *Ta-zhin*, c'est-à-dire, *grand*. Son nom de famille étoit *Chow*.

Le mandarin militaire, qui accompagnoit *Chow-ta-zhin*, étoit ce qu'on doit être dans sa profession, simple, franc et brave. Son nom étoit *Van*; et comme il avoit le même titre que l'autre, on l'appeloit *Van-ta-zhin*, ou *Van, le grand*. Indépendamment du globe rouge, qu'il portoit sur son bonnet, il devoit à ses services une autre marque d'honneur. Ce n'étoit, à la vérité, qu'une plume tirée de la queue d'un paon : mais elle lui avoit été donnée par l'empereur, avec la recommandation de la porter pendante à son bonnet. On voyoit sur son corps plusieurs blessures, qu'il avoit reçues dans les batailles. La nature l'avoit rendu propre à suivre la carrière des armes. Il étoit droit, bien musclé, et d'une taille au-dessus de la médiocre. Sa force, son agilité et ses autres qualités martiales, étoient très-estimées dans les armées chinoises, où l'arc et la

flèche sont encore en usage et préférés aux armes à feu. Il ne se vantoit point; mais on s'appercevoit quelquefois qu'il sentoit le mérite de sa valeur et de ses services. Cependant, loin d'avoir de l'arrogance et de la brutalité, il portoit sur son visage un air de bonté naturelle, et ses manières attestoient qu'il aimoit à obliger. Sa conversation étoit enjouée et badine. Il écartoit volontiers toute réserve, et traitoit ses nouveaux amis avec la familiarité d'une ancienne connoissance.

Une troisième personne de grande considération, un homme de race tartare, avoit été envoyé comme le principal légat de l'empereur, qui lui-même est d'une dynastie tartare. Mais le légat, naturellement hautain, et en outre, craignant beaucoup la mer, avoit attendu à terre l'ambassadeur. Les deux autres envoyés, quoique d'un caractère différent du tartare, n'étoient pas plus disposés à se confier à un élément dangereux; mais étant chinois d'origine, comme de naissance, ils se crurent obligés à une obéissance plus stricte, et ils eurent par la suite occasion de s'en réjouir.

Ces deux mandarins furent accueillis à bord du *Lion*, avec beaucoup d'attention

et de cordialité. Beaucoup de gêne accompagne ordinairement une conférence, où l'on ne peut s'expliquer que par le moyen d'un interprète : mais il n'y en eut presque pas en cette occasion. La bonne humeur des interlocuteurs, et l'ardent désir qu'ils avoient de connoître mutuellement ce qu'ils pensoient la bannirent. Leurs discours ne tenoient en rien de cette réserve qu'ont des étrangers qui se soupçonnent les uns les autres. Quelquefois, avant qu'une phrase fût traduite, les circonstances suggéroient ce qu'elle devoit signifier, et les gestes venoient souvent au secours des paroles. Cependant, l'interprète chinois étoit si occupé, qu'on voulut éprouver le talent de deux personnes (1) attachées à l'ambassade, auxquelles ce chinois et celui qui s'étoit séparé des Anglais à Macao, avoient essayé de donner quelque connoissance de leur langue, depuis leur départ de Naples, c'est-à-dire depuis plus d'un an.

L'une de ces personnes s'étoit attachée à cette étude avec toute l'attention et la constance de l'âge mur : mais elle eut la mortification de voir qu'elle pouvoit à peine entendre quelques-uns des mots que disoient

(1) Sir Georges Staunton et son fils.

les mandarins, à qui sa prononciation étoit également inintelligible. L'autre personne qui, étant un jeune homme, avoit certainement pris beaucoup moins de peine, mais dont les sens étoient plus actifs et les organes plus flexibles, prouva qu'elle pouvoit, au besoin, être un interprète passable. Il paroît que plusieurs mots chinois, qui ont une signification opposée, ne diffèrent dans la prononciation, que par une légère variation d'accent ou d'intonation; ce qui peut être saisi bien plus rapidement et plus exactement, par ceux qui apprennent la langue dans leur jeunesse, que par ceux qui ne commencent à s'y adonner que dans un âge avancé. Il y a quelquefois tant de rapprochement dans les inflexions de la voix, en prononçant des mots chinois qui ont différente signification, qu'il n'est pas rare de voir les Chinois eux-mêmes, pour éviter des méprises dans la conversation, ajouter aux principaux termes dont ils se servent, les synonymes qui y ont le plus de rapport. La nécessité de s'expliquer ainsi, provient d'abord de ce que la langue chinoise a beaucoup de monosyllabes, qui sont moins distincts, parce qu'ils admettent moins de

combinaisons; et ensuite, de ce que cette langue exclut quelques-uns des sons les plus durs des autres nations, sons qui rendent plus faciles à saisir la différence dans la prononciation des mots.

Les deux mandarins s'informèrent si la lettre que l'ambassadeur portoit à l'empereur étoit traduite en chinois, et prièrent instamment qu'on leur fît connoître ce qu'elle contenoit. Ils ne firent pourtant point cette demande comme si l'étiquette de la cour impériale exigeoit qu'on y accédât. Elle n'étoit pas non plus l'effet d'une indiscrète curiosité. Il sembloit plutôt qu'ils vouloient se conformer à la coutume, et se mettre plus à même de remplir le désir qu'ils avoient de recueillir le plus d'informations possibles concernant l'ambassade, pour les transmettre ensuite à leur souverain. Cependant, on pensa qu'il étoit plus prudent et plus décent de réserver la communication de la lettre du roi d'Angleterre, jusqu'à ce qu'au moins l'ambassadeur fût arrivé dans la capitale. Ainsi, on répondit aux deux mandarins que l'original et la traduction de la lettre étoient scellés ensemble dans une boîte d'or, pour être remis aux mains de l'empereur.

Les mandarins témoignèrent beaucoup d'envie de connoître les présens destinés à l'empereur; et ils en demandèrent formellement la liste, afin de la faire parvenir à sa majesté impériale. La même demande, il est vrai, avoit été faite par tous les Chinois qui avoient eu quelques rapports avec l'ambassadeur, ou avec les commissaires à Canton au sujet de l'ambassade. Un catalogue ordinaire des présens qui étoient à bord de l'*Indostan* n'auroit donné une idée ni de leur qualité, ni de leur valeur intrinsèque et n'auroit pas même pu être compris par aucun effort de traduction. Bien plus: ces présens ainsi annoncés auroient sans doute été confondus avec des objets de pure curiosité qu'on envoie ordinairement pour être vendus, et qui, quoi que très-chers, et même ingénieux, n'en sont pas moins plus brillans que solides. Il étoit donc nécessaire de faire une description générale de la nature des articles que l'ambassadeur étoit chargé d'offrir à l'empereur; mais il falloit que, pour rendre les présens plus acceptables, cette description fût un peu dans le style oriental, mesurant leur prix sur leur utilité, et présentant même comme

un mérite, l'omission de splendides bagatelles.

En conséquence, on commença par observer : — « Que le roi de la Grande-Bre-
» tagne voulant témoigner à sa majesté
» impériale de la Chine, la haute estime et
» la vénération qu'il avoit pour elle, en lui
» envoyant une ambassade à une si grande
» distance, et choisissant un ambassadeur
» parmi les hommes les plus distingués des
» contrées britanniques, désiroit aussi que
» les présens qu'il enverroit pussent être
» dignes d'un prince aussi sage et aussi ins-
» truit que l'empereur de la Chine. Ni leur
» quantité, ni leur prix ne pouvoient être
» d'aucune considération devant le trône
» impérial, abondant en richesses et en
» trésors de toute espèce. Il ne convenoit
» pas non plus d'offrir des bagatelles d'une
» curiosité momentanée et de peu d'utilité.
» C'est pourquoi sa majesté britannique
» avoit été soigneuse de choisir seulement
» des choses qui pouvoient indiquer le pro-
« grès des sciences et des arts de l'Europe,
» et donner quelqu'idée nouvelle à l'ame
» sublime de sa majesté impériale; ou bien
» des objets d'une utilité-pratique. L'in-

» tention et l'esprit, dans lesquels on fait
» les présens, et non les présens eux-mêmes,
» ont quelque prix entre souverains. »

Quelques-uns des articles étoient décrits de la manière suivante :

« Le premier et le principal est composé
» de plusieurs parties, dont on peut se servir
» ensemble, ou séparément. Il représente
» l'univers, dont la terre n'est qu'une pe-
» tite partie. Cet ouvrage est le plus grand
» effort qu'aient jamais produit, en Europe,
» la science astronomique et la mécanique
» réunies. Il montre et imite avec une grande
» clarté, et avec une exactitude mathéma-
» tique, les divers mouvemens de la terre,
» conformément au systême des astronomes
» européens. Il montre aussi les révolutions
» excentriques ou irrégulières de la lune au-
» tour du globe terrestre. Celles du soleil
» et des planètes qui l'environnent, ainsi
» que le systême particulier de la planète,
» que les Européens appellent *Jupiter*, avec
» ses quatre lunes, tournant constamment
» autour de lui, et les ceintures attachées
» à sa surface. On y voit aussi la planète
» de Saturne avec son anneau et ses lunes;
» et enfin, les éclipses, les conjonctions,

» les oppositions des corps célestes. Une
» autre partie de la machine indique le
» mois, la semaine, le jour, l'heure, la mi-
» nute au moment de l'inspection. Cet ou-
» vrage est aussi simple dans sa construction
» que compliqué et merveilleux dans ses
» efforts : il n'en reste point d'aussi parfait
» en Europe. Il est calculé pour plus de
» mille ans; et sera un long monument du
» respect qu'inspirent les vertus de sa ma-
» jesté impériale, dans les parties du globe
» les plus lointaines.

» Une autre machine tient immédia-
» tement à la première : elle est d'une
» construction curieuse et utile, et sert à
» observer plus loin, et mieux qu'on ne
» l'avoit encore fait, les corps célestes, les
» plus petits et les plus éloignés, parce
» qu'elle présente leurs mouvemens dans
» une plus grande étendue. Le résultat de
» ces observations démontrent l'exactitude
» avec laquelle les mouvemens des astres
» sont imités dans la première machine.
» Les observations se font, non en regar-
» dant directement l'objet, comme dans
» les télescopes ordinaires, dans lesquels
» les pouvoirs de la vue sont plus limités,

» mais en appercevant de côté la réflexion
» de cet objet sur des miroirs ; méthode
» inventée par le grand philosophe Newton,
» et perfectionnée par un excellent astro-
» nome, appelé *Herschell*, qui, par les
» découvertes qu'ils ont faites dans les
» sciences, méritent l'un et l'autre que leurs
» noms parviennent jusqu'à sa majesté im-
» périale de la Chine. Les pouvoirs de la
» vue, en particulier, ont été étendus, par
» leur moyen, au-delà de tout ce qu'on
» avoit pu calculer ou osé espérer.

» L'astronomie, non-seulement est es-
» sentielle pour le perfectionnement de
» la géographie et de la navigation, mais
» élève l'ame par la grandeur de son objet,
» et conséquemment, devient digne de
» l'attention des souverains : aussi a-t-elle
» excité la munificence de sa majesté impé-
» riale, qui a encouragé l'étude de cette
» science. Un instrument est ajouté à cet
» effet, parce qu'il sert à expliquer et à
» reconcilier le mouvement réel de la terre,
» avec le mouvement apparent du soleil et
» des autres corps célestes.

» Une autre machine consiste en un
» globe, représentant le firmament; le fond

» en

» en est de couleur d'azur, à l'imitation de
» celle du ciel : et on y voit toutes les étoiles
» fixes, placées précisément dans leur posi-
» tion relative. Les étoiles sont faites d'or
» et d'argent de différente teinte et de diffé-
» rente grandeur, proportionnément à ce
» qu'elles paroissent être à nos yeux. Il y a
» aussi des lignes d'argent pour marquer les
» divisions qui distinguent toutes les parties
» du firmament.

» Pour correspondre à ce globe céleste,
» il y en a un, représentant les différens
» continens de la terre, avec les mers et
» les îles. On y distingue les possessions des
» divers souverains, les villes capitales, et
» les grandes chaînes de montagnes. Cet
» ouvrage est exécuté avec un soin parti-
» culier, et comprend toutes les découvertes
» faites en différentes parties du globe,
» dans les voyages entrepris à cet effet par
» les ordres de sa majesté britannique,
» ainsi que les routes des différens vaisseaux
» employés dans ces expéditions.

» Plusieurs caisses contiennent des ins-
» trumens pour connoître le temps, lesquels
» ont toute la perfection et l'élégance des
» inventions modernes. Un de ces instrumens

» montre les périodes de la nouvelle et de
» la pleine lune, avec ses différentes phases,
» un autre indique l'état de l'air, et annonce
» les changemens dans l'atmosphère. Il y a
» une machine pour pomper l'air, afin de
» pouvoir faire dans l'espace vide plusieurs
» expériences curieuses et extraordinaires,
» qui prouvent combien l'atmosphère est
» nécessaire à la vie animale, et quels efforts
» elle a sur les substances inanimées.

» Une autre machine montre les diffé-
» rentes méthodes, que les Européens ap-
» pellent *les pouvoirs mécaniques*, et qui
» ajoutent aux forces naturelles de l'homme
» et des animaux, avec des inventions pour
» la démonstration de ces pouvoirs, appliqués
» à aider et à soulager l'infirmité et l'âge.

» Les autres articles consistent en di-
» verses pièces d'artillerie en cuivre, telles
» qu'elles servent dans les batailles. Il y a des
» obusiers et des mortiers, qui sont des
» machines dangereuses avec lesquelles on
» lance des matières combustibles dans les
» villes et les forteresses de l'ennemi. On a
» pensé que ces machines pouvoient paroî-
» tre intéressantes à un aussi habile guerrier,
» à un aussi grand conquérant que l'em-

» pereur de la Chine. On y a, en même
» temps, ajouté d'autres armes, telles que
» des mousquets, des pistolets et des épées
» tranchantes. Ces armes sont richement
» ornées et singulièrement précieuses par
» leurs propriétés; les mousquets et les pis-
» tolets sont très-faciles à assurer le point
» de mire, et les lames des épées coupent
» le fer sans s'ébrécher.

» Sa majesté britannique, qui est reconnue
» par le reste de l'Europe, comme la pre-
» mière puissance maritime, et est vraiment
» souveraine des mers (1), désiroit de donner
» à sa majesté impériale une marque de son
» attention, en lui envoyant, avec l'am-
» bassade, quelques-uns de ses plus grands
» vaisseaux; mais elle a été obligée d'en faire
» employer de moins grands à cause des
» hauts fonds et des bancs de sable de la mer
» Jaune, peu connus des navigateurs euro-
» péens. Toutefois, elle envoie à sa majesté
» chinoise, un modèle du plus grand vaisseau
» de guerre anglais, armé de cent dix ca-
» nons d'un calibre considérable. Ce modèle

(1) Quelles sont donc les puissances qui ont reconnu cette souveraineté? Sir Georges Staunton auroit bien dû nous le dire. (*Note du Traducteur*).

» montre jusqu'aux plus petites parties d'un
» si superbe ouvrage.

» Il y a aussi des échantillons des ouvrages
» que font les meilleurs artistes anglais pour
» tirer parti des substances argileuses et
» pierreuses, qui se trouvent dans leur pays.
» Parmi ces échantillons, sont des vases
» d'ornement et d'utilité, dont quelques-uns
» sont faits à l'imitation de l'antiquité, et
» d'autres dans le meilleur goût moderne.

» Plusieurs de ces articles doivent, en
» grande partie, leur solidité et leur beauté
» aux opérations du feu commun ou ter-
» restre : mais une chaleur qui a bien plus
» d'intensité et des effets plus soudains et
» plus étonnans que ceux du feu terrestre,
» est celle qu'on recueille des rayons du
» soleil, par le moyen d'un instrument,
» qui est au nombre des présens envoyés
» par le roi d'Angleterre. Il consiste en
» deux corps de verre transparent, dont
» l'un est d'une prodigieuse grandeur pour
» un tel ouvrage, et a reçu des mains d'un
» artiste adroit et patient, une telle forme,
» que bien placé et bien dirigé, il peut, non-
» seulement enflammer des matières com-
» bustibles, à une certaine distance, mais

» aussi ramollir et réduire en poudre ou
» mettre en fusion les pierres les plus dures
» et les métaux les plus denses, soit or,
» argent, cuivre ou fer, ou même la ma-
» tière nouvellement découverte et appelée
» *platine* ou *or blanc*, qui est beaucoup
» plus difficile à fondre, par le moyen du
» feu ordinaire, que le reste des métaux
» connus. Les principales parties de cette
» machine, étant aussi frêles dans leur
» composition, que la machine entière est
» puissante et rapide dans ses opérations,
» sont si rarement sans défaut et si faciles à
» se casser, lorsque les artistes travaillent
» à leur donner les derniers degrés de per-
» fection, qu'on n'en voit guère d'une gran-
» deur considérable. L'une des masses de
» verre de la machine offerte à sa majesté
» chinoise, est la plus grande et la plus par-
» faite qui ait été fabriquée en Europe.

» On a renfermé, dans des boîtes séparées,
» les différentes parties de deux lustres ma-
» gnifiques, c'est-à-dire des crystaux façon-
» nés avec des branches d'or, de manière
» à pouvoir porter des lumières pour éclai-
» rer les grands appartemens d'un palais.
» Ces lustres varient et dans leur forme et

» dans leurs effets, suivant la disposition des
» innombrables pièces qui les composent.
» On y a placé des lampes arrondies qui,
» d'après une méthode nouvellement inven-
» tée, répandent une lumière plus vive et
» plus étendue que celle que l'art pouvoit
» produire auparavant.

» Il y a plusieurs ballots contenant
» une grande quantité d'articles sortis des
» manufactures de la Grande-Bretagne, par-
» ticulièrement des étoffes de laine et de
» coton, et des ouvrages d'acier et d'autres
» métaux. On doit espérer que parmi tant
» de choses, il y en aura quelques-unes qui
» pourront plaire, soit pour leur utilité,
» soit comme objets de comparaison avec
» quelques-unes des productions des grandes
» manufactures de sa majesté impériale.

» Aux objets, qu'on a pu entreprendre
» de transporter, on a joint plusieurs repré-
» sentations très-exactes de cités, de
» villes, d'églises, de maisons de campa-
» gne, de jardins, de châteaux, de ponts,
» de lacs, de volcans, d'antiquités, de
» batailles par mer et par terre, de chan-
» tiers où l'on construit les vaisseaux, de
» courses de chevaux, de combats de tau-

» reaux, et de tous les objets les plus cu-
» rieux, les plus remarquables dans les états
» de sa majesté britannique, ainsi que dans
» d'autres parties de l'Europe. Il y a aussi les
» portraits des plus éminens personnages,
» y compris ceux de la famille royale de la
» Grande-Bretagne. Ces ouvrages sont en
» même-temps un monument des progrès
» des arts qui les ont produits ».

Non-seulement cette description fut traduite en chinois, mais M. Hüttner la mit soigneusement en latin, comme on y avoit mis la lettre du roi d'Angleterre à l'empereur. On prit cette précaution pour que les missionnaires, attachés à la cour de Pékin, eussent occasion de corriger les erreurs qui pourroient s'être glissées dans la traduction chinoise; car, la manière d'écrire le chinois pour la cour, n'est familière qu'à ceux qui fréquentent le palais impérial. Cependant cette traduction fut assez bien entendue des mandarins Chow-ta-zhin, et Van-ta-zhin, pour qu'ils en admirassent le contenu.

On fournit un nombre de jounques suffisant pour transporter les présens au-delà de la barre. Après quoi il fut nécessaire de les faire passer dans des bâtimens d'une autre

construction, attendu que les premiers ne peuvent pas remonter la rivière jusque dans les environs de la capitale, et que les autres sont trop foibles pour résister à la lame qui se brise sur la barre, et à tous les accidens qui peuvent agiter la mer. On eut aussi d'autres jounques pour porter, des vaisseaux jusque dans la rivière, les personnes attachées à l'ambassade, ainsi que leur bagage. Là, on trouva des bâtimens prêts à les recevoir. L'ambassadeur avoit déjà témoigné l'intention de voyager par mer, parce qu'on lui avoit dit que c'étoit la manière la plus commode.

Quand les jounques chinoises furent assemblées autour de l'escadre, le tout offrit un spectacle assez singulier. C'étoit un contraste frappant que de voir les hautes mâtures, les cordages compliqués des vaisseaux anglais, au milieu des jounques chinoises, basses, simples, grossièrement faites, mais fortes et spacieuses. Chacune étoit du port d'environ deux cents tonneaux. La cale des jounques est divisée en une douzaine de compartimens, formés avec des planches de deux pouces d'épais, dont les joints sont enduits d'un ciment de chaux, préparé de manière à les rendre imperméables, ou suivant l'expression marine,

propres à l'eau. D'après l'observation du docteur Dinwiddie, ce ciment est composé de chaux et d'huile. On y met aussi quelques raclures de bambou, comme on met du crin dans le plâtre en Angleterre. Cette composition, ajoute le docteur, devient très-dure, très-tenace, et résiste au feu. — Malgré l'huile qu'elle contient, elle est, en effet, incombustible : il n'y a pas de doute qu'elle ne soit préférable au goudron, à la poix, au suif, objets dont on ne se sert jamais dans la construction des vaisseaux chinois, ni pour le bois, ni pour les cordages.

L'avantage qu'il y a à diviser la cale des vaisseaux, paroît avoir été bien reconnu à la Chine, car on l'y pratique généralement. De là, il arrive quelquefois qu'un négociant a ses marchandises sans avaries dans un compartiment, tandis qu'un autre a les siennes avariées dans les compartimens voisins, où il se trouve une voie d'eau. Un vaisseau peut toucher sur un rocher et ne point périr, parce que l'eau reste dans la division de la cale qui a été entr'ouverte; et celui qui charge des marchandises dans plusieurs divisions, peut espérer que si l'une fait de l'eau, les autres en seront préservées.

A l'avis d'adopter ce plan de construction dans les vaisseaux marchands d'Europe, on opposera sans doute le préjugé populaire, les dépenses et l'incertitude de réussir dans des expériences nouvelles. On dira aussi que cette méthode occasionneroit une réduction dans la quantité du frêt, et que l'arrimage des gros tonneaux et des grandes caisses seroit beaucoup plus difficile. Mais il reste à considérer jusqu'où ces objections doivent prévaloir contre la plus grande sûreté du bâtiment, de l'équipage et de la cargaison. — Quoi qu'il en soit, l'objection ne peut pas avoir lieu pour les vaisseaux de guerre qui n'ont point de pesans fardeaux à transporter.

Toutes les jounques ont deux grands mâts qui sont également faits d'un seul arbre ou d'une pièce de bois, d'un diamètre beaucoup plus fort en proportion de sa longueur que les mâts des vaisseaux européens. Chaque mât a une grande voile carrée qui est ordinairement de bambou fendu, ou de nattes de paille ou de roseau. Les jounques sont presqu'également plates aux deux extrémités, à l'une desquelles il y a un gouvernail aussi large que ceux des gabarres de Londres,

et attaché avec des cordes qui passent d'un côté de la jounque à l'autre. La boussole est dans une petite jatte placée dans un endroit qui correspond à l'habitacle des vaisseaux européens. On tient une chandelle souvent allumée à côté de la boussole, avec une assez grande quantité de sable dans la jatte, parce qu'on y met quelques mèches parfumées quand on veut faire une offrande à la divinité qu'on croît présider à la mer. Cette divinité a, en outre, un autel bien fourni de pompons et de mèches, à l'extrémité d'une très-petite chambre, autour de laquelle sont les cabanes du capitaine et des matelots. Chacune de ces cabanes n'a que l'espace qu'il faut pour un homme, et on y couche sur une natte et sur un dur oreiller. Les jounques ont ordinairement quarante ou cinquante hommes d'équipage. Tous paroissent prendre un égal intérêt au bâtiment, et participer également aux manœuvres. Aucun ne reçoit, dit-on, de gages fixes: mais ils ont une portion dans le profit du voyage.

Les présens et le bagage furent mis dans une suffisante quantité de jounques; et quoique cette opération se fît en pleine mer,

elle ne fut pas accompagnée du moindre accident. Le temps étoit très-beau. Cependant, la saison des orages s'avançoit; et il étoit impossible que l'escadre restât longtemps dans une situation où elle étoit trop exposée. La compagnie des Indes désiroit que dès que l'*Indostan* seroit congédié à Tien-Sing par l'ambassadeur, il se rendît à Canton pour y prendre une cargaison, et la transporter en Europe suivant l'usage du commerce. Mais comme ce vaisseau pouvoit passer à Chu-San, on pensa qu'il seroit avantageux pour lui d'y toucher, parce qu'il pourroit probablement s'y procurer une cargaison à meilleur marché qu'à Canton, si toutefois on pouvoit obtenir la permission d'y acheter du thé et de la soie, que recueillent les provinces voisines. L'ambassadeur s'empressa donc d'accorder au capitaine Mackintosh l'agrément de le suivre à Pékin, afin qu'il sollicitât lui-même la permission qu'il désiroit. On espéroit en outre, qu'en s'en retournant au vaisseau, le capitaine Mackintosh pourroit avoir occasion d'observer la manière dont on fabriquoit les marchandises qu'il avoit coutume de charger en Chine; manière sur laquelle la com-

pagnie des Indes désiroit avoir des renseignemens particuliers.

Après avoir songé à ce qui concernoit l'*Indostan*, on devoit nécessairement s'occuper du *Lion*, et décider avant que l'ambassadeur le quittât, à quoi on l'emploieroit pendant le temps que les affaires publiques retiendroient son excellence à terre. On n'avoit pas découvert dans tout le golfe de Pékin, un port où ce vaisseau pût hiverner en sûreté. On pensa en même-temps que l'endroit où il convenoit le moins de le faire demeurer long-temps, étoit un port de la Chine; parce que malgré toutes les précautions possibles, quelque différend avec les Chinois, ou quelqu'accident pouvoit nuire beaucoup au but général de l'ambassade. La crainte même de quelque trouble pouvoit engager un gouvernement tel que celui de la Chine, à exiger le départ prématuré de l'ambassadeur. D'ailleurs, sir Erasme Gower ne croyoit pas que la discipline et la santé de son équipage pûssent ne pas souffrir de la vie inactive qu'il mèneroit pendant un long séjour à terre. En employant, durant cette saison, une partie de son loisir à faire un voyage au Japon, afin d'y sonder les

dispositions de la cour, relativement à des liaisons de commerce avec la nation anglaise, sir Erasme pouvoit mettre l'ambassadeur en état de déterminer s'il devoit s'y rendre lui-même. Ses instructions portoient bien qu'il y iroit, mais ce n'étoit pourtant qu'en cas que cette démarche parût devoir produire un avantage réel; enfin, si sir Erasme Gower trouvoit que les Japonnais persévéroient dans leur systême d'exclusion, ou même qu'il n'y eût pas une grande utilité à établir des relations avec eux, le compte qu'en rendroit cet officier devoit faire éviter l'excédent de dépense qu'auroit pû faire l'ambassade en prolongeant son séjour en Asie.

D'après ces divers motifs, combinés avec l'objet général de sa mission, et conformément aux pouvoirs qu'il avoit reçus, l'ambassadeur écrivit à sir Erasme Gower:

— « Comme il est impossible que le *Lion* » demeure très-long-temps dans la station » où il est, en-dehors de la barre, qui » l'empêche d'entrer dans la rivière Pei-Ho, » l'ambassadeur se croit obligé d'exposer à sir » Erasme Gower de quelle manière il conçoit » que ce vaisseau doit être employé pour le

» service de sa majesté, pendant le temps que
» les affaires de l'ambassade la retiendront à
» la cour de Pékin. — Il est sans doute,
» je crois, nécessaire qu'il se rende dans le
» premier port où il pourra se préparer à
» faire un voyage dans quelques-unes des
» principales îles des mers de la Chine,
» après que les malades ne se ressentiront
» plus des effets de l'insalubre climat des
» côtes de Java et de Sumatra. — Proba-
» blement sir Erasme Gower choisira pour
» cela les baies de Ki-San-Seu, ou de Chu-
» San; parce qu'il y a là de petites îles sur
» lesquelles on peut commodément dresser
» des tentes dans des endroits secs, aérés,
» favorables aux convalescens, et où, par
» le secours des mandarins voisins, on peut
» obtenir des rafraîchissemens de toute
» espèce. — L'ambassadeur sait que l'in-
» tention du commandant est de payer tous
» les articles qu'il recevra à bord. Cependant
» il est possible que les mandarins se croyent
» obligés, par les ordres généraux de l'em-
» pereur relatifs à l'ambassade, de n'accepter
» aucun paiement pour ce qu'ils fourniront
» au *Lion*; et qu'alors ils en chargent le
» trésor impérial, et peut-être même avec

» quelqu'exagération, soit pour la quantité,
» soit pour la valeur des objets. Comme
» il est essentiel que l'ambassade paroisse le
» moins à charge possible aux Chinois,
» l'ambassadeur espère que le commandant
» donnera des injonctions particulières pour
» qu'on ne reçoive à bord aucune espèce
» de provisions ou d'autres articles, que
» ceux qui seront pour le compte général,
» comme absolument nécessaire à l'usage
» du vaisseau, ou à la santé de l'équipage;
» et pour qu'on ne laisse pas même appro-
» cher du vaisseau tout ce qui y viendra à
» titre de présent pour des individus.

» L'ambassadeur sait que, malgré la lon-
» gueur du voyage, l'équipage du *Lion* n'a
» presque point encore été attaqué du scor-
» but; ce qu'on doit attribuer aux fréquentes
» occasions qu'il a eu de respirer l'air de
» terre, dans les différens endroits où l'on
» a abordé; aux provisions fraîches que le
» commandant lui a si souvent procurées,
» ainsi qu'au soin particulier qu'il a cons-
» tamment eu, d'entretenir la propreté
» parmi les matelots, et de faire chasser
» le mauvais air de toutes les parties du
» vaisseau.

» Pendant

» Pendant qu'on fera les préparatifs né-
» cessaires pour remettre en mer, préparatifs que le commandant peut sans doute confier à l'attention et à l'habileté de ses officiers, l'ambassadeur désire avoir la satisfaction d'être accompagné par lui à Pékin. Peut-être, pendant qu'il y sera, l'empereur pourra, dans quelques audiences, être disposé à faire des questions relativement à la marine anglaise, et alors un homme, aussi expérimenté que l'est le commandant, donnera à ce prince la plus complète satisfaction. Un des bricks peut rester dans la rivière de Pei-Ho, pour ramener sir Erasme Gower à bord du *Lion*. Après quoi l'ambassadeur désire qu'il s'éloigne des côtes de la Chine, et ne paroisse en aucune partie de cet empire qu'au mois de mai suivant. — Il faut, qu'en conséquence, il se rende au port de Jeddo, sur la côte méridionale du Japon, où il pourra délivrer au Cubo, c'est-à-dire au souverain temporel de ce pays, une lettre de l'ambassadeur, à laquelle il est vraisemblable que le Cubo fera quelqu'attention, puisqu'elle lui parviendra d'une manière si respectable.

» Son excellence ne peut guère indiquer
» au commandant ce qui doit être le prin-
» cipal objet de son attention, soit dans la
» route, soit au Japon. Mais, malgré toutes
» les observations nautiques et des décou-
» vertes, dont l'importance occupera sir
» Erasme Gower, et à l'égard desquelles
» l'ambassadeur pense comme lui, ce com-
» mandant se mettra bientôt à même de
» juger si les habitans du Japon conservent
» pour tous les étrangers cette extrême aver-
» sion que leur ont autrefois attribuée des
» personnes, dont les récits pouvoient être
» dictés par le désir qu'elles avoient d'em-
» pêcher les Anglais de chercher encore à
» faire le commerce dans ces contrées. Le
» commandant peut aussi avoir occasion de
» voir jusqu'à quel point les besoins et les
» fantaisies des Japonnais leur rendent
» agréables les objets de fabrique anglaise;
» et si dans ce cas ils ont, indépendam-
» ment du cuivre, que l'Angleterre retire
» en abondance de ses propres mines, quel-
» ques marchandises ou quelques matières
» premières, propres à être portées en
» Europe.

» Un grand obstacle s'oppose, en ce mo-

» ment, à ce qu'on entre dans une négo-
» ciation particulière avec la cour du Japon.
» L'ambassadeur n'a pu encore se procurer
» un interprète japonnais. Cependant, il
» suffit, à présent, d'avoir à bord des
» hommes qui entendent les deux langues
» générales de l'orient de l'Asie, le malais et
» le chinois. Pour la première, on peut se
» servir du matelot malais, qui est em-
» ployé à bord du *Lion*, et qui parle un
» peu l'anglais, et du matelot anglais qui
» entend le malais. Quant au chinois, l'am-
» bassadeur veut, en faveur du service pu-
» blic, renoncer à l'agrément qu'il s'étoit
» promis d'avoir auprès de lui un domestique
» que lui a cédé un des missionnaires de
» Macao, et qui parle le chinois et le por-
» tugais. Ces trois hommes pourront mettre
» le commandant en état de remplir les objets
» qu'on a en vue, non-seulement à Jeddo,
» mais aussi dans d'autres pays au Midi, où
» il aura occasion d'aller en quittant le Japon.

» Aussitôt après avoir reçu une réponse
» du souverain japonnais, ou après avoir
» attendu quinze jours à Jeddo sans la re-
» cevoir, soit verbale, soit par écrit, le
» commandant se rendra à Manille, où il

» remettra au gouverneur des îles Phi-
» lippines, qui y fait sa résidence, une
» lettre de l'ambassadeur. Le port de Cavita,
» à Manille, est dépeint comme parfaitement
» bien abrité, et propre à recevoir les plus
» grands vaisseaux dans toutes les saisons.
» Il est facile de se procurer là toute sorte
» de provisions, en abondance et à un prix
» raisonnable : ainsi le *Lion* pourra y sé-
» journer jusqu'à ce que le commandant juge
» qu'il est praticable de faire voile plus
» avant dans le sud ; ce qui, d'après l'expé-
» rience de M. Dalrymple, doit être au mois
» de novembre.

» Pendant que le commandant sera à Ca-
» vita, il peut prendre des renseignemens
» utiles sur l'état naturel et civil du pays ; sur
» son commerce et sur le caractère des habi-
» tans. Il n'est pas invraisemblable que dans le
» port fréquenté de Manille, il puisse se trouver
» quelques personnes qui ayent été au Japon,
» et ayent acquis la connaissance de la langue
» de ce pays. Si une telle personne parle en
» même-temps quelque langue de l'Europe,
» ou tout au moins le chinois ou le malais,
» ce sera une acquisition importante, dans
» le cas où l'ambassadeur ira remplir sa

» mission à la cour japonnaise. Il accordera
» volontiers à une telle personne toute ré-
» compense, qui n'excédera pas trop une
» compensation raisonnable ; et en consé-
» quence il souscrira aux conditions que sir
» Erasme Gower jugera à propos de faire
» à cet égard.

» En fesant route au sud, aussitôt qu'il
» sera possible, sir Erasme voudra bien
» joindre aux observations nautiques qu'il
» fera pour le perfectionnement de la na-
» vigation et de la géographie, la recon-
» noissance de l'île de Lalutaya, qui, d'après
» la relation manuscrite d'un navigateur
» expérimenté, jointe à ces instructions,
» paroît avoir un bon port et beaucoup
» d'autres avantages. Elle est placée à-peu-
» près par les dix degrés cinquante minutes
» de latitude nord, et à environ vingt lieues
» à l'ouest de la longue île de Palawan.
» On la trouve dans la carte du voyage de
» Faveau, ainsi que l'a placée M. Dalrymple.
» L'île de Cuyo, qui en est voisine, abonde
» en toute sorte de provisions.

» L'ambassadeur désire que de Lalutaya,
» le commandant du *Lion* se rende dans
» l'île de Magindanao, autrement appelée

» *Mindanao* qui, quoique comptée quel-
» quefois parmi les îles Philippines parce
» qu'elle est située près d'elles, est la plupart
» du temps, sinon, toujours indépendante
» des Espagnols; et son gouvernement est
» sans cesse en querelle avec cette nation.

» Le sultan de Magindanao s'est autrefois
» déclaré l'ami des Anglais, et pour les
» encourager à traiter dans ses états, il
» leur a cédé l'île de Bonwoot, située dans
» le voisinage et presque vis-à-vis du prin-
» cipal port de Magindanao. Le comman-
» dant aura aussi une lettre de l'ambassa-
» deur pour ce prince; et après avoir
» demandé une prompte réponse, il ira
» visiter l'île de Bonwoot, où l'on dit qu'il
» y a un port commode. Il suffit au com-
» mandant de rester très-peu de jours à
» Magindanao pour en tirer un parti avan-
» tageux, et obtenir tous les renseignemens
» dont il aura besoin. Il pourra là se mettre
» à même de juger s'il est praticable et sûr
» de poursuivre son voyage jusqu'à Gilolo.
» Quoique cette île soit une des Moluques,
» elle n'est point soumise aux Hollandais,
» et peut, par conséquent, fournir des con-
» noissances très-curieuses et très-utiles.

» Cependant, comme il est douteux que
» le terme fixé pour son expédition per-
» mette au commandant d'aller jusqu'à Gi-
» lolo, et comme les dispositions du sou-
» verain de cette île envers les Anglais et
» tous les autres Européens sont incertaines,
» l'ambassadeur ne lui adresse point de lettre.
» Il a pourtant et des commissions spé-
» ciales pour quelques princes, et des pou-
» voirs généraux pour traiter au nom de sa
» majesté avec tous les souverains des mers
» de la Chine. Mais si le commandant du
» *Lion* peut trouver moyen d'aller à Gilolo,
» et y découvrir quelques dispositions en
» faveur des Anglais, il peut y annoncer que
» son excellence est dans l'intention de
» visiter ce pays, et d'y établir des relations
» utiles aux deux nations, si le temps
» qu'elle sera en Asie le lui permet.

» Il faut qu'en partant de Gilolo, ou
» bien de Magindanao, sir Erasme Gower
» fasse voile pour cette partie de la grande
» île de Célebès, dont les Hollandais ne
» sont point maîtres. L'avantage qu'il a
» d'avoir déjà vu cette île doit lui servir
» beaucoup en cette occasion, et pour faire
» des observations relatives à la navigation

» dans le voisinage, et pour connoître l'es-
» prit des habitans. L'ambassadeur engage
» seulement sir Erasme Gower à en agir
» à Célebès comme à Gilolo, et à y faire
» dans les mêmes circonstances, la même
» déclaration relativement aux intentions
» de son excellence. Ce ministre lui en dit
» autant pour l'île de Borneo, où il espère
» que le *Lion* pourra aussi s'arrêter, soit
» à Bangar, soit à Succédana, soit enfin
» dans la capitale qui porte le même nom
» que l'île. Les Anglais ont eu autrefois
» une factorerie à Bangar; et on croit que
» dans la ville de Borneo, il y a encore
» quelques sujets britanniques, qui y ré-
» sident fixément ou qui y font passagère-
» ment le commerce.

» Rien n'est autant à désirer et n'est
» plus d'accord avec l'objet général de la
» mission de lord Macartney, que les efforts
» loyaux et pacifiques, qu'on fera pour
» étendre la consommation des marchan-
» dises anglaises, dans toutes les parties de
» l'Asie, d'où il est possible de faire en
» Europe des retours avantageux; ce qui
» est éminemment le cas pour Borneo. La
» jalousie des trafiquans hollandais peut

» chercher à s'opposer aux Anglais dans
» quelques parties de ce vaste pays : mais il
» en est d'autres, où il paroît vraisemblable
» qu'on n'aura rien à démêler avec eux.

» Le temps que doit prendre un voyage
» dans les différens lieux dont nous venons
» de parler, ainsi que le séjour qu'il peut
» être nécessaire de faire dans plusieurs
» ports où le commandant doit s'arrêter,
» le conduiront probablement jusqu'à l'équi-
» noxe du printemps, après quoi il pourra
» se rendre à Macao, où l'ambassadeur
» l'attendra vers le commencement du mois
» de mai prochain.

» Comme il ne faut omettre rien de ce
» qui peut être utile, ou donner quelques
» connoissances nouvelles, l'ambassadeur
» croit que le commandant pourroit encore
» tenter d'entrer à Pulo-Lingen, et même
» qu'il y réussiroit, si toutefois cette île se
» trouvoit sur la route que le *Lion* suivra
» à son retour dans le nord. Si son excellence
» ne craignoit pas de nuire aux plus im-
» portans objets de l'entreprise du comman-
» dant, l'intérêt du bien public l'engage-
» roit encore à lui conseiller de visiter en
» passant la partie orientale de l'île Formose,

» partie qu'on dit être indépendante des
» Chinois ; l'ambassadeur lui indiqueroit éga-
» lement les îles de Léoo-Keoo, au midi
» de la Corée ; et certes, ce seroit une
» grande satisfaction pour lui, si le com-
» mandant pouvoit acquérir des notions
» certaines sur ces différens pays. »

Les instructions de lord Macartney sont terminées par les observations suivantes :

« L'ambassadeur a, sans difficulté, exprimé
» ses vœux relativement aux objets que
» doit entreprendre sir Erasme Gower, et
» ne s'est point étendu sur les précautions
» à prendre pour ces objets, parce qu'il sait
» toute la confiance qu'il doit avoir en la
» prudence et l'habileté de celui à qui il
» s'adresse. Forcé par des évènemens que
» l'ambassadeur ne peut prévoir, ou des
» circonstances qu'il ignore, sir Erasme
» Gower peut s'écarter de la route indiquée
» dans ses instructions : mais son excellence
» est persuadée qu'elle aura occasion d'ap-
» prouver la conduite de ce commandant,
» et elle ne doute pas que son temps ne soit
» employé utilement pour le service public. »

Sir Erasme Gower répondit que dès que son équipage seroit rétabli en totalité ou en

partie, il seroit en état de visiter les différens lieux mentionnés dans les instructions de l'ambassadeur; qu'il examineroit d'abord avec soin la baie de Ki-San-Seu, et que s'il s'y trouvoit un mouillage, où le *Lion* pût être en sûreté, il y resteroit pour faire traiter ses malades; que s'il en étoit autrement, il se rendroit nécessairement à Chu-San; qu'il désiroit obtenir une lettre du gouvernement pour ces deux endroits, afin qu'on lui fournît des provisions fraîches, avec une maison pour loger les malades, ou tout au moins, un endroit où il pût faire planter des tentes pour eux; que les soins qu'il devoit à ces malades, l'obligeoit de ne point accéder à la proposition flatteuse d'aller à Pékin, qu'il ne les quitteroit donc pas, et qu'ensuite il se hâteroit de s'occuper des objets qu'il avoit à remplir pour l'intérêt public.

On s'adressa aux mandarins pour qu'ils procurassent la lettre qui devoit garantir au *Lion* un accueil favorable. Ils promirent qu'ils l'obtiendroient sans délai du gouverneur de la province. Cependant, lorsque tous les présens et le bagage furent mis à bord des jounques, l'ambassadeur et sa suite se préparèrent à quitter le *Lion* et l'*Indostan*.

Alors se rassemblèrent à bord des vaisseaux et ceux qui s'en alloient et ceux qui restoient. Tous se rappelèrent les divers agrémens qu'ils avoient eus dans le voyage et ils se dirent adieu avec une véritable affection. Les équipages de l'escadre étoient composés d'hommes choisis, qui s'étoient parfaitement bien conduits durant le voyage, et avoient, en conséquence, reçu des marques de la satisfaction de l'ambassadeur. Aussi, au moment où ce ministre entra dans le brick et partit, ils s'empressèrent d'exécuter l'ordre qu'on leur avoit donné, de monter sur les vergues, en signe de respect, et les acclamations, les *huzza* (1) qu'ils firent entendre, ainsi que le salut des canons des vaisseaux, fut un spectacle nouveau pour les Chinois.

Pour entrer dans la rivière de Pei-Ho, l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite, s'embarquèrent le 5 août 1793, à bord des bricks *le Clarence*, *le Jackall* et l'*Endeavour*, tandis que les gardes, les

(1) Ce mot se prononce *houra !* C'est une acclamation en usage, non-seulement chez les Anglais, mais parmi presque tous les peuples du nord. (*Note du Traducteur.*)

musiciens, les domestiques et les autres personnes attachées à l'ambassade les suivoient dans les jounques qui portoient les présens et le bagage. Favorisés par la brise et par la marée, ils passèrent la barre en peu d'heures. La côte voisine est si basse, qu'à peine on la découvriroit à deux milles de distance, sans les maisons qui y sont bâties. Sur la barre et en dedans, l'eau étoit trouble et vaseuse, quoiqu'en dehors et dans l'endroit où mouilloit le *Lion*, elle fût extrêmement verte et claire. La barre est divisée en un grand nombre de petits bancs de sable, placés en différentes directions, mais si élevés et si rapprochés les uns des autres, que les vaisseaux aussi petits que le *Clarence* et le *Jackall* ne peuvent les traverser que quand la mer est haute. Aussitôt qu'on est en dedans de la barre, on trouve trois brasses d'eau, et la rivière a, en cet endroit, environ cinq cents pas de large. Les Anglais la virent presqu'entièrement couverte de jounques et de bateaux de toute espèce. Près de l'embouchure et sur la rive méridionale, on voit un joli petit village appelé *Tung-Coo*, avec un poste militaire où l'on fit mettre les troupes sous les armes pour faire honneur à l'ambassadeur.

D'après l'idée où étoient les Chinois, que ce ministre vouloit, tout de suite, aller à terre, afin de dissiper l'ennui qu'auroit dû lui occasionner un long séjour à la mer, les jounques qui l'accompagnoient laissèrent tomber l'ancre aussitôt qu'elles eurent passé la barre. Malgré cela, son excellence préféra d'aller joindre le yacht, qui l'attendoit à quelques milles plus haut. A la vérité, la situation de Tung-Coo n'invite pas à y descendre. La terre est basse, marécageuse et couverte en partie de ces longs et utiles roseaux dont l'espèce est connue sous le nom de *Arundo phragmites*, et qui étoit en fleur quand les Anglais y passèrent.

De là, il fallut aller contre le courant, ce qui rendit la marche nécessairement lente. Les hauts fonds de cette tortueuse rivière ne laissoient pas, non plus, que de retarder les voyageurs. Quand le vent ou la marée ne les favorisoient pas, un nombre suffisant de paysans chinois traînoient leurs bâtimens avec une corde, et triomphoient ainsi du courant. Bientôt ils passèrent devant un second village, appellé *See-Coo*, et le soir ils arrivèrent à Ta-Coo. La syllabe qui termine les noms de ces trois lieux est, comme

on voit, la même. Elle signifie en chinois qu'ils sont voisins de l'embouchure de la rivière ; et les syllabes précédentes indiquent que le premier est à l'est, le second à l'ouest, et le dernier d'une étendue considérable.

Une grande partie des maisons de ces villages, ainsi que de celles qui sont semées en grand nombre sur les bords de la rivière, a des murs bousillés et des toits de chaume. Il y en a aussi quelques-unes qui sont vastes, élevées, peintes, ornées, et paroissent être la demeure de la richesse. Mais on n'en voit point qui indique une médiocre aisance, ni ces gradations multipliées qu'on voit ailleurs entre l'opulence et la pauvreté.

Parmi les personnes, qui étoient le long de la rivière, on remarquoit quelques femmes, aussi lestes que si leurs pieds n'avoient pas été mutilés. Il est vrai qu'on dit que dans les provinces du nord cet usage est aujourd'hui moins rigoureusement observé qu'autrefois, parmi les personnes de la dernière classe. Ces femmes portent toutes leurs cheveux, qui sont universellement noirs, grands, bien tressés et attachés avec une longue épingle sur le haut de la tête. Les enfans vont presque tous nuds. Les hommes

sont robustes, bien faits, et ont de bonnes physionomies. Peut-être aussi que quand les Anglais les virent, la curiosité leur donna un air plus animé que de coutume ; et ils étoient assemblés en si grand nombre, qu'on pouvoit s'écrier avec le poëte :

« Combien d'êtres intéressans sont ici rassemblés ! »

CHAPITRE

CHAPITRE III.

L'Ambassade remonte la rivière Pei-Ho, pour se rendre dans la Capitale de la Chine. Les vaisseaux quittent le golfe de Pé-Ché-Lée.

S'IL a été difficile et dangereux pour des étrangers sans protection, de voyager dans l'intérieur de la Chine, ceux qui y entroient en ce moment, défendus par le souverain au nom duquel ils venoient, et encouragés par celui à qui ils étoient adressés, n'avoient rien à craindre pour leur sûreté personnelle. Le peuple chinois eut trop peu d'occasions de se mêler fréquemment avec les étrangers pour se familiariser avec eux, et conséquemment se faire et à leurs mœurs, et à leur extérieur. Cependant la grande civilisation qu'on sait être établie en Chine, dans toutes les classes de la société, et la main de l'autorité prête à retenir les individus disposés à causer du trouble, si par hasard il y en avoit eu de tels, ne permettoient pas aux Anglais d'avoir la moindre inquiétude.

Leur petite flotte, composée de bricks an-

glais et de jounques chinoises, naviguant ensemble, pour la première fois, atteignit Ta-Coo dans la soirée du 5 août 1793. Cette ville est, comme nous l'avons observé à la fin du chapitre précédent, située près du Pei-Ho, c'est-à-dire, de la rivière Blanche, et la première place un peu remarquable des frontières nord-est de la Chine. L'ambassade y trouva un nombre considérable de yachts, ou grandes berges couvertes, et de canots propres à porter beaucoup, mais construits de manière à passer sur les hauts fonds du Pei-Ho. Tous ces bâtimens étoient destinés à conduire l'ambassade jusqu'à l'endroit où l'on cesse de pouvoir remonter la rivière en se rendant dans la capitale de l'empire.

L'ambassadeur entra aussitôt dans le yacht préparé pour sa réception. Il ressembloit un peu à ceux avec lesquels on voyage sur les canaux, en Angleterre et en Hollande. Mais comme il étoit destiné à faire une plus longue route que ces derniers, on l'avoit construit plus spacieux et plus commode, et on l'avoit bien mieux décoré. L'appartement de son excellence occupoit la plus grande partie de ce bâtiment. Il consistoit en une

antichambre, un sallon, une chambre à coucher et un cabinet. On avoit mis dans le sallon un siège d'honneur, c'est-à-dire, un sopha carré, tel qu'on en voit dans les maisons de tous les premiers mandarins, et sur lesquels ils font placer de grands carreaux et s'asseyent pour donner audience. Une accourse qui sortoit environ deux pieds en-dehors du yacht, et s'étendoit de la poupe à la proue, servoit aux domestiques et à l'équipage, sans qu'ils eussent besoin de traverser les chambres. C'étoit là aussi que se tenoient les matelots lorsqu'ils étoient obligés de se servir de perches pour pousser le yacht, arrêté par quelque banc de sable ou par la vase. L'équipage avoit une petite chambre du côté de la poupe; et dans un coin on y voyoit un petit autel, avec une idole autour de laquelle brûloient constamment des mèches parfumées. A la suite du yacht étoient plusieurs chaloupes, portant des provisions et des cuisiniers, pour que la table de l'ambassadeur fût toujours bien servie, sans qu'on eût besoin d'aller à terre, ou de s'arrêter lorsque le vent et la marée étoient favorables.

Seize autres yachts, dont plusieurs étoient

beaucoup plus grands que celui de lord Macartney, parce qu'ils devoient contenir plusieurs passagers, furent employés à porter le reste de l'ambassade. Les grands yachts avoient quatre-vingt pieds de long, et étoient très-élevés sur l'eau; cependant on les avoit construits d'un bois si léger et d'une telle manière, qu'ils ne tiroient pas plus de dix-huit pouces d'eau. Les chambres étoient hautes et bien aérées, quoiqu'elles eussent au-dessus d'elles des dunettes où couchoient l'équipage, et par-dessous, des compartimens où l'on serroit toutes les choses nécessaires au bâtiment.

Le principal ornement, qui distinguoit des autres yachts celui de l'ambassadeur, consistoit dans de grands carreaux de verre qu'il y avoit aux fenêtres, tandis que les panneaux des autres étoient garnis d'une sorte de papier, fabriqué principalement dans la Corée. On mêle dans la composition de ce papier une substance onctueuse, qui le rend plus durable lorsqu'il est exposé à l'air, et fait que la pluie et toute autre espèce d'humidité l'affectent infiniment moins que celui qu'on fait en Europe. — L'usage général du verre dans les yachts que l'on s'attache à

décorer, et le soin qu'on a d'employer des matières différentes dans les autres, indique suffisamment qu'à la Chine, le verre est estimé et peu abondant.

Une nombreuse garde de soldats chinois étoit destinée à accompagner l'ambassadeur à terre : mais on ne put en distribuer qu'une partie à bord des yachts. Quand un Européen descendoit sur le rivage, la présence d'un soldat annonçoit la protection immédiate du gouvernement. Peut-être aussi le suivoit-il pour pouvoir, au besoin, mettre un frein à ses écarts.

Indépendamment des yachts, dans lesquels étoient embarqués les passagers, il y avoit un pareil nombre de bateaux de transport pour les présens et le bagage. Les Chinois ne manquèrent ni d'activité ni d'attention, en ôtant les objets embarqués dans les jounques de mer, et les mettant dans ce qu'on peut appeler proprement des *gabarres* de rivière.

Le transport des caisses et des ballots qui contenoient les présens, ne demandoit pas peu de soin. La direction en fut confiée à la même personne, qui avoit réussi à le faire passer de l'*Indostan* dans les jounques,

sans qu'ils éprouvassent le moindre dommage. Quoique les matelots dont il se servoit ne pussent travailler que dans une jounque à-la-fois, tous les ballots et les caisses, au nombre de six cents, dont plusieurs étoient très-pesans, furent heureusement chargés à bord des gabarres, dans l'espace de deux ou trois jours.

Tandis que cette opération se fesoit, les deux mandarins, directeurs du voyage, Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, se rendirent souvent auprès de l'ambassadeur, non-seulement pour lui présenter leur respect, mais pour prendre ses ordres, en cas qu'il désirât quelque chose. Ils firent également des visites polies aux principales personnes de l'ambassade. Des mandarins inférieurs surveilloient les différens yachts, pour faire distribuer les provisions et tout ce qui étoit nécessaire à tous ceux qui composoient la suite de son excellence. Ils alloient ainsi d'un yacht à l'autre, dans des san-pans, qui sont de petits canots couverts, mais dont le fond est trop plat pour qu'ils ne puissent ni tirer beaucoup d'eau ni chavirer.

Il y avoit dans chaque yacht une table séparée pour les principales personnes de

l'ambassade. Elle étoit ordinairement servie à la mode du pays, et quelquefois avec toute la délicatesse que cette mode comporte. Quelquefois aussi on imitoit assez gauchement la cuisine anglaise. Les Chinois préparent presque toutes leurs viandes à l'étuvée : mais ils les coupent par petits morceaux carrés, et assaisonnent les sauces avec beaucoup d'épiceries, et leur donnent des goûts très-différens. La viande la plus abondante à la Chine, est le bœuf et le cochon. La volaille, pareille à celle d'Europe, y est aussi très-commune. Parmi les articles les plus chers, et regardés comme les plus délicats, sont les nageoires des requins et les nids d'une espèce particulière d'hirondelle, dont nous avons fait mention dans le premier volume de cet Ouvrage. Ces deux choses sont très-grasses et remplies de jus; et pour être vraiment bonnes, il faut qu'on les apprête, ainsi que les tortues, avec des sauces très-épicées. Voulant sans doute flatter le goût anglais, les mandarins donnèrent ordre de faire rôtir de grosses pièces de viande, comme des coqs d'Inde, des oies, des cochons entiers. Cette manière de cuire la viande ne sembloit pas en usage

parmi les Chinois, et les cuisiniers chargés de la mettre en pratique, s'en acquittoient assez mal.

Ils ne connoissoient pas plus la façon de pétrir le pain que celle de rôtir la viande. Il n'y avoit pas même un seul four dans toute cette partie de l'empire. En général, au lieu de pain, on y mange du riz ou d'autre grain bouilli. Quand on fait bouillir le riz, il gonfle considérablement; et c'est, dit-on, ce qui en facilite la digestion, comme la fermentation de la pâte facilite celle du pain.

On recueille du froment dans plusieurs provinces de la Chine. On y recueille aussi ce grain appelé *bled de Sarrasin*, dont la farine bien tamisée est parfaitement blanche, et sert aux Chinois à faire des gâteaux qu'on fait cuire à la vapeur de l'eau bouillante. Pour cela, on place les morceaux de pâte roulés, sur un treillis à plusieurs étages, fixé dans une caisse qui n'est ouverte que par le bas. On pose cette caisse au-dessous d'un vase, dont l'eau bout; la vapeur s'élève à travers le treillis, et est à peine suffisante pour former aux gâteaux une croûte fine et molle. Cependant, tels qu'ils sont quand on

les coupe par tranches, et qu'on les fait rôtir, ils remplacent fort bien le pain ordinaire. Quelquefois on leur donne plus de goût en y mêlant des graines aromatiques.

On avoit envoyé dans chaque yacht des jarres d'une espèce de vin jaune, ainsi que de l'eau-de-vie. Celle-ci paroissoit d'une meilleure fabrique que le vin; car il étoit en général trouble, d'un goût plat, et devenoit bientôt aigre. L'eau-de-vie étoit forte, claire, et avoit rarement un goût empyreumatique. Dans les provinces septentrionales on la fait avec du millet; et dans les provinces méridionales, avec du riz. Celle qu'on donnoit aux Anglais étoit quelquefois si forte, que sa preuve étoit au-dessus de celle de l'esprit de vin. Les Chinois appellent l'eau-de-vie *show-choo*, c'est-à-dire, vin ardent.

On fournit régulièrement aux Anglais des provisions de fruits, tels que des prunes, des poires, des pommes, des raisins, des abricots et des oranges. Les pêches leur étoient présentées comme venant de Pékin, dans le voisinage duquel on s'attache probablement à la culture de ce fruit, avec plus de soin que dans les provinces. — On

fournit également du thé verd et du thé bou en abondance. Le premier venoit de la province de Kiang-Nan, et l'autre de celle de Fo-Chien, qui, l'une et l'autre, sont à quelques degrés au midi du Pei-Ho. Cependant, le thé étoit souvent trop frais pour le goût anglais, et on entendoit quelquefois désirer du thé de Londres. La province de Fo-Chien produit aussi du sucre candi et du sucre brut, mais point en pains. Quoique le sucre de la Cochinchine, si bien crystallisé, et en forme de gâteaux, soit à très-bon marché, il ne paroît pas qu'on en fasse usage dans le nord-est de la Chine.

On accorda amplement tout ce qui pouvoit être nécessaire, non-seulement aux principales personnes attachées à l'ambassade, mais aux ouvriers, aux soldats, aux domestiques de la suite de l'ambassadeur. Les Chinois déployèrent une grande magnificence et n'épargnèrent rien pour traiter dignement l'ambassade. Plusieurs mandarins étoient chargés de l'accompagner, et leurs salaires furent augmentés à cette occasion. Une foule de chinois inférieurs fut employée à la servir. Beaucoup de vaisseaux la portèrent, ainsi

que les présens et le bagage qui en dépendoient. Par-tout où les yachts s'arrêtoient, les troupes prenoient les armes, et dans les endroits où elle ne fesoit que passer, elle voyoit encore qu'on avoit fait quelques préparatifs pour lui faire honneur. L'empereur voulut supporter entièrement toute cette dépense extraordinaire, ainsi que celle qu'occasionnoient les provisions de toute espèce qui furent fournies aux Anglais. Ce prince étoit rempli de cette grande idée que tout l'empire étoit sa propriété et sa demeure particulière, et que ce seroit manquer à l'hospitalité que de souffrir qu'un hôte fût à sa propre charge, ou fût même obligé de défrayer sa suite tandis qu'il demeureroit chez lui. Or, les Chinois considèrent un ambassadeur comme un hôte qui est venu les visiter.

Les ordres de l'empereur furent strictement exécutés. Une des personnes attachées à l'ambassade avoit fait acheter quelques bagatelles pour sa parure; mais, quand elle voulut en rembourser le prix au mandarin qui avoit fait cette emplète, celui-ci déclara qu'il n'osoit point accepter ce prix, et il en chargea en même-temps le compte de l'em-

pereur. Ce que recommande ce prince paroît être, dans toutes les occasions, accueilli avec beaucoup de respect, et suivi avec une ponctualité, qui prouve qu'on s'y soustrait rarement sans subir un châtiment égal à l'offense. L'autorité du gouvernement est, dans des occasions particulières, déléguée à de premiers mandarins: les Anglais en eurent la preuve en voyant le chef de leurs conducteurs chasser un officier subordonné, qui avoit commis une légère faute.

Tandis que le yacht de l'ambassadeur s'arrêtoit devant Ta-Coo, il reçut une visite du vice-roi de la province, et il alla le voir à son tour. Ce commandant avoit quitté, par ordre de l'empereur, Pao-Ting-Foo, lieu de sa résidence, et éloigné de cent milles de Ta-Coo, pour venir complimenter l'ambassadeur à l'occasion de son entrée sur le territoire chinois, et faire pour lui tout ce qui seroit nécessaire. Ce vice-roi étoit l'homme le plus élevé en dignité que l'ambassadeur eût encore vu en Chine. Il avoit des manières très-aimables. Déjà fort avancé en âge, il avoit l'air noble et vénérable. Lorsqu'il reçut l'ambassadeur, il se comporta avec une politesse très-attentive, mais sans

ces formes contraintes et ces cérémonies particulières qui sont quelquefois employées à la Chine entre les personnes d'un rang inégal, et qu'on croit pouvoir suppléer au sentiment et à l'éducation. Il est, par exemple, des formalités minutieuses et fatiguantes, qu'on trouve décrites dans plusieurs relations, et qu'on dit être observées par les Chinois lorsqu'ils font servir du thé à ceux qui leur rendent visite : mais elles n'eurent point lieu en cette occasion, et le vice-roi parut les avoir oubliées. Tout ce que nous pouvons remarquer sur la manière dont on servoit le thé chez lui, c'est qu'on le mettoit dans des tasses couvertes et dont les soucoupes étoient oblongues. En outre, on le fesoit infuser dans chaque tasse séparément; les feuilles restoient au fond de la tasse, et le maître de la maison, sinon les convives, trouvoit cette simple infusion préférable au mélange que nous avons coutume d'en faire, avec de la crême et du sucre.

Le vice-roi avoit établi sa résidence dans le principal temple de Ta-Coo, consacré au dieu de la mer, dont le voisinage fesoit, sans doute, adresser souvent des vœux à cette divinité. Les Chinois lui donnent le

nom de *Toong-Hai-Vaung*, c'est-à-dire, *Roi de la Mer orientale.* On voit plusieurs figures de ce dieu, dans quelques beaux édifices, de porcelaine, placés dans la même enceinte. Il est représenté assis sur les vagues, avec fierté, aisance et dignité; et quoique sa main ne soit point armée d'un trident, pour rassembler les monstres de la vaste et profonde mer, il ne paroît pas avoir moins de sécurité, car d'une main il tient une pierre d'aimant, et de l'autre un dauphin, signe de son pouvoir sur les habitans des eaux. Sa barbe jetée dans tous les sens, et ses cheveux épars, semblent indiquer qu'on a voulu personnifier en lui le tempétueux élément sur lequel il règne.

La confiance qu'un dieu paroît avoir en une pierre d'aimant, montre assez combien la connoissance des propriétés de ce métal est mêlée aux doctrines mythologiques des Chinois, et combien est ancienne l'époque, où cette connoissance a été appliquée à la navigation. Ceux qui, d'après plusieurs passages des anciens auteurs, et d'après la facilité avec laquelle des morceaux de fer placés d'une certaine manière, acquièrent des qualités magnétiques, supposent que ces

qualités étoient dès long-temps connues en Europe, conjecturent en même-temps, que le trident de Neptune est moins une baguette magique qu'un emblême du pouvoir qu'a l'aimant de diriger avec certitude la route des navigateurs.

Non loin du *Hai-Chin-Miao*, ou temple du dieu de la mer, est la salle où siégent les juges de Ta-Coo. Placée au milieu d'une cour spacieuse, elle est de forme hexagone et on y arrive par un large escalier. La couverture en est supportée par des colonnes, dont le diamètre est, proportionnément à leur longueur, beaucoup plus considérable que dans aucun ordre d'architecture grecque. Ces colonnes sont de bois vernissé, c'est pourquoi elles ont besoin d'avoir plus de grosseur que des colonnes de pierre, comme des colonnes de fer en exigeroient beaucoup moins. Les règles naturelles et les proportions dans l'architecture doivent nécessairement dépendre autant des matières qu'on emploie, que des effets qu'elles sont destinées à produire sur les yeux.

L'hexagone de Ta-Coo étoit ouvert de tous côtés; ce qui en montrant la douceur du climat étoit assez bien entendu pour impri-

mer dans l'ame l'agréable, mais peut-être fausse idée, que la justice est libre et accessible à tout le monde. Là, les Anglais virent six magistrats assis sur des bancs couverts de drap de coton rouge avec des coussins de satin. Cinq d'entr'eux n'étoient probablement que les assesseurs du grand-juge, et pouvoient servir au besoin à arrêter l'effet de ses caprices ou de ses passions. Les employés du tribunal et l'audience étoient extrêmement nombreux.

Bientôt après que l'ambassadeur fut de retour à bord de son yacht, le vice-roi lui envoya servir un repas somptueux, avec trois autres tables de vingt-quatre couverts chacune, pour les trois personnes qui avoient accompagné son excellence dans sa visite. On ne sait pas pourquoi le vice-roi préféra cette manière de traiter les Anglais à celle de les retenir à dîner avec lui ou de les inviter pour le lendemain. Ce fut sans doute à cause du rang des trois personnes, qui accompagnoient l'ambassadeur; car cela ne pouvoit provenir, comme dans l'Inde, des opinions religieuses qui empêchent de manger avec des étrangers. Les Chinois ne sont point entichés de ces scrupules. Mais ils ont d'autres

d'autres coutumes. Rarement, parmi eux, plus de quatre personnes mangent ensemble; et lorsqu'on sert un grand repas dans le même appartement, il y a plusieurs tables différentes. Il est possible que quelque secret motif de délicatesse à l'égard de l'ambassadeur, ou quelques raisons qui avoient rapport aux coutumes anglaises, engageassent le vice-roi à adopter une manière particulière de signaler son hospitalité. Il n'en est pas moins vrai que les tables à la charge de l'empereur étoient si bien entretenues, qu'elles rendoient ce soin superflu.

L'ambassadeur reçut aussi devant Ta-Coo la visite du principal mandarin du voisinage, dans lequel, comme dans tous les autres chinois d'un rang élevé, on remarquoit moins de préventions et de particularités que dans les classes inférieures. Un esprit exercé est certainement moins l'enfant de l'exemple, ou la créature du climat et du gouvernement, que celui dans lequel rien ne s'oppose à l'influence de ces puissantes causes. On a raison de dire que le peuple est ce qu'on le fait, et les Anglais en eurent continuellement des preuves dans l'effet que produisoit sur le commun des chinois la crainte

de la pesante main du pouvoir. Quand ils étoient à l'abri de cette crainte, ils paroissoient d'un caractère gai et confiant : mais en présence de leurs magistrats, ils avoient l'air d'être extrêmement timides et embarrassés. Cette différence étoit sur-tout sensible dans le jeune homme que nous avons déjà dit-être venu de Canton dans le brick l'*Endeavour*, pour offrir de servir d'interprète à l'ambassade. On l'employoit quelquefois lorsqu'on s'entretenoit avec les mandarins : mais ils lui inspiroient un si profond respect, qu'il étoit rare qu'alors il remplît bien son poste ; et quand il avoit à traduire quelques phrases d'une langue européenne en chinois, il ne manquoit jamais de changer le style de la conversation, qui convient entre égaux, et de le rendre avec les expressions les plus abjectes dont se servent les gens de la dernière classe. Cependant, non content de cette sorte de précaution, il crut qu'il étoit encore trop dangereux pour lui de servir des étrangers de quelque manière que ce fût ; et il sacrifia à ses nouvelles craintes, le désir qu'il avoit de voir, en remplissant l'emploi auquel il s'étoit voué, la capitale et le souverain de son pays, ainsi que les émolumens

qui lui seroient revenus. Il s'en retourna donc immédiatement à Canton, dans le même vaisseau qui l'avoit apporté.

Tous les arrangemens étant faits pour que l'ambassade pût continuer à remonter la rivière, et les ordres de l'ambassadeur étant pris à cette occasion, le signal de mettre à la voile fut donné dans la matinée du 9 août 1793. Aux yachts, dont nous avons déjà parlé, on en joignit un grand nombre d'autres, pour les diverses classes de mandarins ou autres chinois destinés à accompagner l'ambassade, et dont le nombre égaloit au moins celui des Européens qui la composoient. On ne tire jamais le canon à la Chine, pour donner un signal. Mais on se sert, pour cela, de grandes plaques de cuivre, rondes et avec un rebord, dans la composition desquelles on mêle de l'étain ou du zinc pour les rendre plus sonores, et qui, frappées avec un maillet de bois, font un bruit à rendre sourds ceux qui sont auprès, et à être entendues à une distance très-considérable. Cet instrument est nommé, par les Chinois, *loo*, mais les Européens qui sont en Chine, l'appellent *gong*, d'après le nom qu'on lui donne dans d'autres par-

ties de l'Orient. On s'en sert généralement sur l'eau. Mais à terre, on emploie ordinairement pour annoncer l'autorité, et surtout parmi les troupes, deux pièces de bois qui, frappées l'une contre l'autre, produisent un bruit semblable à celui d'une grande crécelle. Il paroît que les tambours ne sont point en usage dans les armées; mais ils font partie de la musique religieuse qu'on entend dans les temples.

Presque tous les yachts employés pour l'ambassade, avoient à bord des Européens et des Chinois. On auroit dû s'attendre qu'un mélange de gens, dont les habitudes, les besoins, le langage étoient si nouveaux les uns aux autres, pourroit produire beaucoup de confusion : mais il n'y en eut aucune, grace aux précautions qu'on prit. Dans toutes les occasions, les mandarins étoient attentifs à procurer aux passagers, les choses dont ils avoient besoin. Les soldats chinois même, et les matelots des yachts, montroient une bonne volonté et un empressement à obliger, faciles à distinguer du simple désir de remplir un devoir, et qui prouvoient au moins que les étrangers qui se trouvoient en ce moment avec eux, ne leur étoient

point désagréables. A la vérité, ces étrangers leur étoient annoncés comme venant de très-loin, pour complimenter leur souverain; et le dernier des Chinois ne pouvoit être insensible à une sorte de satisfaction nationale, que lui inspiroit cet évènement.

La nouvelle de l'approche de l'ambassade, se répandit rapidement dans les villes et les villages voisins. On s'en appercevoit aisément au nombre de bateaux qui couvroient la rivière. Des multitudes d'hommes étoient assemblées sur le rivage, et attendoient quelquefois très-long-temps pour voir passer le cortège, tandis que les femmes, non moins timides que curieuses, le regardoient à travers les portes, ou par-dessus les murs de leurs maisons. Cependant quelques-unes des vieilles dames trempèrent leurs petits pieds dans la rivière, afin de considérer les étrangers de plus près; mais les jeunes se tenoient en général fort en arrière. De leur côté, les Anglais étoient continuellement amusés par une succession d'objets nouveaux. Le pays et ceux qui l'habitoient, présentoient presqu'à chaque moment, quelque chose de différent de ce qu'on voit par-tout ailleurs. On sentoit en général qu'on étoit très-heu-

reux après avoir fait un si long voyage, d'avoir à contempler un pays qui paroissoit intéressant sous tous les rapports.

En remontant le Pei-Ho, l'ambassade ne s'avançoit que lentement vers Pékin. Le fleuve est extrêmement tortueux, et par conséquent la route étoit extrêmement prolongée. D'ailleurs, le vent qui étoit favorable lorsqu'on alloit dans une certaine direction, devenoit contraire quand le cours du fleuve forçoit d'en prendre une autre. Toutes les rivières, tous les ruisseaux, tendent sans doute à suivre une ligne droite depuis leur source jusqu'à la mer, et ils ne s'en écartent que, lorsqu'ils rencontrent des obstacles, qu'ils n'ont point la force de vaincre. Si ces obstacles sont des rochers ou des éminences de terre compacte, il n'est guère vraisemblable qu'aucun évènement subséquent change le lit que les eaux se sont déjà formées: mais si le cours de ces eaux est à travers un pays presqu'uni, et que les bords de leur lit soient d'une terre trop molle pour résister à une crue soudaine ou à une rapidité extraordinaire, elles se creusent souvent des routes nouvelles et tortueuses. Tel est le cas du Pei-Ho; et les inconvéniens en sont devenus

si considérables, qu'ils ont induit le gouvernement à prendre des soins pour contenir cette rivière dans son lit ordinaire. En conséquence, on a amoncelé sur ses bords une grande quantité de terre, dont on se sert pour remplir les brèches qui s'y font de temps en temps. Il y a aussi d'un bout à l'autre, des levées qui ont la forme de coins tronqués, et semblent avoir été faites avec de la vase prise dans le lit de la rivière. A présent ses bords sont plus élevés que les plaines adjacentes. Ces plaines s'étendent à perte de vue, et les sinuosités de la rivière faisoient que les mâts des vaisseaux paroissoient se mouvoir à travers les champs et en différentes directions, tandis que les eaux restoient cachées.

La campagne étoit parfaitement bien cultivée, et on y voyoit en grande quantité le plus haut des granigères (1), dont la production sert à la nourriture des hommes, celui qui donne le grain communément appelé *millet des Barbades*. Il s'élève à dix ou douze pieds ; et d'après les calculs les plus modérés, son rapport est de cent pour un.

(1) *Holcus sorghum*.

Le premier jour de leur route, les Anglais crurent que les maisons des villages qu'ils rencontrèrent le long du Pei-Ho, n'avoient que des murailles de terre ou de bousillage, comme celles qu'ils avoient vues à l'embouchure de ce fleuve; mais en les considérant de plus près, ils reconnurent qu'elles étoient bâties de briques mal cuites, ou cuites au soleil. Après que les murs sont faits, on les crépit, ainsi que les toits de tuile, avec une matière mêlée de chaux et ayant une couleur de boue. Sur les bords du fleuve, et même à une très-grande distance, on n'a d'autre chaux que celle qui provient des coquillages de mer. On n'y voit des pierres d'aucune espèce : un caillou y est une rareté.

Près de quelques villes et de quelques villages, les voyageurs apperçurent des pyramides de quinze pieds de hauteur et de différentes dimensions quant à la longueur et à la largeur. Elles étoient composées de sacs remplis de sel et arrangés de la même manière qu'on entasse la tourbe dans quelques parties de l'Europe. Les sacs étoient couverts de nattes, qu'on regardoit comme suffisantes pour empêcher que la pluie ne fît fondre le sel. A la vérité, les ondées

sont rares et peu fortes dans cette partie de la Chine; et quoiqu'on fût alors au mois d'août, la campagne ne paroissoit point souffrir de la sécheresse. On voyoit très-peu de nuages. Rien n'indiquoit une atmosphère humide : mais le soir il y avoit un peu de rosée sur le terrein voisin de la rivière.

Dès que la nuit approchoit, les bords de la rivière étoient illuminés avec des lanternes de papier blanc, bleu et rouge, et très-agréablement varié. Le différent nombre de lanternes placées sur les mâts des yachts, annonçoit le rang des passagers qui étoient à bord; et la lumière de ces lanternes avec celle qui étoit dans les chambres des yachts, formoient, en se réfléchissant, une illumination mobile et colorée, sorte de spectacle que les Chinois aiment beaucoup. La nuit étoit presqu'aussi bruyante que le jour, à quoi ne contribuoit pas peu les sons du *loo*, qu'on battoit toutes les fois qu'on avoit besoin de donner quelque signal. Le bourdonnement menaçant et la fréquente piqûre des maringouins étoient aussi fort incommodes pendant la nuit.

Le second jour, les Anglais virent un vaste enclos qui étoit le premier qu'ils eussent

encore apperçu, et qui ressembloit à ce qu'on appelle en Angleterre *un parc de gentilhomme*. C'étoit la résidence du *Ta-whang*, c'est-à-dire, du chef du district. On distinguoit sa demeure à sa triple porte, et à deux poteaux de quarante pieds de haut, plantés auprès de la porte, et destinés à porter des marques de dignité, et des lanternes qui, la nuit, étoient un ornement utile. L'enclos contenoit plusieurs bâtimens, et des arbres de différente espèce. On y voyoit aussi beaucoup de moutons et de chevaux. Jusqu'alors on n'avoit apperçu que fort peu de bétail d'aucune espèce. Quoique le sol soit bas et propre à former des pâturages, les prairies y sont très-rares. Il n'y a pas un seul coin de terre en friche.

Sur le rivage, étoit un bois de pins très-élevés et étendant au loin leurs branches. A l'ombre de ces arbres, on remarquoit plusieurs monumens de pierre, érigés à la mémoire des personnes qu'on y avoit enterrées. Nul temple n'étoit bâti auprès de ce cimetière. Il semble, cependant, que les dispositions à la gravité et à la piété dans les édifices consacrés au culte public, doivent croître à la vue des monumens où reposent

les morts ; mais des considérations relatives à la santé des vivans ont sans doute engagé les Chinois à avoir soin que les tombeaux soient à jamais séparés des temples.

Une grande partie du rivage opposé au cimetière, étoit couverte de sacs remplis de sel, comme ceux dont nous avons parlé tout-à-l'heure. La quantité de sel qu'il falloit pour former ces tas, nous parut si énorme, que M. Barrow voulut la déterminer par un calcul. Le nombre des tas entiers étoit de deux cent vingt-deux, sans compter plusieurs tas incomplets. Une section transversale contenoit soixante-dix sacs. Aucun tas n'avoit moins de deux cents pieds de long. Quelques-uns en avoient même six cents. En supposant qu'ils fussent l'un dans l'autre de la longueur de quatre cents pieds, de laquelle un sac occupoit deux pieds ; il y avoit dans chaque tas deux cents sections, ou quatorze mille sacs, et dans les deux cent vingt-deux tas, plus de trois millions de sacs. Chacun de ces sacs contenoit environ deux cents livres pesant de sel, et conséquemment il y en avoit dans la totalité six cents millions de livres.

Lorsque sous l'ancien gouvernement de

France, plusieurs provinces étoient soumises à la gabelle, c'est-à-dire à l'impôt sur le sel, on calcula avec soin à quoi pouvoit s'élever, dans une année, la consommation de cet article, et l'on estima qu'il en falloit beaucoup moins de vingt livres pour chaque individu, malgré les différens usages qu'on en fait. Mais en admettant que l'entière quantité de vingt livres de sel soit consommée par chaque chinois, les tas dont nous venons de parler suffiroient pendant un an à trente millions de personnes, sans toucher ni aux tas incomplets, ni aux premiers qu'on avoit remarqués sur les bords de la rivière.

Le sel est un objet de revenu considérable pour le gouvernement chinois. Le produit de l'impôt sur cet article dans la province de Pé-Ché-Lée est encore inférieur à celui qu'on retire de plusieurs autres parties de l'empire. Dans plusieurs districts de cette province, et sur-tout aux environs de la capitale, il y a en abondance une espèce de nitre mal purifié, dont le peuple se sert au lieu de sel marin, ce qui a également lieu dans quelques parties de l'intérieur de l'Inde. Aussi, là, ce nitre mérite plutôt le

nom de *sel commun*, que le sel que produit la mer.

La plus grande partie du sel qu'on transporte sur le Pei-Ho, vient des côtes des deux provinces méridionales de Fo-Chien et de Quan-Tung, où on l'extrait de l'eau de la mer. On a, pour cette opération, de grands champs bien unis, bien nivelés, entourés d'un rebord de six pouces de hauteur et dont la surface est argileuse. On y introduit l'eau ou par des écluses, ou avec des pompes à chaîne, jusqu'à ce qu'il y en ait deux ou trois pouces. En été, la chaleur du soleil est assez forte pour évaporer cette eau; et l'évaporation se fesant lentement et également, laisse de grands crystaux cubiques, qui forment cette espèce de sel, connue en Angleterre, sous le nom de *sel de baye*. On voit de ces fabriques de sel à l'embouchure du Pei-Ho; mais elles ne sont pas très-considérables. Sa situation, plus rapprochée du nord, n'est pas aussi favorable que celle des deux autres provinces, pour profiter de l'action du soleil. En Angleterre, et même dans quelques-unes des parties méridionales de la France, on emploie la chaleur artificielle pour compléter

les procédés nécessaires à l'extraction du sel.

Le sel qui sort des provinces de Quan-Tung et de Fo-Chien, et qu'on transporte sur le Pei-Ho suffit pour charger annuellement deux mille jounques, du port de deux cents tonneaux chacune. Or, puisqu'un seul objet occupe une si grande quantité de bâtimens, on peut juger du nombre immense qu'il y en a sur le fleuve. Certes, le nombre des villes et des villages qui sont à la vue du Pei-Ho, et les multitudes d'habitans qui couvrent ses bords, ne surprirent pas autant les voyageurs que la quantité de jounques qu'ils rencontroient à chaque instant, montant ou descendant le fleuve, ou bien à l'ancre dans des criques.

Les pyramides dont nous avons fait la description étoient près du port de Tien-Sing, nom qui signifie littéralement, en chinois, *lieu céleste*, et qui est en effet mérité par un climat agréable, un sol fertile, un air pur et un ciel serein. Tien-Sing sert d'étape générale aux provinces septentrionales de la Chine. Il est bâti au confluent de deux rivières, et sur une éminence doucement inclinée. Le palais du gouverneur est placé

dans un endroit avancé, qui domine un vaste bassin, formé par la réunion des deux rivières et presqu'entièrement couvert de jounques de différente grandeur. La plupart de ces jounques ne passent jamais la barre, qui est à l'embouchure du Pei-Ho. Elles ne sont employées qu'au commerce qui se fait par des canaux, ainsi que par de grandes rivières dans tout l'intérieur de l'empire.

L'une des rivières qui se réunissent à Tien-Sing, et sur laquelle l'ambassade devoit poursuivre sa route, s'appeloit le *Pei-Ho*, nom qu'elles conservent toutes les deux, quand elles sont réunies. L'autre se nommoit *Yun-Leang-Ho*, c'est-à-dire, la *rivière portant du grain.* Elle doit cette dénomination à la quantité de froment qui sort de la province de Shen-See, et qu'on envoie par cette rivière, et ensuite par le Pei-Ho, dans les environs de Pékin. — Quoique les voyageurs ne fussent pas encore très-avant dans la Chine, ils s'apperçurent que les noms de tous les objets qui les avoient frappés dans le pays, n'étoient ni des sons arbitraires et vagues, ni des mots d'une origine étrangère, mais avoient une signification qui exprimoit la nature et les qualités de ces mêmes objets.

Cela seul fait présumer que dès les temps les plus reculés, la Chine a été possédée par la même race, qui a conservé son idiôme original, sans se mêler beaucoup avec les autres nations, et sans prendre leur langage.

Dans l'endroit où les deux rivières se réunissent à Tien-Sing, on a établi pour la commodité des habitans, un pont de bateaux qui se sépare pour laisser passer les jounques. Le long des quais, il y a des temples et d'autres beaux édifices; mais le reste n'étoit composé que de boutiques de détail, et de magasins pour les marchandises ordinaires, avec des cours et d'autres magasins pour les objets de marine. Les maisons particulières n'offrent, du côté de la rue, que des murs sans presqu'aucune ouverture, parce qu'elles reçoivent le jour par des cours intérieures. Les spectateurs étoient dans la rue, ou dans les bateaux qui couvroient le côté de la rivière opposé à la ville. Il n'y avoit que très-peu de femmes. Cependant la foule étoit immense, non-seulement depuis le terrein le plus élevé jusqu'au bord de l'eau, mais dans l'eau même, où des curieux s'avançoient pour contempler de plus près les yachts qui portoient les étrangers. Comme

ces

ces étrangers ne couroient pas risque d'être incommodés par la foule, rien de semblable à des soldats ou à des connétables ne se mêloit des mouvemens du peuple. Cependant malgré son extrême curiosité, ce peuple conservoit beaucoup d'ordre et de décence. On n'entendoit pas la moindre dispute; et par un sentiment de convenance mutuelle, les chinois de la classe inférieure, lesquels portent ordinairement des chapeaux de paille, restoient découverts pendant que l'ambassade passoit. Ils aimoient mieux exposer leur tête rasée aux rayons d'un soleil brûlant, que d'intercepter la vue des personnes qui étoient derrière eux. L'élévation graduelle des deux côtés de la rivière jusqu'aux extrémités de la ville, formoit de tout l'ensemble un grand amphithéâtre, bordé en outre de têtes qui s'élevoient par rangs, les unes au-dessus des autres. Tous les visages étoient facilement apparens, et la multitude en parut beaucoup plus considérable que celles que les Anglais avoient vues dans les autres parties de la Chine.

La flotte des yachts s'arrêta à-peu-près dans le centre de la ville, et vis-à-vis d'un pavillon où le vice-roi attendoit l'ambassadeur. Il s'y

étoit rendu par terre, de Ta-Coo, en suivant une route bien plus courte que celle que font faire les détours de la rivière. L'ambassadeur débarqua avec les principales personnes attachées à l'ambassade, et accompagné de tous ses domestiques, ses musiciens et ses gardes. Il fut reçu au rivage, et par le vice-roi, et par le légat, dont nous avons parlé au commencement de ce volume. Un corps de troupes chinoises étoit aligné derrière eux, suivant un ordre de parade de front, qu'observa le capitaine Parish et que nous allons rapporter.

Trois mandarins militaires, ou principaux officiers.

Une tente avec une bande de musiciens en avant.

Trois longues trompettes.

Une arche triomphale.

Quatre grands étendards verds, avec cinq petits entre-mêlés avec les grands, et des archers auprès des petits.

Six grands étendards rouges, avec des hommes armés de fusils à mèche, et cinq petits étendards de la même couleur entre-mêlés avec les grands.

Deux grands étendards verds gardés par des hommes armés d'épées.

Tente de musiciens.

Arche triomphale.

Comme il fesoit extrêmement chaud, plusieurs de ces militaires portoient des éventails avec leurs armes. Les éventails sont généralement en usage à la Chine parmi les personnes des deux sexes et de tous les rangs. L'emploi, dans une parade militaire, en paroîtra moins surprenant aux personnes qui ont vu quelquefois dans d'autres parties de l'Orient, des officiers porter des parasols en fesant faire l'exercice à leurs bataillons.

Le vice-roi conduisit l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite dans le pavillon, au fond duquel il y avoit un endroit obscur, un sanctuaire, où la majesté de l'empereur étoit supposée résider sans cesse. Il étoit enjoint de témoigner un grand respect à cette majesté; et quelque singulier que ce fût, on alloit y faire une profonde inclination. Lorsque le vice-roi seul avoit reçu l'ambassadeur à Ta-Coo, il n'avoit point été question de ces cérémonies. Sa politesse ne lui avoit probablement pas permis de parler tout-à-coup de cet attribut d'immensité, et de vouloir le faire reconnoître par un étranger, qui n'étoit point habitué à croire qu'il pût

être le partage d'aucun mortel : mais la présence du légat impérial dont le caractère paroissoit très-différent du sien, fut très-probablement ce qui obligea le digne et vénérable vice-roi, à n'omettre aucun des actes accoutumés du respect sans bornes qu'on rend au sublime souverain de l'empire.

Lorsqu'on eut servi le thé, les confitures, et divers rafraîchissemens, et qu'on se fut fait des civilités réciproques, le légat annonça à l'ambassadeur que l'empereur étoit à Zhé-Hol, en Tartarie, lieu qu'il avoit coutume d'habiter l'été, et où il vouloit célébrer l'anniversaire de sa naissance, qui étoit le treizième jour de la huitième lune répondant au 17 septembre. Il ajouta que c'étoit-là que sa majesté impériale souhaitoit recevoir l'ambassadeur. Indépendamment du désir qu'avoit lord Macartney de complaire aux vœux de l'empereur, il fut extrêmement flatté de pouvoir aller en Tartarie, parce qu'il auroit occasion de voir sur les frontières la grande muraille de la Chine, ouvrage dont on assure que le célèbre docteur Johnson disoit, dans un enthousiasme de curiosité, que le petit-fils de celui qui l'avoit vue, avoit quelque raison d'en tirer de la vanité.

Le reste de la conversation du légat ne fut pas aussi satisfaisant. Il dit qu'après que l'ambassade seroit arrivée par eau à Tong-Shoo, à douze milles de Pékin, elle se rendroit directement par terre à Zhé-Hol, où l'on conduiroit tous les présens. Il n'y avoit, sans doute, point à craindre que plusieurs de ces présens se gâtassent dans ce voyage. Mais il étoit impossible de transporter sans risque, à travers les montagnes et les chemins escarpés de la Tartarie, les objets les plus précieux, les plus curieux, parce qu'ils consistoient en machines délicates, et étoient en partie composés de matières fragiles. On ne pouvoit pas, d'ailleurs, en arrivant à Zhé-Hol, présenter à l'empereur tous les présens à-la-fois. Il y avoit des machines compliquées, qu'on s'étoit trouvé obligé de démonter et d'emballer par pièces, afin de pouvoir les embarquer. Il falloit du temps pour les remettre dans l'état où elles devoient être. En outre, il sembloit nécessaire de les placer une fois dans le lieu où l'empereur fesoit sa principale résidence, et d'où elles ne sortissent plus, lorsqu'elles auroient été montées par les ouvriers, sous l'inspection du docteur Dinwiddie et de M. Barrow.

De tels monumens du génie et des connoissances de l'Europe, méritoient d'être conservés dans toute leur perfection. Mais le légat étoit contraire à toutes les mesures, qui pouvoient occasionner quelque retard dans les environs de Pékin; et il sembloit qu'il désiroit d'interdire la vue de cette capitale à toutes les personnes attachées à l'ambassade. Il n'avoit jamais eu l'habitude de se former de justes notions de la délicatesse des instrumens des sciences, ni de les apprécier; et sans l'interposition du vice-roi, ceux qui composoient une partie des présens de l'ambassade anglaise étoient détruits. Enfin, on décida qu'ils seroient déposés auprès de Pékin, dans un palais ordinairement destiné à recevoir des objets du même genre.

Dans le cours de cette discussion, on vit que le légat cachoit, sous un extérieur très-calme, un caractère méchant. Il sembloit que tous les étrangers inspiroient à cet homme injuste, et de la jalousie et un profond mépris. Mais ses défauts étoient balancés par l'urbanité et la politesse du vice-roi: lord Macartney eut seulement à regretter que le grand âge et les emplois

de ce dernier, ne l'eussent pas mis dans le cas d'être chargé, à la place de l'autre, de ce qui concernoit l'ambassade.

Dès que l'ambassadeur et les principales personnes de sa suite furent rentrés à bord de leurs différens yachts, le vice-roi leur envoya servir à chacun un magnifique repas, avec du vin, des fruits et des confitures, comme il avoit fait à Ta-Coo. Il joignit à cela un présent de thé, de soieries et de mousselines. Quoique ce présent ne fût pas d'une grande valeur, il étoit accompagné de complimens si obligeans, qu'on le reçut de la manière qu'on crut la plus agréable à celui qui le faisoit. Le vice-roi envoya aussi un grand dîné et des présens pour les soldats, les musiciens, les ouvriers et les domestiques de l'ambassade.

Parmi les diverses preuves de son attention pour l'ambassadeur, le vice-roi fit élever un théâtre, pour le moment, vis-à-vis du yacht de son excellence. Le dehors du bâtiment étoit peint de couleurs très-brillantes, très-gaies, très-variées ; car les Chinois ont un art particulier pour produire des effets extrêmement agréables, par le contraste des couleurs. Le théâtre et les décorations

avoient le même avantage. Les acteurs jouèrent successivement, pendant le jour, et des pantomimes et des drames historiques. Ils avoient le costume que portoient les Chinois à l'époque où avoient vécu les personnages qu'ils représentoient. Le dialogue étoit un récitatif accompagné par plusieurs instrumens. Chaque pause étoit remplie par un grand fracas, dans lequel le loo n'étoit pas ce qui se fesoit le moins entendre. On voyoit les musiciens par derrière le théâtre qui, quoique large, avoit peu de profondeur. En paroissant, pour la première fois, chaque acteur annonçoit quel rôle il jouoit, et en quel lieu se passoit l'action qu'on représentoit. L'unité de lieu étoit sans doute observée, car pendant la durée d'une pièce, la scène ne changeoit jamais. Les rôles de femme étoient remplis par des enfans ou par des eunuques.

Un drame attira particulièrement l'attention de ceux qui se rappeloient des scènes à-peu-près pareilles, qu'ils avoient vues sur le théâtre anglais. La pièce représentoit un empereur de la Chine et son épouse, vivant dans la suprême félicité, quand tout-à-coup leurs sujets se révoltent, la guerre civile

s'allume, un combat, et enfin un général de cavalerie, le plus scélérat des rebelles, triomphe de son maître, le tue de sa propre main, et met en déroute l'armée impériale. L'impératrice, captive, paroît alors sur le théâtre, dans tout l'excès du désespoir que doit lui occasionner la perte de son époux et de son rang, comme la crainte de perdre aussi son honneur. Tandis qu'elle s'arrache les cheveux, et qu'elle fend les cieux de ses cris, arrive le vainqueur. Il s'approche d'elle avec respect, la traite avec douceur, compatit à ses infortunes, lui parle d'amour et d'adoration, et, semblable à Richard III auprès de lady Anne, dans *Shakespear*, il parvient, en moins d'une demi-heure, à sécher les pleurs de la princesse chinoise, qui oublie son défunt époux, et consent à donner la main à l'amant qui la console. La pièce finit par la célébration de son mariage et une grande fête.

Pendant que l'ambassadeur étoit à Tien-Sing, il reçut des nouvelles de l'escadre qu'il avoit laissée à l'embouchure de la rivière. Sir Erasme Gower avoit reçu un ordre pour obtenir les provisions qu'il demandoit, ordre qui étoit adressé aux mandarins

de tous les endroits, où la santé des équipages exigeroit que l'escadre s'arrêtât. Cependant, comme si l'on avoit cru, à Ta-Coo, qu'il se préparoit à retourner en Angleterre, d'où l'on savoit qu'il avoit été dix mois à venir, on lui offrit des provisions pour un an.

Parmi les passagers embarqués à bord de l'*Endeavour* pour retourner à Canton, étoient non-seulement le jeune interprète, qui n'osa pas se hasarder à aller à Pékin, mais deux missionnaires, auxquels il manquoit une licence pour être reçus dans cette capitale. Ces hommes, voués dès leur jeunesse à la propagation du christianisme dans les pays étrangers, avoient été depuis plusieurs années envoyés de Paris à Macao par les supérieurs des missions, afin qu'ils allassent joindre leurs frères à Pékin. Le moment de leur arrivée à Macao étoit celui où l'on persécutoit les chrétiens dans plusieurs provinces de l'empire. Cette persécution devoit son origine à quelques pratiques réelles ou prétendues des prédicateurs européens, ou de leurs prosélytes chinois, pour occasionner du trouble. La jalousie des prêtres des religions anciennement établies à la Chine,

excitant les préjugés et les passions des mandarins, les induit souvent à faire revivre les édits qu'on a rendus contre l'introduction des doctrines et des sectes nouvelles, parce qu'on les croit faites pour porter atteinte à la tranquillité de l'empire.

La persécution ayant donc accru la difficulté qu'avoient les deux nouveaux missionnaires à traverser le pays sans être apperçus, ils furent retenus à Macao par le supérieur du clergé, qui les occupa à instruire de jeunes portugais, qui se destinoient à la prêtrise. Cependant ils ne perdirent pas de vue leur premier dessein, et cherchèrent avec soin les occasions de l'exécuter. Avant de quitter l'Europe ils avoient voulu pouvoir devenir utiles à l'observatoire de Pékin, et s'étoient en conséquence attachés à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. L'un d'eux avoit reçu pendant quelque temps des leçons du célèbre astronome Lalande. Leurs talens et leur science une fois connus de l'empereur ne pouvoient manquer de les rendre recommandables à ses yeux, et de leur valoir à la longue une place dans le tribunal de mathématiques du palais impérial, seul département dans lequel les Eu-

ropéens peuvent être admis. Il n'y a à présent d'autres étrangers que des Portugais; et on croit que, par politique, cette nation en exclut ses rivales. Il faut avouer, cependant, que cette politique est purement coloniale, et que le cabinet de Lisbonne ne la suggère, ni ne l'encourage, et peut-être même n'en est pas instruit. Mais en supposant qu'elle existe à Macao, ou à Pékin, il est vraisemblable que, comme les deux missionnaires nouveaux n'étoient pas portugais, les qualités qui les rendoient utiles à Macao et celles qui auroient pu servir à leur avancement à Pékin contribuèrent également à leur faire susciter les obstacles qui les arrêtèrent longtemps dans la première de ces villes. A force de patience et de zèle, ils vainquirent ces obstacles et entrèrent dans la rivière Pei-Ho pour se rendre à Pékin; mais comme ils ne faisoient pas partie de la suite de l'ambassadeur, et que la permission qu'ils attendoient de la cour n'étoit point arrivée avant le départ de l'*Endeavour* pour Canton, ils furent forcés de se rembarquer dans ce navire. — Cependant les lecteurs apprendront peut-être avec plaisir, que la persévérance de ces hommes pieux fut enfin récompensée

comme ils le désiroient, et que non-seulement l'empereur leur accorda la permission d'entrer dans la capitale, mais les prit à son service.

L'ambassadeur reçut à Tien-Sing la visite de tous les officiers civils et militaires, et la foule n'en étoit pas peu considérable. En cherchant à trouver de la ressemblance entre ces personnes et les Européens, on se rappeloit aussitôt ces hommes qui se distinguoient en France, sous le titre de gens de qualité, lorsque la monarchie y subsistoit encore. Ils étoient polis et engageans dans leurs manières, prompts à devenir familiers et communicatifs, mais ils laissoient percer à travers leur urbanité un sentiment d'amour-propre et de vanité nationale, qui faisoit la base de leur caractère.

Lorsque les cérémonies du jour eurent cessé, et que l'ambassadeur fut seul, on vint lui dire qu'un chinois, qui avoit rodé long-temps autour du yacht, demandoit à être admis en sa présence. Aussitôt on introduisit un jeune homme, vêtu proprement et avec soin, d'une contenance modeste, et humble dans ses manières. C'étoit un jeune néophyte, sincèrement converti à la doctrine du Christ,

et disciple fervent du missionnaire, par qui il avoit été arraché au paganisme, que professoient ses ancêtres. Dévoué aux ordres de son père spirituel, il remplissoit, en ce moment, un emploi qui n'étoit pas peu dangereux : il portoit des lettres à l'ambassadeur, sans la permission des magistrats de la ville d'où il venoit, et de celle où il étoit arrivé. Une telle communication est non-seulement défendue avec un étranger, mais très-gênée avec les gens du pays.

Il n'y a point, à la Chine, de poste établie pour la commodité du peuple. L'empereur seul reçoit continuellement des messagers à cheval, qui lui apportent des nouvelles de toutes les parties de ses vastes états, et qui voyagent avec une célérité presqu'égale à ce que les Européens peuvent faire de mieux en ce genre. Les dépêches du souverain font en un jour cent cinquante milles. Mais les correspondances ordinaires du gouvernement et celles des mandarins sont portées par des messagers qui vont moins vîte. Ceux-ci sont quelquefois chargés des paquets des individus, qui obtiennent cette permission comme une faveur particulière. Mais la circonspecte prévoyance du gouvernement chinois, se

réserve l'avantage exclusif de donner des nouvelles au peuple, ou de l'en priver, s'il le juge plus convenable.

Les lettres portées secrètement à l'ambassadeur étoient d'un des principaux missionnaires de Pékin, lequel ne paroissoit pas borner son attention aux affaires spirituelles. Par la première de ces lettres, datée de Pékin le 7 mai 1793, le missionnaire informoit son excellence : — « Que la nou-
» velle de l'ambassade anglaise étoit par-
» venue à l'empereur le 3 du mois de dé-
» cembre précédent ; que ce prince en avoit
» témoigné une grande satisfaction, et avoit
» donné l'ordre immédiat de faire ouvrir
» le port de Tien-Sing pour la réception
» des vaisseaux employés en cette occasion ;
» — Que lui, missionnaire, étoit extrême-
» ment flatté d'apprendre le même jour où
» il écrivoit » (ce qui étoit pourtant prématuré), « que son excellence approchoit
» de Tien-Sing ; qu'il la prioit d'agréer son
» respect, et qu'il étoit dans la résolution
» d'embrasser avec zèle toutes les occasions
» de rendre service à la compagnie et à la
» nation anglaise, ainsi qu'il l'avoit promis
» à messieurs Cox et Mierop, de Canton ;

» — Qu'à la première nouvelle d'une am-
» bassade anglaise, il s'étoit donné tous les
» soins possibles pour préparer les esprits
» à lui faire un accueil favorable, et qu'il
» espéroit n'y avoir pas travaillé en vain;
» — Qu'enfin, il seroit toujours prêt pen-
» dant que son excellence séjourneroit en
» Chine, à lui rendre tous les services qui
» dépendroient de lui ».

La seconde lettre étoit du même missionnaire, écrite le 6 août, c'est-à-dire peu de jours avant sa réception. — L'écrivain mandoit à l'ambassadeur: — « Que le gouver-
» nement chinois avoit enjoint à un mission-
» naire portugais (dont il disoit le nom) de
» se rendre promptement à Zhé-Hol, pour y
» remplir l'office d'interprète de l'ambassade
» et diriger l'ambassadeur pour tout ce qui
» avoit rapport aux cérémonies et à l'étiquette.
» — Que lui (l'auteur de la lettre) croyoit
» devoir prévenir son excellence de se tenir
» sur ses gardes contre la mauvaise volonté
» et les desseins dangereux pour la nation
» anglaise, qu'avoit l'interprète nommé;
» qu'il avoit déjà laissé appercevoir dans sa
» conversation combien il étoit opposé au
» succès de l'ambassade; et que si la cour

» eût

» eût été à Pékin, il auroit espéré (lui
» l'écrivain) de pouvoir balancer le mal que
» devoit produire les discours téméraires
» et mal fondés de l'interprète, et un grand
» nombre de lettres de Canton et de Macao,
» qui contenoient des calomnies multipliées
» contre l'ambassade, et lui imputoient
» malignement des projets cachés. Mais
» qu'il craignoit beaucoup qu'on ne réussît
» à lui nuire à Zhé-Hol, où l'empereur
» résidoit, et où lui (l'écrivain) ne pouvoit
» pas se rendre à moins qu'il ne fût appelé
» par le gouvernement; qu'il avoit une
» extrême envie, ainsi que ses collègues,
» de témoigner à la nation anglaise, com-
» bien ils étoient reconnoissans de la pro-
» tection qu'elle accordoit dans ses établis-
» semens de l'Inde, aux missionnaires
» employés à y propager le christianisme.
» — Que comme on avoit diverses fois
» annoncé l'arrivée de son excellence, il
» avoit déjà envoyé trois fois sa première
» lettre à Tien-Sing ». — Il concluoit en demandant que sa lettre fût tenue secrète, de peur que la connoissance de ce qu'elle contenoit n'attirât sur lui le ressentiment des Portugais.

Quoique ces deux lettres pussent avoir été dictées par un esprit de rivalité, d'ambition et d'intrigue, elles servirent à confirmer ce qu'avoient annoncé des personnes désintéressées, à Macao, à l'égard de la jalousie qu'occasionnoit l'ambassade. On ne hasarda de faire aucune réponse au correspondant inattendu. Il n'étoit même pas encore temps de prendre les mesures à ce sujet. On avoit sans doute bien moins à craindre de l'influence d'aucun européen, que des dispositions sinistres du légat, et des rapports remplis de prévention qu'il pouvoit faire au ministre.

Le soir, le temps étant favorable au départ, plusieurs yachts et autres bâtimens qui dépendoient de l'ambassade, ou y avoient rapport, firent voile jusqu'un peu au-delà de Tien-Sing. A mesure qu'on passoit dans cette ville, on remarquoit qu'elle étoit très-étendue. Quelques-uns des observateurs jugèrent qu'il n'y avoit pas moins de distance d'une de ses extrémités à l'autre, que de Millbank à Lime-house, c'est-à-dire, qu'elle étoit aussi longue que Londres. Les mandarins qui y résidoient assurèrent qu'elle contenoit sept cent mille ames. Le nombre

immense de spectateurs que les Anglais y virent, rendoit ce calcul vraisemblable, même sans y comprendre les personnes du voisinage, que le passage de l'ambassade avoit pu attirer, mais en songeant à la juste proportion de femmes et d'enfans qui ne s'étoient presque pas mêlés dans la foule. Les jounques qui étoient assez nombreuses pour couvrir presqu'entièrement les eaux de la rivière qui partagent cette cité commerçante, contenoient plusieurs milliers d'hommes. Les hommes qui conduisent ces bâtimens ne sont pas les seuls à qui ils servent d'habitation. Les femmes et les enfans des officiers et des matelots résident aussi constamment à bord. Plusieurs y sont nés, et tous y passent leur vie. Tout rivage leur est étranger; et la terre est un élément sur lequel ils ne se hasardent que rarement.

Les maisons de Tien-Sing qui, ayant des boutiques pour le détail des marchandises ou pour les gens de métier, étoient ouvertes sur la rue, paroissoient aussi remplies de monde que les jounques. On peut se former une idée des personnes qui logeoient dans les autres habitations, non-seulement par le nombre des spectateurs vus dehors, mais

par le constant et patriarchal usage de ce peuple, qui rassemble sous un seul toit et dans de petits appartemens, toutes les branches et les générations existantes d'une même famille. D'après cet usage conservé par les Chinois émigrés qui sont à Batavia, on trouva, en fesant un dénombrement exact de cette colonie, qu'il y avoit dans chaque maison chinoise, dix hommes en état de porter les armes.

Les maisons de Tien-Sing sont bâties en briques bleues ou couleur de plomb. Il y en a très-peu de rouges. Les briques, dont on se sert pour les petites demeures des gens pauvres, sont d'un brun pâle. Ces différentes couleurs ne proviennent point de la nature de la terre, mais des différentes méthodes de convertir cette terre en brique. Les dernières dont nous venons de faire mention, n'ont été exposées qu'à la chaleur du soleil, qui les cuit ou les durcit toujours imparfaitement. Les briques bleues ont reçu l'action d'un feu de bois, dans un fourneau, construit exprès, et où la flamme ne peut pas atteindre la surface de la brique. Celles qui, au contraire, sont touchées par la flamme, deviennent rouges.

Quand l'argile est préparée et moulée en

briques, on a coutume, dans l'Orient, de placer ces briques par rang les unes au-dessus des autres. Elles sont alors molles et humides, et d'après la nature de la terre argileuse, singulièrement faciles à se coler les unes aux autres. Il est donc nécessaire de les tenir séparées par une substance qui, par sa qualité, ne puisse devenir adhérente ni à l'un ni à l'autre rang, sans quoi les différens rangs de briques ne formeroient, en sèchant, qu'une masse solide, incapable d'être employée à l'usage qu'on veut en faire. On prévient donc cet inconvénient en plaçant une couche de paille entre les divers rangs de briques; et cette précaution est si essentielle, qu'elle a donné naissance à un proverbe oriental, qui a passé dans les langues de l'Occident.

Plusieurs maisons de Tien-Sing ont deux étages; ce qui est contraire à la mode générale que les Chinois affectent dans leur manière de bâtir. La plupart préfèrent des maisons à un seul étage, pour se conformer à la forme originale de toutes les demeures; et ils sont souvent embarrassés quand ils montent un escalier, ou qu'ils sont dans un endroit élevé et qu'ils regardent en bas. Mais l'avantage d'être près des quais et de la ri-

vière, dans une ville de commerce, a donné lieu à ce qu'on considère, dans ce pays-là, comme une duplication de bâtimens sur le même sol.

La jonction de deux rivières navigables, dont l'une passe dans les environs de la capitale, et l'autre communique avec quelques provinces éloignées, doit avoir rendu ce *lieu céleste* très-fréquenté, dès les premiers temps où les Chinois se sont réunis pour former un empire. Les annales du pays, confirmées par la tradition, rapportent qu'un des bras septentrionaux du grand fleuve Jaune, se jetoit autrefois dans le golfe de Pékin, et continua à suivre ce cours, jusqu'à ce que la violence des débordemens forma un amoncèlement de terre, lequel accru par des efforts prodigieux d'un travail humain, fit passer tout le fleuve dans le lit du bras qui coule vers l'orient, et qui maintenant porte la masse totale des eaux de ce vaste fleuve à travers la province de Kiang-Nan et dans la Mer Jaune.

Les anciennes cartes de la Chine présentent le fleuve Jaune divisé en deux bras : mais ces cartes sont si confuses, si incorrectes, qu'on ne voit pas clairement si le bras septentrional se réunissoit aux rivières de Tien-

Sing, ou s'il alloit seul se jeter dans le golfe. Dans le premier cas, l'étendue des eaux autour desquelles la ville est bâtie, devoit être bien plus considérable qu'elle ne paroît à présent; aussi est-elle, en effet, représentée comme beaucoup plus grande sur les anciennes cartes, et sur-tout sur celle de Marc-Paul, qui appelle Tien-Sing la *Citta Celesta*. Tien-Sing avoit déjà, en ce temps-là, c'est-à-dire, au treizième siècle, le rang de cité, mais elle ne fut long-temps regardée que comme une ville de peu de conséquence et d'une jurisdiction bornée, ainsi que l'indique la première terminaison de son premier nom de Tien-Sing-Wee. Par-tout où une ville très-anciennement bâtie subsiste encore, les premières maisons doivent, dans le cours des siècles, avoir souvent fait place à d'autres qu'on a, en quelque sorte, construites sur leurs ruines. C'est pourquoi les maisons qu'on y voit à présent ont acquis par une accumulation graduelle, des fondemens bien plus exhaussés que ne les avoient celles qui y existoient autrefois. La ville actuelle de Tien-Sing est bâtie sur un terrein élevé, quoique, de chaque côté, la campagne soit fort basse, et présente, comme la mer, une

surface plane et uniforme, qui n'est bornée que par l'horizon.

En continuant sa route, l'ambassade ne vit qu'un pays cultivé avec le plus grand soin, ainsi que de l'autre côté de Tien-Sing. La plupart des champs étoient couverts de millet des Barbades, que les Chinois appellent *kow-leang*, c'est-à-dire, le grand bled. Dans toutes les provinces du nord de la Chine, ce grain est à meilleur marché que le riz; et c'est probablement le premier qu'on y ait cultivé; car on voit dans les anciens livres chinois que la capacité des mesures étoit déterminée par le nombre de grains de cette espèce que ces mesures contenoient. Ainsi cent grains remplissoient un *choo*; et cette mesure étoit divisée en proportions décimales. Les distances ou les mesures métriques étoient aussi calculées d'après des exemples tirés de la même plante. La paille ou la tige de ce bled est trop roide et trop forte, pour qu'on puisse en faire le même usage, auquel cette sorte de matière est employée ailleurs. Mais on en fait quelquefois des nattes grossières, ou des lattes pour recevoir le plâtre sur les murailles ou sur les plafonds. Le bas de la tige et la racine servent

de chauffage, excepté quand on en a besoin pour faire des digues dans les endroits où les bords des canaux et des rivières manquent de consistance.

Les bords du Pei-Ho sont, en quelques endroits, revêtus de parapets de granit pour soutenir l'effort des débordemens. Dans d'autres, il y a des digues faites aussi avec du granit, extrêmement longues, et garnies d'écluses de distance en distance, pour distribuer avec égalité l'eau dont on arrose les champs voisins. Du sable et de la vase accumulés ont formé, dans quelques parties de la rivière, des îlots, qui la séparent en deux bras étroits et remplis de hauts fonds.

Le millet des Barbades étoit souvent planté par rangs, et entre ces rangs, il y en avoit alternativement d'autres d'une plante qui porte un grain plus petit, et a une tige plus humble. Tantôt c'étoit le *panicum italicum*, tantôt le *panicum crus galli* (1) qui se trouvoient ainsi abrités par leur grand voisin. Mais après qu'on l'avoit cueilli, ils restoient exposés aux rayons du soleil, mûrissoient à leur tour, et tomboient sous la faucille. Quelquefois sur le bord de la rivière, dans des

(1) Espèces de millet.

coins, où l'on avoit par hasard négligé de semer du grain, ou bien tout le long des champs de bled, on voyoit une espèce de plante légumineuse, qui ressembloit aux haricots. Quelquefois aussi on voyoit des champs de fèves, de bled de Turquie, et d'autres plantes dont les grains donnent une huile bonne à manger. Nulle part de mauvaises herbes ne diminuoient les productions utiles, ni ne partageoient avec elles la fertilité de la terre. Chaque champ avoit l'air d'un jardin propre et régulier. Le sol avoit déjà fourni cette année une première récolte de bled et de légumes pareils à ceux qu'on y voyoit. Le froment dans les terreins secs, et le riz dans les terreins humides sont, dit-on, cultivés avec le plus grand avantage.

On ne voit dans ces plaines que peu d'arbres et de bétail. Mais l'œil y est réjoui par la perspective d'innombrables habitations, et l'état florissant d'une culture très-soignée. Cependant la famine se fait quelquefois sentir dans cette partie de la province; et ce désastre est dû tantôt aux débordemens qu'occasionnent, dans certaines saisons, les torrens qui tombent des montagnes, tantôt aux ravages des sauterelles. Les vols sont

fréquens dans ces occasions; et quoique le gouvernement se donne beaucoup de soins et exerce beaucoup de rigueur pour les arrêter, il ne peut pas parvenir à les empêcher totalement. Mais comme ils sont commis par des hommes qu'aiguillonne la faim et qui cèdent à l'impérieuse nécessité, ils cessent ordinairement au retour de l'abondance.

Les marées dont le flux avoit accéléré la marche des yachts qui portoient l'ambassade, cessèrent de se faire sentir à environ trente milles au-delà de Tien-Sing. Quand il n'y avoit point de vent, ou qu'il n'y en avoit que très-peu, on voyoit communément les matelots faire usage de deux très-larges avirons, placés quelquefois sur le devant du yacht, comme les nageoires pectorales d'un poisson, et quelquefois du côté de la poupe. Il y a même des bâtimens où un seul aviron est à la poupe et l'autre à la proue. Chaque aviron a un petit trou par où on le passe sur un pivot de fer, fixé dans une pièce de bois qui est en dehors du plat-bord. Lorsque les avirons sont une fois en place, on ne les en ôte plus, parce qu'ils font immédiatement au-dessous de la

surface de l'eau, un mouvement vibratoire, par le moyen duquel ils écartent l'eau tantôt avec un côté de leur tranchant, tantôt avec l'autre. Lorsqu'on veut ramer avec ces avirons, on a besoin d'y employer plusieurs hommes, et ces hommes paroissent faire ce travail avec plaisir. Les mouvemens sont réglés par un air très-gai que chante le pilote, et auquel les rameurs répondent en chœur. Ce même air est chanté à bord de tous les bâtimens ; et lorsque dans une nuit paisible, par un beau clair de lune, on l'entend répéter de cent différentes jounques, qui suivent différentes directions, on se fait une agréable idée du contentement de cette classe laborieuse, qui vit continuellement sur l'eau, et forme une partie considérable de la population de la Chine.

Mais la méthode que nous venons de décrire ne suffisoit pas toujours pour faire avancer les yachts, parce que la brise étoit contraire ou trop foible pour aider à vaincre le courant. Alors on avoit recours à un moyen dont on s'étoit déjà servi à l'embouchure de la rivière. On tiroit les yachts avec des cordes. Dans beaucoup d'autres pays, on emploie pour cela des chevaux ou

des mulets. Mais à la Chine, non-seulement le travail des hommes est celui qui coûte le moins, mais il n'est point épargné, toutes les fois qu'on est sûr de n'en point faire un vain usage. Pour faire remonter les vaisseaux, la principale corde est attachée au haut du grand mât, et elle est jointe à une autre qui part de la proue. La première est extrêmement longue, et a vers son extrémité plusieurs autres cordes attachées en double, et chacune desquelles forme une espèce de bandoulière pour les hommes qui tirent le bâtiment. Souvent ces hommes substituent un morceau de la planche à la partie de la corde qui porteroit sur leur poitrine, et dont la pression gêneroit le mouvement des poumons. Ainsi arrangés, ces hommes vont en ligne au son d'un air commun, qui les aide à régler leurs pas et à unir leurs efforts, dès-lors beaucoup plus efficaces. En outre, cette chanson les distrait, les anime, et leur fait oublier les malheurs de leur condition, pour ne s'occuper que de leur travail.

Il y avoit environ quinze hommes pour traîner chaque yacht de l'ambassade, et ils étoient au moins cinq cents, employés à ce

service, et relevés, alternativement, par un pareil nombre. Tous ces hommes étoient bien musclés, bien faits, mais ils avoient les épaules extrêmement arrondies. En été, ils sont nuds depuis la ceinture jusqu'en haut. Aussi cette partie de leur corps est couleur de cuivre: mais, ils sont d'ailleurs fort blancs, comme il est aisé de s'en appercevoir, parce qu'ils se découvrent entièrement quand ils ont besoin d'entrer dans l'eau.

Le pays plat et quelquefois marécageux, où passe la rivière, est favorable à la production des insectes : aussi y en a-t-il beaucoup dont l'aiguillon est très-désagréable. D'autres ne sont incommodes que par leur bourdonnement perpétuel. Il y a une espèce de cigale, dont la musique n'est point du genre vocal, mais est produite par le mouvement de deux membranes, en forme de petites lames, qui recouvrent l'abdomen de l'insecte. C'est le signal amoureux que fait le mâle pour attirer sa femelle, signal qu'elle ne peut lui rendre, car elle est entièrement dépourvue de ces organes. Ce sol fécond donne naissance à une autre espèce d'insecte, qui n'est guère moins gros qu'un colibri.

Une foule d'objets attiroit sur le rivage

l'attention des voyageurs, et les engageoit souvent à quitter les yachts, dont la marche étoit si lente, qu'on pouvoit aisément faire des excursions à terre. Mais les Anglais s'apperçurent bientôt qu'ils étoient surveillés avec une jalousie, une suspicion qui surpassoient tout ce qu'ils avoient lu ou entendu raconter de la circonspecte police des Chinois. Ce changement étoit l'effet des ordres du légat. Il étoit difficile d'attribuer d'inutiles mesures de contrainte à la seule mauvaise humeur; et cependant on ne pouvoit pas y trouver d'autre cause. Enfin, d'après plusieurs mots que les mandarins laissèrent échapper dans leur conversation familière avec l'interprète, celui-ci découvrit que la cour étoit depuis peu de temps très-mécontente de la nation anglaise. Voici la seule explication qu'on put obtenir à cet égard, avec beaucoup de difficultés et de précautions.

Dans une guerre que l'empereur de la Chine faisoit au Thibet, son armée éprouva plus de résistance, et fit de plus grandes pertes qu'on n'en avoit prévu en marchant contre un ennemi tel que celui qu'on croyoit avoir à combattre. Aussitôt quelques officiers chinois s'imaginèrent qu'on leur avoit opposé

des manœuvres européennes et même des soldats européens. Ils dirent qu'ils avoient découvert, parmi leurs ennemis, des chapeaux aussi bien que des turbans; et on conclut que ceux qui portoient ces chapeaux ne pouvoient être que des Anglais. Cependant le gouvernement chinois sema, par politique, des bruits contraires parmi le peuple. Il déclara que les Anglais lui avoient fourni des secours. Quoique l'ambassadeur fût convaincu qu'aucun de ces faits n'étoit vrai, il n'en sentoit pas moins que la créance du premier suffisoit pour que la cour de la Chine cessât d'avoir des dispositions favorables pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, et même aucune confiance en lui.

Quoique l'empereur parût personnellement flatté de l'ambassade, et que les ordres qu'il avoit donnés pour sa réception fussent absolus, les ministres déja prévenus, pouvoient faire accorder la mission des Anglais avec les hostilités supposées, ainsi qu'avec leur puissance réelle dans l'Inde, et soupçonner que quelque intention perfide étoit cachée sous une offre de présens et d'amitié. On sait qu'il n'y a pas encore long-temps que de semblables soupçons portèrent la cour

ottomane

ottomane à interdire aux voyageurs anglais le passage de l'Egypte, parce que, dit-elle, dans sa proclamation, leurs gens de guerre se déguisent en marchands, lèvent les plans des places étrangères, et font des observations sur leur état de défense, afin de revenir en force les attaquer avec une plus grande certitude de succès.

Ce n'est point une politique rare dans l'Orient, que de préparer une attaque contre une nation étrangère, en lui envoyant une ambassade, en apparence amicale, mais réellement destinée à examiner sa situation.

Le cabinet de Londres connoissoit parfaitement les préventions qu'on pouvoit chercher à exciter contre les Anglais, à l'égard des vues ambitieuses que sembloit prouver leur agrandissement dans le Bengale; et il avoit indiqué à l'ambassadeur la méthode la plus judicieuse, pour écarter tous les soupçons qu'occasionnoit une domination si accidentelle et si peu recherchée. Mais il étoit impossible de prévoir qu'on imputoit aux Anglais d'avoir pris les armes contre les Chinois, ce que véritablement ils n'avoient jamais fait. Ce ne fut que l'année suivante, lorsqu'à son retour de Pékin, l'ambassadeur

passa à Canton, qu'il apprit, par des dépêches de Londres et de Calcutta, ce qui avoit donné lieu à une si fausse assertion.

Il y avoit eu, quelque temps auparavant, des hostilités entre le gouvernement de Lassa, situé au nord-nord-est de Calcutta, et celui de Napoul, situé au nord-ouest de cette ville, et tous deux au nord de la soubabie ou vice-royauté du Bengale. Napoul touche immédiatement au territoire britannique, qui s'étend jusqu'à l'extrémité septentrionale des plaines de l'Indostan. De ces plaines, à quinze milles de distance seulement, la terre s'élève de sept mille pieds, et du sommet de ces montagnes, comme dit l'ouvrage instructif et élégant du major Rennell, le voyageur étonné regarde, avec étonnement la plaine qu'il a laissée derrière lui, et qui ressemble à un immense océan.

A l'ouest du Napoul et à l'est de Bootan, est situé le grand Thibet, où les armes anglaises pénétrèrent il y a plus de 20 ans, par des passages fortifiés, et forcèrent le gouvernement du pays à demander la paix. Le Teshoo-Lama, ou chef spirituel et souverain du Thibet, envoya, à cette occasion, un ambas-

sadeur au gouverneur-général de Calcutta; et en revanche, celui-ci fit partir, quelque temps après, une ambassade pour Lassa. Depuis cette époque, il n'y a pas eu le moindre différend entre le gouvernement du Bengale et celui du Thibet. Au contraire, des liaisons amicales les ont rapprochés; des échanges commerciaux se sont faits d'un pays à l'autre, et l'on a eu l'espoir de les voir s'accroître.

Quoiqu'à l'époque de la guerre dont nous venons de parler, l'empereur de la Chine fût disciple de la religion du Lama, et regardé comme son protecteur temporel, il ne se mêla point des affaires du Thibet. Mais bientôt après il invita le Lama, à la doctrine duquel il paroissoit dévotement attaché, à venir à sa cour, pour conférer avec lui sur ses principes religieux. Les relations de Pékin disent que l'empereur accueillit le Lama comme le chef de sa secte, et le type visible de la divinité qu'il adoroit, et qu'il lui rendit des honneurs extraordinaires. Elles parlent aussi des regrets de sa majesté impériale, à la mort du Lama, qui fut emporté par la petite vérole, quelque temps après son arrivée en Chine.

Cependant une perte si soudaine fit naître de violens soupçons au Thibet. On s'imagina que la correspondance et les liaisons du Teshoo-Lama avec le gouvernement anglais du Bengale avoient donné de l'ombrage à l'empereur de la Chine, lequel cédant aux suggestions d'une politique souvent en usage dans l'Orient, avoit attiré le Lama à sa cour, avec des intentions toutes différentes de celles qu'il lui avoit témoignées. Il est certain que Sumhur-Lama, frère du Teshoo, fut si effrayé de sa mort, qu'il s'enfuit de Lassa, et emporta d'immenses trésors qui, probablement, servirent à lui faire obtenir la protection du rajah de Napoul. Afin de se mieux concilier l'amitié de ce rajah, il lui fit la description des mines d'or et d'argent des environs de Lassa, et lui confia qu'il y avoit d'immenses richesses dans le Poo-Ta-La, c'est-à-dire, dans le grand temple bâti près de cette capitale. Séduit par l'espoir de conquérir ces richesses, le rajah fit partir une armée qui, après vingt jours de marche, rencontra les troupes du Thibet assemblées pour s'opposer à son passage. On livra plusieurs batailles. La victoire resta toujours du côté des assaillans; et la paix fut enfin conclue, à condition que

le pays de Lassa paieroit au rajah de Napoul un tribut annuel de trois laks de roupies.

Dans les vicissitudes du pouvoir, si fréquentes dans plusieurs parties de l'Orient, Lassa avoit déjà été dépendant de Napoul, et sa monnoie portoit l'effigie d'un ancien rajah, comme celle de son principal souverain. Le rajah actuel voulut faire revivre cette coutume, et il en fit une clause du nouveau traité qui, ce semble, fut conclu par l'intervention d'un chef, dépendant de l'empereur de la Chine et résidant habituellement à Lassa. Vraisemblablement le vaincu ne se soumit à cette condition que dans le dessein de s'en affranchir dès qu'il pourroit obtenir des secours étrangers. On s'adressa, pour cela, au gouverneur-général du Bengale, qui refusa de s'en mêler.

Le rajah de Napoul, enhardi par ses succès à Lassa, envoya des troupes à Diggurah, autre district du Thibet, et pilla les trésors du Lama de cette ville, lequel étoit aussi un des grands-prêtres de la religion de l'empereur. Ces diverses aggressions du rajah contre les chefs spirituels de la foi de sa majesté impériale, et contre les pays qu'elle protégeoit, la déterminèrent enfin à

les venger. Malgré la longueur et les difficultés de la route que ses troupes avoient à faire, avant d'arriver sur le pays ennemi, elle fit partir soixante-dix mille hommes qui arrivèrent sur les frontières du Thibet, en 1791. De là à Napoul, il y a plus de cinq cents milles, et le pays est difficile et inégal. Quelques montagnes du Thibet, qu'on voit des plaines du Bengale, à la distance de cent cinquante milles, dit le major Rennell, sont ordinairement couvertes de neige. Le même officier les croit aussi élevées qu'aucune montagne de notre émisphère; et il ajoute que le pays du Thibet est généralement un des plus hauts de l'Asie, et fait partie de ces contrées où prennent leur source, non-seulement les rivières de l'Inde et de la Chine, mais celles de la Tartarie et de la Sibérie.

Quoique le Thibet soit situé au midi de la zone tempérée, et par les quarante degrés de latitude nord, son climat est extrêmement rude. Indépendamment des obstacles qu'un tel pays opposoit naturellement au passage d'une armée, les montagnes du côté du Napoul étoient fortifiées par l'art. Les troupes du rajah étoient nombreuses et animées par

leurs premiers succès. Ce prince n'étoit peut-être pas sans espoir de secours du côté du Bengale ; et il le réclamoit en qualité de voisin et d'allié. Il avoit long-temps, par des avances amicales, essayé de se lier intimement avec les Anglais, et il y avoit enfin réussi en concluant un traité de commerce avec eux. Il n'étoit point extraordinaire que des alliés du Bengale, ou dépendans de lui, en obtinssent des troupes pour quelques services particuliers. Vers l'époque même dont nous parlons, les Anglais envoyèrent au rajah de Deringah, un petit détachement pour l'aider à rentrer en possession de ses états, situés à l'est du Bengale, et non loin des frontières occidentales de la Chine. Ils fournirent aussi des troupes pour faire cesser les troubles du pays d'Assam, que désoloient une bande de vagabonds du Bengale. Le rajah de Napoul se vanta d'obtenir un pareil secours, afin d'encourager son armée, et fit même courir le bruit qu'il l'avoit reçu pour intimider ses ennemis.

D'un autre côté, le général de l'armée chinoise écrivit d'un style emphatique au gouverneur-général du Bengale, et parlant au nom de de son maître : — « La fleur

» de la race impériale, le soleil du firma-
» ment de l'honneur, le joyau resplendis-
» sant sous la couronne et sur le trône de
» l'empire chinois »; il demandoit que
« — l'on envoyât des troupes anglaises
» pour s'emparer du rajah et le châtier
» comme il le méritoit ».

Parmi les idées extravagantes qu'avoit suscitées aux souverains de la Chine leur autorité illimitée sur tout ce qui les entouroit immédiatement, étoit celle d'une monarchie universelle; et on cite, comme un exemple de la modération et du bon sens de l'empereur actuel, sa renonciation à une prétention aussi absurde. Cependant il est possible que de pareilles notions existant encore dans l'esprit du général des troupes chinoises au Thibet, lui fissent croire que le gouverneur du Bengale n'hésiteroit pas à accéder à sa demande. La lettre par laquelle il fesoit cette demande, étoit écrite dans la langue de l'empereur son maître, et ne put point être alors traduite à Calcutta: mais on sut à-peu-près ce qu'elle contenoit, par une autre lettre de Dhalary-Lama, qui règnoit alors au Thibet.

Il est nécessaire d'observer ici que dans

l'Indostan le chaud et le froid ne varient pas dans le cours de l'année d'une manière assez sensible pour occasionner la principale division des saisons, en hiver et en été, comme en Europe. Pendant les premiers six mois de l'année, le temps est extrêmement sec ; et durant les derniers six mois, la pluie tombe avec une abondance inconnue dans les autres climats ; les rivières débordent, inondent les plaines, détruisent les routes et changent presqu'entièrement l'aspect du pays. L'année y est donc justement divisée en deux parties qu'on appelle la *saison sèche* et la *saison pluvieuse*.

Cette dernière saison, qui survint bientôt après la réception des lettres dont nous venons de parler, rendoit long et difficile le voyage de Calcutta à Lassa. En outre, le messager porteur de ces dépêches fut retenu en route par la maladie. Le général chinois ne recevant point de réponse à l'époque où il y avoit compté, fut plus aisément disposé à prêter l'oreille au bruit qui s'etoit répandu dans le pays, et il crut qu'en effet les troupes anglaises avoient, contre son attente, marché au secours du rajah. Ce qui fortifia encore cette opinion, fut la ma-

nière vigoureuse dont le rajah se défendoit.

Il n'étoit pas absolument impossible que quelques cipayes, déserteurs des troupes que la compagnie des Indes anglaise entretient dans le Bengale, connoissant les manœuvres militaires des Européens, et portant même l'uniforme anglais, pussent avoir passé dans l'armée du Napoul, où ils auroient été sans doute recueillis avec joie. La mauvaise saison, et l'inégalité du pays augmentoient le danger des assaillans, et rendoient leur succès incertain. L'idée d'avoir de doubles forces à combattre, devoit ajouter à l'honneur de la victoire, et diminuer la honte de la défaite. En conséquence, on dit qu'on manda à Pékin que les troupes anglaises s'étoient jointes au rajah. Les relations intimes qu'avoit le général chinois avec la cour, l'éloignement du pays où il étoit envoyé, les loix de l'empire qui empêchent toute personne employée dans une armée, de correspondre sur des objets qui ont rapport à la guerre, sans la permission du commandant en chef, l'ignorance générale du peuple de la Chine, relativement à toutes les matières politiques, son silence prudent sur de tels sujets, avoient déjà mis ce gé-

néral à même d'accréditer de pareils mensonges, lorsqu'il commandoit une armée contre le Tunquin. Alors, malgré ses fautes et sa déroute, il étoit parvenu à satisfaire l'empereur et à recevoir la récompense due au mérite et au succès. Sa conduite étoit également blâmable, comme vice-roi de Canton, où il commettoit des injustices, opprimoit sans cesse les étrangers, et les haïssoit peut-être à cause du mal qu'il leur fesoit.

Revenons : on étoit si peu fondé à accuser les Anglais de soutenir le rajah de Napoul, que l'homme qui commandoit alors au Bengale d'une manière si honorable pour lui et si avantageuse pour son pays, se conduisit dans cette affaire, non-seulement avec la plus stricte neutralité, mais avec une judicieuse attention pour l'empereur de la Chine. Il résolut d'envoyer une députation amicale au rajah de Napoul pour l'assurer que les membres du gouvernement du Bengale désiroient ardemment de le délivrer d'une guerre ruineuse, mais que la correspondance qu'ils avoient entretenue avec les Lamas, et les rapports commerciaux qui subsistoient depuis long-temps entre l'Angleterre et l'empire de la Chine, leur interdisoient

absolument toute espèce d'hostilités contre aucune de ces puissances, lorsqu'ils n'étoient point provoqués par elles. — Que ce n'étoit que par le moyen d'une négociation conciliatoire qu'ils pouvoient le secourir ; et que pour l'entreprendre efficacement, il étoit nécessaire de commencer à correspondre avec les commandans des troupes chinoises et thibétiennes.

Le gouverneur-général du Bengale se promettoit encore un autre avantage de la députation qu'il envoyoit à Napoul. La jalousie que les chefs de ces pays nourrissoient contre les Anglais, avoit jusqu'alors été cause que ces derniers n'en savoient pas plus sur l'intérieur du Napoul que sur l'intérieur de la Chine. On pensa donc qu'il ne falloit épargner ni peine, ni attention pour tirer avantage d'une occasion si favorable d'acquérir des notions certaines sur la population, les mœurs, les coutumes, le commerce, les manufactures et les productions naturelles d'un pays avec lequel on devoit désirer d'entretenir la communication la plus amicale.

Le gouverneur-général écrivit immédiatement à Dhalary-Lama : — « Que la com-

» pagnie des Indes anglaise n'avoit rien de
» plus à cœur que de conserver les relations
» les plus amicales avec toutes les puissances
» de l'Inde ; et que sentant toute la sagesse
» de ces principes, il étoit soigneux de ne
» point transgresser les loix de l'amitié pour
» se mêler d'une manière hostile de que-
» relles qui s'élevoient entre les puissances
» étrangères, excepté quand le besoin de
» se défendre, ou des attaques non pro-
» voquées l'y obligeoient. — Que le gouver-
» neur-général avoit envoyé au rajah de
» Napoul une réponse conforme à ces sen-
« timens, lorsque ce rajah lui avoit fait
» demander un secours de troupes. — Que
» Dhalary-Lama ne pouvoit pas ignorer que
» les Anglais étoient depuis long-temps liés
» d'amitié avec le rajah de Napoul, ainsi
» qu'avec l'empereur de la Chine, dont la
» protection s'étendoit sur le Lama et sur
» la compagnie des Indes anglaise. Que
» depuis plusieurs années les Anglais fesoient
» le commerce avec les sujets de l'empereur,
» et qu'ils avoient en ce moment une fac-
» torerie dans ses états. Que par rapport à
» l'empereur, et sachant que sa majesté
» impériale avoit une grande vénération

» pour le Lama, le gouverneur-général
» désiroit que le pays de ce dernier pût
» jouir d'une paix durable, et mettre un
» terme à la guerre qui ne pouvoit qu'o-
» pérer la ruine et le malheur de ses
» sujets. — Que le gouverneur-général se
» croiroit donc heureux si son entremise
» pouvoit contribuer de quelque manière à
» établir l'harmonie et la paix entre le
» Lama et le rajah de Napoul, et qu'il
» étoit prêt à s'employer comme ami et
» médiateur. Cependant, que comme la
» présente saison des pluies ne permettoit
» pas qu'on fît des démarches pour une telle
» médiation, il suspendroit l'effet de ses
» intentions jusqu'à ce que les pluies eussent
» cessé, et qu'alors il députeroit un homme
» de confiance pour faire connoître tous ses
» sentimens. — Qu'il espéroit que par ses
» soins la paix régneroit de nouveau entre
» le Lama et le rajah de Napoul, et que
» leur amitié ne feroit que s'accroître.
» — Que son homme de confiance seroit
» accompagné par quelques Cipayes qui lui
» serviroient de gardes, ainsi qu'à ses do-
» mestiques. — Que le gouverneur-général
» le prévenoit de cela, afin d'empêcher le

» mauvais effet des rapports mensongers. »

Cependant, soit pour profiter de l'occasion, soit pour céder à des circonstances pressantes, les troupes chinoises et thibétiennes voulurent, le plus tôt possible, mettre un terme à la guerre, en attaquant le rajah de Napoul. Elles dédaignèrent et l'inconvénient des pluies, et la médiation offerte; et le rajah désespérant des secours qu'il s'étoit vainement flatté d'obtenir des Anglais, rendit le butin qu'il avoit enlevé, et conserva la possession de son ancien territoire.

Dès le commencement de la guerre, le général chinois avoit menacé d'exterminer la race du rajah, et de réunir ses états à ceux de la Chine. Si cela étoit arrivé, l'empire britannique eut été limitrophe de l'empire chinois. Mais soit qu'il craignît qu'un tel voisinage ne fût pas du goût des Anglais, qui pouvoient chercher à l'empêcher, soit qu'il fût satisfait de la gloire qu'il avoit acquise, et qu'il se rappeloit combien son armée avoit souffert dans les premiers combats, il affecta de procurer au rajah le pardon de l'empereur, sous prétexte que son pays étoit d'une petite étendue, et son peuple d'une tribu étrangère; et qu'en outre, il consentoit

à payer un tribut et à livrer les os, les femmes, les enfans et les effets de Sumhur-Lama, premier instigateur de la guerre.

Mais quoiqu'il fût venu pour protéger le pays de Lassa en faveur de Dhalary-Lama, il y établit un chef temporel, auquel il commit le soin de toutes les affaires civiles et politiques. Il allégua pour raison de cette conduite, que très-anciennement le territoire de Lassa avoit appartenu au trône impérial, et qu'il lui resteroit à jamais.

Ainsi elles font maintenant partie de l'empire chinois, ces contrées qui avoient été jusqu'alors considérées comme appartenant au grand Lama, qui en étoit le souverain suprême pour tout ce qui concernoit les affaires spirituelles, tandis qu'à l'égard des affaires temporelles, l'empereur de la Chine en paraissoit seulement le protecteur, en qualité de premier disciple de la foi. D'après ces nouvelles limites il n'y a plus entre la Chine et les possessions britanniques du côté de l'Indostan, qu'un territoire dont la largeur n'a qu'environ un degré de latitude, et dans une partie duquel se trouvent les états du rajah de Napoul. Les frontières occidentales de la Chine avoient été raprochées de l'est

de

de l'Indostan, depuis l'année 1773, où le général chinois *Akoui* soumit entièrement la nation des Miao-Tsée, dont une partie vivoit sur le territoire chinois, et s'étoit révoltée, et l'autre habitoit un pays indépendant à l'occidentd e la Chine.

Si les divisions, qui ont fréquemment lieu entre les princes qui possèdent les contrées situées sur les limites orientales de l'Indostan, engageoient désormais l'empereur de la Chine à y prendre part, comme il en a pris à celles des princes voisins des limites septentrionales, le gouvernement britannique et le gouvernement chinois auroient nécessairement beaucoup d'occasions de discuter et de s'expliquer ensemble; et il leur faudroit beaucoup de précautions pour éviter d'être enveloppés dans les querelles de leurs vassaux ou de leurs alliés.

Les évènemens arrivés dans le Thibet et à Napoul, n'accrurent point les relations entre les frontières de l'Indostan et de la Chine. Le général chinois, vainqueur de Napoul, montra autant de répugnance que les souverains de ce dernier pays, à recevoir un envoyé anglais, et il écrivit au gouverneur-général une lettre très-polie pour le

dissuader d'envoyer la députation annoncée. Il lui observa : — « Que comme de la ville » où résidoit le gouverneur-général, jusqu'à » Napoul, le voyage étoit très-long, il s'ex- » poseroit à de grands embarras en y envoyant » quelqu'un. Et pourquoi chercher des em- » barras inutiles? Il espéroit que le gouver- » neur changeroit d'intention. Sans doute, » ses conseils avoient eu un effet mérité, en » engageant le rajah à se soumettre au joug » impérial ». — Il terminoit sa lettre en reconnoissant la justice, l'attachement, l'amitié du gouverneur-général.

Si une copie de cette lettre étoit parvenue jusqu'aux mains de l'empereur, elle auroit suffi pour réfuter tous les rapports qu'on avoit pu lui faire sur les prétendus secours que les Anglais avoient donnés à son ennemi. Mais l'auteur de la lettre n'étoit nullement disposé à la transmettre à sa majesté impériale, parce qu'il ne vouloit pas avouer la fausseté des bruits qu'il avoit semés lui-même, et il étoit peu vraisemblable que l'empereur fût instruit de cette fausseté par un autre canal, puisqu'il n'y avoit eu jusqu'alors aucune communication entre les cours de Londres et de Pékin.

Si l'ambassade que le cabinet de Saint-James se proposoit d'envoyer en Chine en 1787, et dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, n'avoit pas été suspendue par la mort prématurée de l'homme qui avoit été choisi pour remplir la place de ministre plénipotentiaire à la cour de Pékin, sa présence auroit probablement prévenu tous les mal-entendus à l'occasion de la guerre du Thibet. Peut-être même cette guerre n'eût pas eu lieu. Il falloit les agressions répétées du rajah de Napoul pour forcer l'empereur à s'engager dans une entreprise aussi éloignée et aussi incertaine. Quoique sa première guerre contre les Eleutes de la Tartarie se fût terminée par la conquête de leur pays, elle ne lui offrit d'abord que des succès incertains. Ses troupes furent souvent défaites. Il périt un grand nombre de soldats. La querelle dura long-temps, et coûta des sommes immenses. Les ministres chinois n'aimoient point la guerre; et l'âge avancé de l'empereur lui fesoit attacher beaucoup moins de prix aux conquêtes. Oui, s'il y avoit eu en Chine en 1789 ou 1790, un homme accrédité par le roi d'Angleterre, il auroit pu demander au gouvernement du Bengale d'employer de

bonne heure son influence sur le rajah de Napoul, pour qu'il cessât de faire des incursions dévastatrices dans le Thibet. L'empereur eût préféré cette méthode de parvenir sans risque, à son but, d'après le même principe qui engagea depuis le commandant de son armée à s'adresser au gouverneur du Bengale. Peut-être aussi seroit-il plus avantageux pour le Bengale, que le Thibet eût conservé son état d'indépendance, plutôt que d'être devenu province d'un autre empire.

Si avant de quitter le voisinage de Canton, lord Macartney eût, par bonheur, été instruit des évènemens de la guerre du Thibet, il auroit pu détruire l'effet des faux rapports qu'ils avoient occasionnés : mais il ignoroit encore complétement toutes les circonstances qui servoient de prétexte aux rumeurs injurieuses, semées contre les Anglais; et il fut privé des moyens ordinaires de réfuter la calomnie, c'est-à-dire, de pouvoir faire connoître les détails de l'affaire qu'on envenimoit. Toutefois l'ambassadeur réussit dans les soins qu'il se donna pour convaincre les deux mandarins que l'histoire qu'on leur avoit débitée, n'avoit aucun fondement. Remplis de confiance en lui, ils ne pouvoient

manquer de croire à la vérité de ses assertions : mais ils n'étoient point autorisés à communiquer directement avec la cour ; et ils craignoient que, prévenu comme on l'étoit dans cette cour, une déclaration favorable de leur part ne fût attribuée à une vénale partialité pour leurs nouveaux amis. D'ailleurs, comme ils étoient de race chinoise, ils n'avoient aucune espèce d'influence sur le légat tartare. Une secrète antipathie subsiste toujours entre ces deux nations.

Le légat étoit le seul à qui il fût permis de correspondre avec le gouvernement, relativement à l'ambassade. L'ambassadeur employa tous les moyens possibles pour captiver sa bienveillance. Il profita des occasions qui se présentèrent pour l'informer de la grande distance qu'il y avoit de Calcutta à Napoul et au Thibet; et pour lui représenter de quelles foibles conséquences étoient les relations des Anglais avec ces deux pays, en comparaison de leur commerce à Canton, et par conséquent, combien plus ils mettoient de prix à ce qui avoit rapport à ce dernier objet. Il fit aussi mention des instructions constamment données au gouverneur-général du Bengale, qui lui recommandent

d'avoir une attention particulière pour ceux de ses voisins qui sont alliés de l'empire de la Chine ou sous la protection immédiate de cet empire.

Un déni plus formel d'avoir secouru les ennemis des Chinois, lorsqu'il n'y avoit point d'accusation avancée, ou même lorsqu'on n'avouoit point qu'il y eût réellement lieu de le croire, n'auroit pu servir qu'à renforcer la probabilité du fait, aux yeux d'un homme tel que celui à qui l'ambassadeur avoit à faire. Quelque changement qu'opérassent à cet égard les observations de ce ministre, dans l'opinion du légat, elles n'en produisirent que très-peu pour tout le reste. Le légat ne montra aucune disposition à rendre justice aux Anglais, ni à l'ambassade. Soit par méfiance, soit par mauvaise volonté, il refusa d'expédier, par les messagers du gouvernement, les lettres que l'ambassadeur écrivoit à sir Erasme Gower; et cependant il savoit bien que l'empereur avoit bien voulu faire parvenir, lui-même, à son excellence, un paquet qui avoit été porté à Zhé-Hol. Il n'y avoit pas moyen de faire passer des dépêches sans la permission du légat; et les démarches qu'on fit pour

obtenir de pouvoir correspondre avec les commissaires de la compagnie à Canton, furent également inutiles. L'ambassade fut ainsi privée des communications les plus nécessaires, et n'eut que fort peu d'espoir d'être mieux traitée à l'avenir. Le légat étoit la créature et l'ami du colao ou premier ministre : d'après la conduite de l'un on pouvoit juger des intentions de l'autre.

Telles étoient les circonstances contrariantes dans lesquelles se trouva l'ambassade avant d'arriver dans la capitale. Elle n'alloit que lentement contre le courant de la rivière. Dans cette route, on rencontroit à chaque instant de grandes jounques qui revenoient de porter du bled à Tong-Choo-Foo dans le voisinage de Pékin. Elles se hâtoient de s'en retourner avant l'hiver, parce que dans cette saison, la rivière est constamment gelée, quoiqu'elle soit par les quarante degrés de latitude nord. La plupart de ces grandes jounques étoient au service du gouvernement et employées à charrier les impôts levés en nature. Cette manière de percevoir des impôts a, au moins, l'avantage d'empêcher que les individus ne soient forcés de vendre le produit de leur travail, au-dessous de sa

valeur, afin de payer ce qu'ils doivent à l'état; nécessité où ils pourroient se trouver si les impôts étoient exigés en argent monnoyé ou en lingots, qui ont également cours à la Chine.

Une partie des taxes sur le grain est destinée à remplir les greniers construits dans toutes les provinces de l'empire, pour remédier au malheur que la disette fait éprouver aux endroits où l'on ne peut pas tirer des secours des marchés étrangers.

Sur le pont de chaque grande jounque, est une longue rangée d'appartemens habités par plusieurs familles. On calcula que chacun de ces bâtimens ne contenoit pas moins de cinquante personnes; et qu'entre Tong-Choo-Foo et Tien-Sing, il y avoit au moins mille Jounques à grain, ce qui faisoit cinquante mille habitans. Une quantité immense d'autres bateaux de diverse espèce, descendoit ou remontoit la rivière, ou étoit à l'ancre devant les villes bâties sur ses bords; et les personnes qui demeuroient dans ces bateaux, étoient au moins au nombre de cinquante mille. Ainsi, sur un seul bras d'une rivière, la population de ces habitations mobiles s'élevoit à cent mille personnes.

Dans cette peu profonde rivière, la vase ou l'argile délayée, que remuent les grandes jounques, ou qui se détache de ses bords peu solides, ou enfin, qui est entraînée des montagnes éloignées, reste mêlée à son eau, en si grande quantité, qu'elle en est à peine potable. Mais on l'éclaircit promptement par le procédé, très-simple, que voici :

On met un petit morceau d'alun dans le creux d'un bambou, percé de plusieurs trous. Ensuite on remue pendant trois ou quatre minutes avec ce bambou, l'eau qu'on a puisée dans la rivière. Les particules de terre se mêlant avec l'alun, sont précipitées au fond du vase, et l'eau qui est au-dessus reste pure et diaphane. Cette méthode n'est point due à la connoissance de l'attraction particulière de différens corps. Elle est à peine connue des chymistes, dans les pays où la théorie de cette attraction est familière. Des hommes qui n'ont qu'une simple pratique, se contentent de faire des essais sur les choses dont ils ont besoin. Les nombreux chinois, vivant sur les rivières, ont cherché jusqu'à ce qu'ils l'aient trouvé, le moyen de rendre l'eau potable. L'eau du Nil est aussi, dit-on, purifiée par l'alun. La même propriété de ce sel a été décou-

verte en Europe par des ouvriers, employés dans différentes manufactures, où le mélange de l'argile et d'autres terres rendoit l'eau mauvaise.

A la Chine, les personnes d'un rang élevé sont si difficiles sur la qualité de l'eau, qu'elles en boivent rarement sans qu'elle ait été distillée. Tous les autres Chinois font infuser du thé ou quelques autres végétaux salubres dans l'eau dont ils font usage. Ils la prennent ordinairement chaude, ainsi que le vin et tous les autres liquides. L'habitude a tant d'effet sur les sens, que lorsque les liqueurs spiritueuses ou fermentées sont chauffées, cette nation les trouve plus agréables, comme plus salubres.

Il est d'autres pays où l'on croit aussi que les breuvages chauds sont plus sains. Dans le chaud climat de l'Indostan on a bâti le long de quelques grandes routes des *choultries*, ou des cabarets, comme on bâtit ailleurs des asyles pieux; et dans ces choultries, tous les voyageurs trouvent des liqueurs foibles, mais chaudes.

Mais quoique les Chinois aiment à boire chaud, ils savent cependant jouir pendant l'été de l'agréable fraîcheur que produit la

glace. Ils s'en servent principalement pour leurs fruits et leurs confitures, qui, d'après cela, méritent véritablement le nom de *rafraîchissemens*. Dans les jattes qui, à la Chine, sont généralement employées au lieu de plats, on sert des morceaux de glace entre-mêlés avec des amendes d'abricots et des noix, ou des graines et des tranches de la racine chevelue du *lien-wha*, qui est le *nymphæa nelumbo* (1), et probablement le *lotus* des Egyptiens. On en présenta souvent à l'ambassadeur et à sa suite dans les déjeûners que lui donnèrent les principaux mandarins.

Quoique le thé soit le breuvage général des Chinois, qu'ils le boivent entre les repas et qu'ils en présentent à ceux qui leur rendent visitent à toutes les heures du jour, ils aiment aussi beaucoup, et sur-tout dans les provinces du Nord, les liqueurs fortes, les liqueurs spiritueuses. Lorsqu'à la Chine la société est animée, et que quelque convive veut se retirer, on essaye de l'empêcher de partir, ou de le faire revenir s'il est déjà parti, en fesant usage des mêmes expédiens qui ont lieu en Europe dans les parties de plaisir.

(1) Lis aquatique.

Les mandarins se livrent habituellement aux délices de la table. Ils font divers repas par jour avec des viandes fortement assaisonnées, et chaque repas est composé de plusieurs services. Ils emploient une partie de leurs momens de loisir à fumer du tabac mêlé avec des substances odoriférantes, et quelquefois même avec un peu d'opium, ou bien ils mâchent des noix d'arèque.

Quoique les livres d'agrément, tels que les histoires, les romans, les pièces de théâtre abondent à la Chine, la lecture n'y est pas devenue un amusement universel, comme dans toutes les contrées polies de l'Europe. Les jouissances sensuelles et casanières, plutôt que les exercices du corps et les plaisirs de l'ame, semblent être les principales ressources des Chinois pour remplir les heures où ils n'ont point d'occupations sérieuses.

Les deux mandarins Chow-ta-zhin et Van-ta-zhin, passoient une grande partie de leur temps à s'entretenir avec l'ambassadeur et les principales personnes de l'ambassade, par le secours des interprètes. A la vérité, ils faisoient bien moins de questions que de réponses. Les Chinois sont, de tous les

hommes, les plus curieux à l'égard des étrangers qui paroissent parmi eux, parce qu'on en voit très-rarement, excepté à Canton : mais quant au pays d'où sortent ces étrangers, ils sont plus indifférens. Ils ont été élevés dans l'habitude de renfermer leurs idées dans leur propre pays, qu'ils appellent emphatiquement le *royaume du centre.* Nul Chinois ne songe à le quitter, si ce n'est quelqu'habitant de la côte, qui est sans fortune, ou quelque marin dont la classe est presque séparée du reste de la société. Les marchandises étrangères, que consomment les Chinois, ne leur rappellent que Canton, d'où ils les reçoivent comme si elles y étoient fabriquées. Les autres pays, hors l'Asie, sont rarement cités dans leurs livres ou marqués sur leurs cartes informes. Ils ont quelques brillantes descriptions de l'Indostan, et un conte rapporté dans l'ouvrage de l'abbé Raynal (1), se trouve aussi dans les écrivains chinois. Ce conte dit que dans un certain canton de l'Indostan, le gouvernement étoit si parfait et le peuple si strictement vertueux,

(1) Histoire de l'établissement et du commerce des Européens dans les deux Indes.

qu'une bourse ou un joyau perdu sur un grand chemin, étoit placé, par celui qui le trouvoit, dans l'endroit le plus remarquable, afin que le voyageur, qui l'avoit laissé tomber, pût le voir plus facilement en revenant le chercher. Certes, les Chinois n'ont point emprunté ce trait de l'auteur français, ni celui-ci ne l'a pris dans leurs livres; et cette coïncidence semble devoir faire croire que le conte est fondé sur quelque vérité.

Il n'est pas douteux que les personnes qui sont employées dans le gouvernement de la Chine, doivent avoir connoissance des pays avec lesquels il a des relations; de même que les marchands connoissent les lieux avec lesquels leur commerce a des rapports. Mais les autres classes de la société n'ont rien qui les intéresse hors de la Chine; et la masse du peuple seroit peut-être peu satisfaite d'entendre raconter, à l'égard des pays étrangers, autre chose que des contes merveilleux, qui ne se passent point chez elle, et des faits qui ne sont point dans la nature.

Quant aux deux mandarins, qui étoient à la suite de l'ambassade, ils trouvoient du

plaisir à répondre, autant qu'ils en étoient capables, à ce qu'on leur demandoit sur leur pays. Quoique leur opinion se ressentît de la partialité nationale, ils sembloient s'attacher à être exacts dans les faits qu'ils racontoient. Chow - ta - zhin, sur-tout, qui étoit un homme de cabinet, ne donnoit en général des renseignemens, que d'après les documens publics.

Le légat avoit rarement des conversations familières avec l'ambassadeur. On ne jugeoit même pas convenable de faire, en sa présence, beaucoup de questions sur la Chine. Quoiqu'il fît la route par terre et avec beaucoup de pompe, il rendoit chaque jour visite à lord Macartney. Sa marche étoit précédée par des soldats ou des domestiques, qui annonçoient à haute voix son approche, pour qu'on lui laissât le chemin libre. Sa voiture étoit une de ces chaises à porteur, dont nous avons parlé dans un autre endroit: mais elle étoit plus ornée de glands de soie. Elle étoit portée par quatre hommes. Des cordes peu tendues étoient attachées aux extremités des bâtons de la chaise, et on passoit sous le milieu des cordes, un court bambou, dont chaque bout étoit appuyé sur les épaules

d'un des porteurs. Ainsi il y avoit deux porteurs devant et deux derrière, et quatre autres marchoient à leur suite, pour les relever. Des domestiques, portant des parasols et d'autres marques d'honneur, accompagnoient la chaise, qui étoit, en outre, suivie par plusieurs hommes à cheval.

Il est très-rare qu'un mandarin, d'un rang élevé, voyage ou sorte jamais de sa maison, sans un train convenable à sa dignité. Il est si essentiel, pour les hommes revêtus de quelqu'emploi, de conserver sans cesse les dehors faits pour inspirer du respect au vulgaire, que si on les voyoit passer dans la rue, sans leur suite, on regarderoit cela comme une sorte de dégradation. Ils sont, en conséquence, soigneux de conserver l'importance de leur rang, et d'exiger du peuple tous les honneurs qui leur appartiennent. Cette habitude fait qu'ils sont plus attentifs à rendre aux autres ce qu'ils leur doivent, et principalement aux étrangers de distinction, reçus parmi eux.

A chaque ville un peu considérable et à chaque poste militaire, situé sur le bord de la rivière, les troupes étoient rangées en ligne jusqu'à ce que les yachts, qui portoient l'ambassade

l'ambassade, eussent passé, et on tiroit trois coups de canon pour le saluer. Ces canons étoient des espèces de pétards courts, qui ne servent que pour les saluts. On n'y met qu'une petite quantité de poudre. Ensuite, ils sont plantés perpendiculairement dans la terre, et remplis de terre ou de sable. Après que la cérémonie militaire étoit achevée, les soldats alloient déposer dans le magasin de leur corps-de-garde, leurs armes et leurs uniformes pompeux, jusqu'à ce qu'il se présentât une nouvelle occasion de les reprendre. Dans l'intervalle, ces soldats ne portent rien qui les distingue. Ils ont le vêtement commun du peuple, et sont employés dans les manufactures, ou à la culture des terres. De cette manière, ils se rendent certainement plus utiles en temps de paix; mais aussi ils ont moins ce courage et cette discipline nécessaires pour la guerre. La paie des soldats et ce qu'on leur accorde en outre, valent mieux que ce que gagnent les hommes du peuple. Quelque ombre de ce pouvoir qu'ils exercent en corps, sous leurs officiers, les suit encore alors qu'ils ne sont plus sous leurs drapeaux, et enfin un enrôlement est considéré comme une sorte de préférence. Aussi ne faut-il

ni force ni stratagême pour recruter les armées chinoises.

Dans les endroits où le grand chemin étoit rapproché de la rivière, l'ambassade rencontroit chaque jour quelque poste militaire. Ce chemin étoit bien fait, mais étroit. On y voyoit peu de voitures; et il n'y en avoit aucune qui eût plus de deux roues, soit celles qui portoient des voyageurs, soit celles qui servoient à charrier des marchandises. Ni les unes ni les autres n'étoient suspendues sur des ressorts. Les hommes au-dessus du commun, voyageoient à cheval, dans des chaises à porteurs, ou dans des palanquins; et les dames alloient, pour la plupart, dans des litières bien fermées, et suspendues entre des chevaux ou des mulets. Mais ces voitures n'étoient employées que pour de petits voyages, ou dans les endroits éloignés des rivières et des canaux.

Semedo dit, dans son histoire de la Chine, qu'autrefois les carrosses étoient très-en-usage dans cet empire, et que c'est de là que la mode en vint en Italie au seizième siècle; mais que les Chinois y ont renoncé depuis, parce qu'ils regardent ces voitures comme embarrassantes et dispendieuses.

Quelques anciens voyageurs parlent de la coutume qu'avoient les Chinois d'appliquer l'invention des voiles à leurs chariots. Ils l'ont en partie conservée. Mais apparemment qu'autrefois elle étoit usitée dans des parties de la Chine moins fertiles que les bords du Pei-Ho, car Milton dit :

Le Sericanien, dans ses stériles plaines,
Imitant avec art les ailes d'un vaisseau,
Court, à l'aide du vent, sur son char de roseau.

Ces chariots de roseau sont de petites charrettes, ou plutôt de doubles brouettes de bambou, qui ont une grande roue entr'elles. Quand il n'y a point assez de vent pour faire marcher la charrette, un homme, qui y est véritablement attelé, la tire en avant, tandis qu'un autre la tient en équilibre et la pousse par derrière. Lorsque le vent est favorable, la voile rend inutile le travail de l'homme qui est en avant. Cette voile consiste en une natte attachée à deux bâtons plantés sur les deux côtés de la charrette. Une si simple invention ne peut servir que quand on veut faire aller la charrette vent arrière; et elle est vraisemblablement due à quelqu'individu qui ne vouloit avoir ni de compagnon de son travail, ni d'associé à ses profits, ou qui

ne pouvoit pas en trouver. Des machines compliquées et susceptibles d'être appliquées à d'importans objets, prennent ordinairement leur origine dans des pays où l'esprit est excité à faire des efforts, et à chercher des inventions par l'espérance du bénéfice qui provient des découvertes pour améliorer la qualité de quelqu'article de consommation, ou pour le fournir en plus grande quantité et à meilleur marché que par les méthodes déjà connues.

Il ne paroissoit point qu'il y eût le moindre défaut de construction dans les ponts placés le long du Pei-Ho. A la vérité, il n'y en avoit point qui le traversât et qui pût conséquemment gêner la navigation, mais plusieurs, bâtis en pierre de taille, étoient jetés sur divers courans d'eau qui se réunissoient à la rivière, ou sur des canaux auxquels elle fournissoit de l'eau. Les restes d'un pont qu'on voyoit en un endroit, montroient quelle avoit été la violence d'un débordement qui en avoit emporté une partie. Non loin de ce pont, étoit un palais considérable, entouré d'un jardin et de beaucoup de terrein, planté pour l'agrément. Le tout étoit clos d'un mur et avoit une triple

porte du côté de la rivière. On dit que ce lieu appartenoit à l'empereur, et étoit quelquefois habité par une partie de sa famille. On ne voyoit point de propriété particulière de pur agrément. Tous les grands édifices étoient, dit-on, destinés à quelqu'usage public, ou étoient occupés par des personnes revêtue de quelqu'emploi. S'il étoit un homme qui eût reçu une grande fortune de ses pères, mais qui n'occupât aucune place dans le gouvernement, certainement il n'en montroit pas plus d'ostentation, et il jouissoit de ses richesses dans l'obscurité.

Depuis leur arrivée en Chine, les personnes qui composoient l'ambassade avoient à peine vu un nuage se mouvoir dans les cieux. Elles n'avoient pas non plus apperçu une seule éminence entr'eux et l'horizon. Ce ne fut que le quatrième jour après leur départ de Tien-Sing, qu'elles distinguèrent de hautes montagnes bleues du côté du nord-ouest. Ces montagnes annonçoient l'approche de Pékin, au-delà duquel elles étoient situées. Deux jours après, le 6 août 1793, les yachts jetèrent l'ancre à deux milles de cette grande capitale, et à un demi-mille de la cité de Tong-Choo-Foo,

où le Pei-Ho cesse d'être navigable, si ce n'est pour des canots. L'ambassade interrompit, pour quelque temps, ses voyages par eau. Il y a de Tien-Sing à Tong-Choo-Foo environ quatre-vingt-dix milles.

Les premiers compagnons de voyage de l'ambassade, lesquels étoient à bord du *Lion* et de l'*Indostan*, ne restèrent pas long temps dans le golfe de Pé-Ché-Lée. Mais pendant qu'ils étoient à l'ancre, ils déterminèrent les situations suivantes :

Latitude du mouillage.....	38°.	51' ½	nord.
Longitude d'après la montre marine	117	50	est.
Longitude d'après plusieurs observations du soleil et de la lune, faites le 29 juillet 1793.....	118	7	
Longitude prise également le 30.	117	58	
Moyenne proportionnelle des deux jours.....	118	2	30"
Variation de la boussole, par amplitude, le 27 juillet.....	1	30	ouest.
Le 28.....	1	20	
Latitude des îles de sable, qui sont dans le golfe, et que le vieux pilote nomma *Sha-Loo-Poo-Tien*..	39	1	nord.
Longitude des mêmes îles, d'après les montres marines.....	118	40	est.
Latitude de l'embouchure du Pei-Ho.....	39	»	nord.

La hauteur des marées au mouillage étoit d'environ huit à neuf pieds. Elles fluoient et refluoient irrégulièrement, et de tous les points du compas : mais le principal courant de la marée montante partoit du sud-est, et celui du reflux, du nord-ouest.

— Le 6 août, premier jour de la nouvelle lune, la marée monta à neuf heures quarante minutes du matin. Elle s'éleva à dix pieds. La pleine mer fut à une heure, et elle resta dans cet état jusqu'à quatre heures après-midi. Le vent souffloit alors modérément de l'est. Il n'y eut presque pas de différence dans la marée du lendemain. — Ces observations furent faites avec exactitude, pour accéder à la demande d'un astronome célèbre, qui souhaitoit que ces faits fussent bien déterminés, pour compléter une *Théorie des Marées* à laquelle il travailloit.

Le 8 août, les vaisseaux mirent à la voile, et le 12 ils passèrent le détroit de Mi-a-Tau. Ils naviguèrent dans le golfe, en compagnie de plusieurs grandes jounques, de différente grandeur. Quelques-unes avoient quatre grands mâts d'une égale hauteur, et dont aucun n'avoit des haubans. Ils étoient

fixés dans la contre-quille par une forte et massive carlingue, et appuyés par des jambes de force, qui portoient sur les étambraies. Les voiles étoient les unes de natte, les autres de toile de coton. Les cables et les cordages étoient, pour la plupart, de chanvre, et paroissoient bien travaillés. Les plus petites jounques passèrent seules le détroit de Mi-a-Tau; les autres prirent leur route par le nord des îles qui portent le même nom. L'expérience leur avoit sans doute appris que c'étoit le meilleur passage.

A Ten-Choo-Foò, sir Erasme Gower éprouva les bons effets des ordres donnés en sa faveur, par le vice-roi de Pé-Ché-Lée. On lui fournit des provisions pour tout son équipage. De là, il partit pour aller examiner la baie de Ki-San-Seu, qu'on appelle quelquefois la *baie de Zeu-a-Tau*, où il arriva le 15 août. Il trouva la baie assez bonne dans toutes ses directions pour qu'un vaisseau y pût hiverner avec sécurité. Elle est très-vaste. L'eau a de cinq à neuf brasses de profondeur; le fond est solide et retient bien les ancres.

Cependant l'aiguade et le bois de chauffage étoient éloignés de la baie. La fatigue qu'occasionnoit le besoin d'aller chercher ces

objets pouvoit devenir funeste à l'équipage du *Lion*, dont le nombre étoit diminué et la santé affaiblie. La stérilité des campagnes voisines et la pauvreté des habitans firent douter qu'on pût procurer aux malades et aux convalescens de l'escadre les choses nécessaires à leur rétablissement. D'après cela, on résolut de se rendre à Chu-San, où l'on avoit à espérer plus de secours. La saison étoit favorable, le chemin court; et la première fois qu'on l'avoit fait, on avoit trouvé qu'en aucun lieu du monde, la mer n'offroit aussi peu de danger que de Chu-San à la rivière de Tien-Sing.

CHAPITRE IV.

L'Ambassade débarque près de Tong-Choo-Foo. Elle traverse Pékin pour se rendre dans un palais qui est au-delà. Elle retourne dans la Capitale.

L'AMBASSADE avoit, jusqu'alors, suivi sa route vers la capitale de la Chine, sans fatigue et sans embarras. Les voyageurs n'avoient pu qu'être flattés de trouver dans tous les objets, qui s'offroient à eux, une nouveauté agréable aux yeux, ou intéressante pour l'esprit. L'uniformité même du pays qu'ils avoient traversé, étoit un spectacle d'une étendue à laquelle on peut difficilement trouver ailleurs des objets de comparaison. On peut, d'après une théorie agréable et sacrée, considérer cette vaste plaine, comme une partie de ce qu'étoit la terre dans le premier état de sa formation, conservant encore sa surface égale et féconde, tandis que des bouleversemens ont répandu sur le reste l'inégalité et la difformité. Mais ceux qui observent attentivement les opérations de la nature, voient que cette partie

de la Chine, n'est qu'une création subséquente à d'autres points du globe plus élevés, et qu'elle ne consiste qu'en terres d'alluvion, entraînées d'abord par les torrens, qui tombent des montagnes voisines, déposées au pied de ces montagnes, et forçant graduellement la mer à se retirer.

Vers l'extrémité occidentale de l'immense plaine, qui probablement a été formée, comme nous venons de le dire, est bâti Pékin, capitale de la Chine. Il faut traverser cette ville pour se rendre de Tong-Choo-Foo au palais d'automne de l'empereur, appelé *Yuen-min-Yuen*, c'est-à-dire, le *jardin de verdure perpétuelle*. C'est-là qu'il falloit déposer les présens qui ne pouvoient point être transportés sans danger à Zhé-Hol. L'ambassadeur et sa suite devoient demeurer tout près de ce même palais de Yuen-min-Yuen, pendant qu'on feroit les préparatifs nécessaires pour leur voyage en Tartarie.

Comme il ne naviguoit point, entre Tong-Choo-Foo et Pékin, des bateaux de la grandeur des yachts, dans lesquels l'ambassade avoit jusqu'alors voyagé, les personnes qui la composoient débarquèrent près de la

première de ces villes, et furent logées dans un temple ou monastère, qu'on avoit préparé pour les recevoir. On mit le bagage et les présens dans deux magasins qu'on construisit exprès, avec des bambous très-forts et des nattes d'un tissu tellement serré, que la pluie ne les peut pénétrer. Chacun de ces magasins avoit plus de deux cents pieds de long. Ils étoient vis-à-vis l'un de l'autre, et entourés de fortes claies où il y avoit des portes aux deux extrémités. Des sentinelles étoient placées tout autour, et des écriteaux, attachés à des poteaux, défendoient à toutes personnes d'approcher avec du feu. Ces grands magasins furent construits en peu d'heures. Tous les effets qui appartenoient à l'ambassade, et qui composoient la cargaison de trente bâtimens, furent mis à terre et emmagasinés en un seul jour. A la Chine, les matériaux et les ouvriers sont toujours prêts dès que l'état en a besoin. Il y a aussi une activité et une bonne volonté dans l'obéissance, qui prouvent que la récompense est proportionnée au travail.

Le temple où logèrent l'ambassadeur et sa suite, avoit été fondé, depuis plusieurs siècles, par un riche dévot, qui avoit en

même-temps laissé de quoi suffire à l'entretien de douze prêtres de la religion de Fo, laquelle est la plus généralement répandue à la Chine. Maintenant, cet édifice sert, au besoin, de *choultry* ou de *caravensera*, où logent les personnes d'un certain rang, lorsqu'elles voyagent pour le service public. La divinité la plus remarquable de ce temple, est une personnification de la Providence, sous la forme d'une femme, tenant dans sa main un plateau rond sur lequel est peint un œil. Cette figure a de la grace et de la dignité.

M. Hickey, peintre de l'ambassade, et cité dans le premier volume de cet Ouvrage, a fait du monastère et du temple, où l'on voit cette statue, une description que nous allons copier.

Il est situé sur une hauteur, dont la pente est assez douce, à environ un demi-mille de la rivière, et près des fauxbourgs de Tong-Choo-Foo. Tout autour est une autre muraille, où il y a une petite porte en face de la rivière. Lorsque les Anglais y étoient, cette porte étoit gardée par des soldats chinois, et il y avoit à côté une tente où se tenoit une bande de musiciens, qui jouoient

de leurs instrumens toutes les fois que l'ambassadeur ou les principales personnes de l'ambassade passoient devant eux. En entrant par la petite porte, on traverse plusieurs cours et plusieurs bâtimens fort bas, et on arrive aux édifices particulièrement consacrés aux exercices de la religion. Ceux-ci sont séparés des autres par un mur dans lequel on a pratiqué une entrée, qui a la forme exacte d'un cercle, et dont le diamètre est d'environ huit pieds. En dedans de ce mur, on voit deux temples placés vis-à-vis l'un de l'autre, et ayant entr'eux une aire spacieuse. Le devant de chacun de ces temples forme un portique, soutenu par des colonnes de bois, peintes en rouge, vernissées, et d'un très-petit diamètre proportionnément à leur longueur. Elles diminuent légèrement depuis la base jusqu'au chapiteau, qui n'a guère d'autre ornement que de la dorure. La base repose simplement à terre, comme dans l'ancien ordre dorique. L'intérieur de ces temples est de toute hauteur, et n'a rien qui cache la charpente de la couverture. On remarque dans ces temples plusieurs statues de divinités mâles et femelles. Quelques-unes sont sculptées en bois et peintes de diverse

couleur, mais d'un goût moderne et d'un travail médiocre; d'autres sont de porcelaine.

La suite nombreuse de l'ambassadeur occupa presque tous les logemens du monastère. Il n'y resta qu'un seul prêtre pour soigner les lampes du temple, et prendre les ordres de son excellence. Les autres moines se retirèrent dans un monastère voisin : mais ils se rendoient dans le temple lorsque les heures de la dévotion les y appeloient. Les appartemens qu'ils avoient cédés aux Anglais, étoient frais et agréables malgré la chaleur de la saison. A l'extrémité de chaque chambre étoit une estrade en planches de plus d'un pied de haut, et telle à-peu-près qu'on en voit dans quelques corps-de-garde en Europe. Un gros drap de laine, non tissu, mais travaillé comme le feutre dont on fait les chapeaux, étoit étendu sur l'estrade; et ce drap, avec un oreiller, formoit le lit où reposoient les prêtres. Les autres classes de la société, ou du moins les gens du peuple, en Chine, ne couchent guère d'une manière plus molle, et gardent la nuit une grande partie de l'habillement qui les couvre le jour.

Les logemens séparés qui appartenoient aux supérieurs du monastère furent occupés

par l'ambassadeur et les principales personnes de l'ambassade. Le reste fut mis dans les autres chambres, où la négligence des prêtres avoit laissé s'introduire des scorpions et des scolopendres. Quelques Anglais, qui n'avoient point voyagé dans le midi de l'Europe, ne connoissoient ces nuisibles insectes que par les descriptions qu'ils avoient lues; et quand ils en virent pour la première fois dans leur chambre à coucher et sur leurs habits, ils en eurent tant d'horreur, qu'il sembloit qu'il n'en falloit pas davantage pour leur donner mauvaise idée d'un pays qui produisoit de pareils animaux. Mais il y avoit moins de danger qu'on ne le croyoit; car quoique ces animaux puissent faire beaucoup de mal, ils en font très-peu, même dans les pays où ils abondent le plus; et ils n'en firent aucun dans les circonstances dont nous parlons. La brûlante température, favorable à l'existence de ces insectes, étoit extrêmement incommode. Le thermomètre de Farenheit montoit à l'ombre à quatre-vingt-six degrés. Cependant les Anglais se déroboient à l'excès de la chaleur dans les cours qui séparoient les bâtimens autour des temples, et pour cela ils tendoient horizontalement des

toiles

toiles d'un toit à l'autre. Des cordes attachées à ces toiles donnoient aux personnes, qui étoient dessous, la facilité de les mouvoir dans le sens qu'elles jugeoient convenable, pour introduire l'air dans les endroits d'où le soleil se retiroit successivement.

Le lendemain de l'arrivée de l'ambassade à Tong-Choo-Foo, tous les Anglais furent invités à un banquet que donnèrent les mandarins. L'heure à laquelle ce banquet eut lieu, fit juger que c'étoit un déjeûner; mais la quantité de différentes espèces de viande qu'il y avoit, en fesoit un repas très-substantiel. Quoique le thé accompagnât chaque service, il n'étoit considéré que comme un accessoire. On avoit placé les tables dans la partie des nouveaux magasins que ne remplissoient pas les présens et le bagage; car aucun autre endroit couvert n'eût été assez grand pour cela. Il paroît, d'après cet exemple, que quand les Chinois veulent traiter quelqu'un avec beaucoup de politesse, l'étiquette consiste non-seulement à l'inviter lui-même, mais toutes les personnes de sa suite, quelles qu'elles soient. Donner à manger, est une partie si essentielle de leur savoir vivre, qu'ils ne la négligèrent point dans cette oc-

casion, bien que l'hospitalité de l'empereur rendît la leur assez inutile.

Les spectateurs étoient en si grand nombre sur le vaste et sablonneux terrein qui s'étend entre le temple et la rivière, qu'on y avoit dressé des échoppes où l'on vendoit différentes choses, mais principalement des fruits et des liqueurs. Les haltes étoient ombragées par de grandes toiles carrées, que soutenoit, dans le milieu, une seule perche plantée dans la terre. Le feu où l'on cuisoit les viandes étoit en plein air; et il y avoit des pompes du côté de la rivière, pour servir en cas d'accident. Ces pompes étoient construites comme celles d'Europe. On dit aussi que c'est à l'Europe que les Chinois en doivent l'invention, et qu'ils les construisent en partie avec des matières que leur fournissent les Européens. Ils ont commencé à faire usage de ces pompes, depuis l'incendie qui eût lieu à Canton, dans le temps où l'amiral Anson y étoit, et où, par le moyen de ces machines, son équipage arrêta si habilement les progrès du feu. D'autres inventions européennes seront vraisemblablement adoptées en Chine, à mesure qu'on aura plus de relations avec cet empire, et la seule importation de ces ar-

ticles ajoutera beaucoup au commerce de l'Angleterre.

Ni parmi la multitude assemblée près de Tong-Choo-Foo, ni dans la foule que l'approche de l'ambassade avoit attirée ailleurs, depuis son entrée en Chine, on ne remarquoit pas un seul homme vêtu en mendiant, ou qui parût vouloir demander la charité. Beaucoup de gens, il est vrai, avoient l'air peu aisés ; mais aucun n'étoit réduit à la nécessité, ou nourri dans l'habitude de demander des secours à un étranger. Disons aussi que la saison n'étoit point celle qui détruit ou diminue les ressources ordinaires des paysans, et les force quelquefois à avoir recours à des excès criminels pour se procurer de quoi subsister. Mais dans ces temps-là, l'empereur est leur appui. Il ordonne d'ouvrir les greniers publics; il remet les impôts à ceux qu'accable l'infortune; il leur accorde des secours pour rétablir leurs affaires. Il paroît, aux yeux de ses sujets, remplacer, en quelque sorte, la providence, pour veiller en leur faveur. Il sait parfaitement combien la chaîne qui maintient ainsi son pouvoir absolu est plus forte que ne le seroit la crainte du châtiment. Il est même

si jaloux du privilège exclusif d'exercer la bienfaisance envers son peuple, que quelques riches marchands lui ayant une fois proposé de venir au secours d'une province malheureuse, non-seulement il rejeta cette offre, mais il en fut très-offensé. En même-temps, il accepta les dons d'une veuve opulente de la province de Tien-Sing, pour contribuer aux frais de la guerre du Thibet. Mais indépendamment des maux généraux que tout gouvernement sage est attentif à prévenir ou à soulager, des accidens particuliers et le défaut de moyens de subsister sont cause, que dans la plupart des autres pays on est, en tout temps, affligé par le spectacle d'êtres humains, dont l'existence dépend des secours précaires de ceux qui ont de quoi secourir l'infortune, quoiqu'ils puissent y être exposés à leur tour.

L'ambassadeur avoit, de temps en temps, donné des gratifications aux équipages des yachts et aux autres chinois employés pour l'ambassade ; mais ces largesses n'étoient jamais demandées, et elles étoient faites à l'insçu des mandarins. Comme ces mandarins avoient déjà insisté pour mettre sur le compte de l'empereur quelques bagatelles

qu'ils avoient achetées pour une ou deux personnes de l'ambassade, quelques anglais allèrent eux - mêmes dans la ville voisine pour faire de petites emplètes. D'ailleurs, leur curiosité étoit un motif suffisant pour leur faire prendre ce parti. Des mandarins prirent alors la peine de les accompagner. Van-ta-zhin, sur-tout, qui étoit né à Ton-Choo-Foo, voulut leur en faire les honneurs. Il les fit passer par un grand faubourg, qui montre l'accroissement de cette ville depuis la construction des murailles qui entourent ses premiers bâtimens. Ces murailles sont solidement bâties en briques, et plus hautes que les maisons qu'elles renferment, et qu'on a, pour la plupart, construites de bois. La rivière les baigne d'un côté, et ailleurs elles sont défendues par un fossé très-large. Les voyageurs ne virent point de canons sur les remparts; mais il y avoit quelques mousquets debout auprès des portes. Les principales rues étoient droites, pavées avec de grandes pierres carrées, et avoient des trottoirs de chaque côté. Un tendelet traversoit les rues et les abritoit contre les rayons d'un soleil brûlant. Beaucoup d'hommes du peuple étoient nuds depuis la ceinture en haut.

Plusieurs grands magasins contenoient différentes sortes de grains, dont on dit qu'une provision pour plusieurs années est toujours en réserve, pour l'approvisionnement de la capitale. La plupart des maisons avoient des boutiques sur la rue, les unes remplies de marchandises, les autres occupées par des gens de métier; et, de tous côtés, on déployoit une industrie, qu'excitoit, sans doute, le voisinage de Pékin : le dehors des boutiques étoit peint de couleurs très-variées et très-agréables. Il y avoit aussi de la dorure et de riches enseignes avec des écriteaux pour attirer les chalands. Les principales marchandises exposées en vente, étoient du thé, des soieries, de la porcelaine venant du midi de la Chine et des fourrures de différente espèce, dont la plus grande partie est tirée de la Tartarie. Les voyageurs remarquèrent avec plaisir parmi ces marchandises des draps d'Angleterre; mais il n'y en avoit qu'en petite quantité.

L'aspect des Anglais interrompit, pour quelque temps, les occupations du peuple. D'autres Européens qui, pour la plupart, étoient des missionnaires, avoient traversé cette ville; mais pour éviter de se faire

remarquer, ils s'étoient vêtus de longues robes à la mode du pays, et avoient laissé croître leur barbe comme les Chinois. Les habits courts, les visages rasés de nos voyageurs, formoient un nouveau spectacle. Cependant, celui qui excita le plus de surprise fut un nègre qui servoit une des principales personnes de l'ambassade. Il avoit été pris à Batavia pour remplacer un domestique qu'on avoit renvoyé en Europe. Sa peau, couleur de jais, sa tête laineuse, les traits particuliers à son espèce, étoient absolument nouveaux pour cette partie de la Chine. On ne se rappeloit pas d'y avoir vu rien de semblable. Quelques-uns des spectateurs doutoient qu'un tel être appartînt à la race humaine, et les enfans crioient que c'étoit un diable noir, *fan-quée*. Mais son air de bonne humeur les réconcilia bientôt avec sa figure; et ils continuèrent à le regarder sans crainte et sans déplaisir.

En parcourant les rues, les voyageurs remarquèrent en plusieurs endroits le dessin d'une éclipse de lune qui devoit avoir lieu sous peu de temps. Dans ce climat où l'air est pur, et dont les hommes de tout état se tenant presque toujours hors de

leurs maisons, sont portés à observer ce qui se passe dans les cieux, et s'accoutument aisément à le lier avec les évènemens terrestres, comme si ces évènemens en dépendoient, quelques rapports accidentels ont servi à fortifier ces idées, et la vanité de prédire contribue aussi beaucoup à créer la prétendue science de l'astrologie. Les éclipses étant en particulier considérées comme faites pour influer sur les opérations de la nature, et sur les destinées des hommes, les époques où elles ont lieu sont nécessairement devenues un objet d'attention et d'inquiétude. Le gouvernement chinois, toujours attentif à fonder son autorité sur l'opinion que le peuple a de sa sagesse supérieure et de ses soins constans pour maintenir la tranquillité et le bonheur de l'empire, a profité du préjugé sur les éclipses, en se réservant exclusivement la faculté de communiquer au peuple tout ce que la science et les observations astronomiques peuvent apprendre à cet égard. Cette communication se fait ensuite, comme dans l'occasion dont nous venons de parler, au moment le plus propice et avec une solemnité qui accroît encore la vénération du peuple pour ce prévoyant pouvoir

dont il reçoit des instructions si intéressantes.

Quant aux éclipses de soleil, il est aisé de concevoir combien la disparution de cet astre au milieu de sa brillante carrière, et les ténèbres soudaines au milieu desquelles il semble que la nature va s'anéantir, doivent paroître terribles à ceux qui ignorent les causes d'un pareil évènement, et la brièveté de sa durée. Dès les temps les plus reculés, les habitans de la Chine ont cru que les éclipses de soleil présageoient quelque grande calamité ; et comme on prend beaucoup de peine pour leur persuader que leur prospérité est due à la sagesse et aux vertus de leur souverain, ils croient aussi qu'il y a de sa faute s'il paroît dans les cieux quelqu'augure funeste. L'empereur a la prudence de régler sa conduite d'après cet incommode préjugé. Il n'entreprend jamais rien d'important à l'approche d'une éclipse de soleil. Il affecte, au contraire, de se retirer loin de la présence de ses courtisans, et d'examiner avec soin l'administration de l'empire, afin de corriger les erreurs qui peuvent avoir été commises, et pour lesquelles l'éclipse semble avoir été envoyée. Il invite en même-temps ses sujets à lui dire librement leur avis.

Quelques-uns des mandarins, qui accompagnèrent les Anglais à Tong-Choo-Foo, connoissoient fort bien la véritable cause des éclipses. Ils savoient aussi qu'il y avoit à la cour de Pékin des Européens employés à les calculer ; mais ils croyoient que les Chinois étoient en état de les prédire avec assez d'exactitude. Leur conversation n'apprit pourtant point par quels moyens ils fesoient cette prédiction. Il y a, parmi les Chinois, d'attentifs, de patiens observateurs: mais ils ne possèdent pas assez la science du calcul pour parvenir à la solution d'un problême compliqué. Les premières opérations de l'arithmétique, ne sont pas généralement connues du peuple. Dans les boutiques où les Anglais achetèrent quelques marchandises, on enregistroit régulièrement les articles vendus, et les divers prix étoient marqués en caractères communs, équivalant aux mots qui expriment les nombres dans les autres langues. Mais cet état n'offroit point une suite de figures distinctes, qui pussent s'appliquer aux opérations ordinaires de l'arithmétique, d'après des principes semblables à ceux que les Européens emploient pour les chifres arabes, et qui leur donnent toujours

sur la même ligne, et à mesure qu'ils sont plus à gauche, une valeur décuple. Les Chinois font leurs calculs, par le moyen d'une machine, appelée *swan-pan*, dans laquelle des boules sont enfilées avec des fils-d'archal sur différentes colonnes, et arrangées dans le système des chifres arabes. Les boules représentant les unités, sont sur la première colonne à droite, avec une progression décuple pour les autres colonnes de droite à gauche.

La multiplication décimale et la subdivision des quantités et des mesures, dont les Chinois font usage à chaque instant, simplifient beaucoup leurs calculs. Ainsi, par exemple, un *leang*, qui équivaut à une once d'argent; est divisé en dix *chen*, le *chen* en dix *fen*, et le *fen* en dix *lées*. Les subdivisions idéales de l'argent vont beaucoup plus loin, mais toujours, ainsi que les quantités croissantes, dans les mêmes proportions décimales — Un *lée*, qui fait la millième partie d'un *leang*, est une monnoie de cuivre dans laquelle il y a beaucoup d'alliage. Elle est de forme circulaire, et a, dans le milieu, un trou carré, pour qu'on puisse l'enfiler avec une ficelle; et, par ce moyen, des dixaines sim-

ples et multipliées de cette monnoie, ont cours. Souvent on en donne aussi un plus petit nombre sans être enfilé.

Une monnoie d'une si petite valeur convient parfaitement à la dernière classe du peuple, qui s'en sert pour acheter une petite quantité de marchandises, suivant son plaisir ou ses besoins. D'ailleurs, sans ce moyen d'échange, on pourroit quelquefois demander un plus haut prix des objets qu'on vendroit. A la Chine, le thé est comme la bière en Angleterre, vendu dans des tavernes, soit dans les villes, soit sur la grande route, et sur le bord des rivières et des canaux. On ne paie une tasse de thé qu'un *lée*, et on voit assez ordinairement un voyageur chargé, et fatigué, poser un moment son fardeau, se rafraîchir avec une tasse de thé, et poursuivre ensuite sa route.

Ces *lées*, appelés collectivement *chen*, sont, dans le fait, la seule monnoie empreinte qui circule en Chine. Le gouvernement a, sans doute, considéré qu'une seule espèce de monnoie peut strictement servir de règle pour tous les prix; car la valeur relative de deux ou de plusieurs métaux pris séparément, est sujète à varier, suivant le plus ou moins

de demandes qu'éprouvent ces métaux, lorsqu'on veut les employer à d'autres usages qu'à des moyens d'échange, et suivant la quantité qu'on en expose en vente; de sorte que la monnoie d'un métal devient intrinsèquement plus ou moins précieuse que celle d'un autre métal, quoique l'empreinte qu'elles portent, leur ait originairement donné une égalité relative.

Parmi les Chinois, l'argent est proprement une marchandise. Il n'y en a point de monnoyé. Les paiemens s'y font en lingots, dans la forme qu'ils ont en sortant du creuset où ils ont été affinés, et avec un simple caractère qu'on y empreint pour attester leur poids, qui est communément de dix onces.

La valeur de l'argent varie suivant la plus ou moins grande quantité de ce métal, sortie du trésor impérial. Les piastres d'Espagne sont communes dans toute l'Asie. On a vu, dans le premier volume de cet Ouvrage, qu'elles étoient connues du pilote de la Cochinchine. Les marchands de Tong-Choo-Foo les connoissoient aussi très-bien. L'or est rarement employé dans les relations commerciales : mais on en fait usage pour les objets de parure et pour les meubles. En

général, la valeur de l'argent, à la Chine, a été proportionnément plus forte que celle de l'or, excepté lorsque par des demandes extraordinaires, les marchands étrangers en ont fait hausser le prix. La même chose a eu lieu, quand l'empereur actuel a employé une grande quantité d'or à décorer les temples du Lama, en Chine et en Tartarie.

A la mort d'un souverain de la Chine, la monnoie qui porte son nom est en quelque sorte dépréciée. La matière qui la compose est d'un si bas aloi, qu'on en peut faire fort peu d'usage ; et l'ancienne monnoie est commune dans le pays. Quelques Chinois curieux ont des collections de monnoies : mais il n'y en a aucune assez précieuse pour que des artistes soient tentés de la contrefaire. La série de ces monnoies, correspondant aux souverains dont les annales de l'empire font mention, peut être considérée comme une confirmation de l'histoire de la Chine. Une pareille série a été apportée en Europe ; et quoiqu'incomplète, elle remonte bien au-delà de l'ère chrétienne.

Les histoires de la Chine rapportent, et la tradition confirme, le penchant naturel des empereurs à transmettre à la postérité leur

nom et leur gloire par les monumens les plus durables. Mais une politique cruelle a engagé chaque dynastie, au moment où elle est montée sur le trône, non-seulement à exterminer les restes de la race de ses prédécesseurs, mais à détruire tous les monumens qui pouvoient rappeler leur mémoire. C'est pourquoi les édifices qu'on a laissé subsister, ne portent aucune trace des souverains qui les ont érigés. Un de ces édifices, qui a l'air très-antique, est dans un coin reculé de Tong-Choo-Foo, et semble n'avoir aucune espèce de rapport avec le reste de la ville, dont sa situation l'empêche d'être un ornement. Il y est même de si peu d'utilité, qu'on ne sait pas avec certitude qu'elle fut sa destination première. Construit en brique, il ressemble extérieurement à ce qu'on appelle en Europe des pagodes chinoises, et qu'on croit être des lieux consacrés à des exercices religieux. Mais quoique très-vaste et parfaitement solide dans le premier et le second étage, l'édifice de Tong-Choo-Foo ne peut pas avoir eu une telle destination. On ne voit, dans ces deux premiers étages, ni porte ni fenêtre. Il n'y reste aucun vestige d'escalier, ni aucun autre moyen de monter au troisième étage,

où il y a une porte. Les étages, au nombre de onze, sont distingués par une espèce de corniche, ou un rang de briques saillantes qui règne tout autour de l'édifice; et ils sont bien conservés quoiqu'en partie couverts d'herbe et de mousse. On pense, avec assez de vraisemblance, que ce bâtiment fut construit avant la fondation de Tong-Choo-Foo, même avant qu'on élevât la grande muraille de la Chine, et qu'il étoit destiné à servir pour une vigie, afin de se tenir en garde contre l'approche soudaine du Tartare ennemi.

On voit à la Chine plusieurs sortes de ces édifices élevés et circulaires, que les Européens nomment *pagodes*; ils y sont employés à différens usages, mais jamais à aucun culte religieux. Les temples chinois ne sont guère plus hauts que les maisons ordinaires. On en a un exemple dans celui où logea l'ambassade à son passage à Tong-Choo-Foo. La présence des étrangers n'empêchoit pas qu'il n'y eût une affluence de dévots. L'interprète chinois qui étoit zélé chrétien, et même prêtre de l'église catholique, voyoit avec regret les Anglais examiner curieusement les images, et assister aux cérémonies de la religion de Fo; car il craignoit qu'ils

ne

ne fussent frappés de la ressemblance qu'il y a entre les formes extérieures de cette religion et celles de l'église romaine.

Cette ressemblance est telle, que quelques missionnaires ont conjecturé que les Nestoriens avoient autrefois porté en Chine, par la voie de la Tartarie, quelques lueurs du christianisme. D'autres se sont imaginés que l'apôtre Thomas y étoit allé. Mais le missionnaire Premore pensoit, en considérant les pratiques des sectaires de Fo, que c'étoit un tour que le Diable avoit voulu jouer aux Jésuites. L'un d'eux observe, que la plupart des cérémonies des prêtres de Fo ont tant d'analogie avec celles des catholiques romains, qu'un Chinois qui entreroit dans une église de ces derniers, pourroit croire qu'on y adore les divinités de son pays. Sur l'autel d'un temple chinois, on voit souvent derrière un écran, une statue qui ressemble à celle de la vierge Marie ; on la nomme *Shin-Moo*, c'est-à-dire, la mère sacrée ; elle est assise dans une alcove, et tient un enfant dans ses bras ; une auréole, qu'on appelle le cercle de gloire, est autour de sa tête, et des cierges brûlent sans cesse devant elle. Les longues et grossières robes des

Ho-chaungs ou prêtres de Fo, et leur ceinture de corde, les fait ressembler aux moines de l'ordre de Saint-François. Ils vivent, comme ces derniers, en célibataires; demeurent ensemble dans des couvens, et s'imposent quelquefois des pénitences volontaires et une rigoureuse abstinence.

Les temples de Fo renferment encore plus d'images que les églises chrétiennes ; et la plupart ont plus d'analogie avec la religion des anciens Romains, qu'avec celle des nouveaux. On y voit une figure de femme, qui a beaucoup de rapport avec celle de Lucine; et c'est elle qu'invoquent les jeunes filles qui veulent avoir un époux, et les jeunes femmes qui n'ont point d'enfans. La doctrine de Fo admettant une divinité subordonnée pour chaque genre de vœux que l'esprit humain puisse former, n'a pu manquer de trouver beaucoup de prosélytes parmi les classes du peuple, qui ne sont point contentes du sort que leur promettent les causes et les événemens naturels. Le gouvernement ne s'oppose point aux progrès de cette secte, et ne se mêle jamais des opinions particulières. Il ne défend que les croyances qu'il croit pouvoir troubler la tranquillité de l'état.

Il n'y a point en Chine de religion dominante. Les prêtres d'aucun culte ne sont payés, préférés, ni encouragés par l'état. L'empereur professe une religion; plusieurs mandarins en ont une autre; la majorité du peuple en suit une troisième, qui est celle de Fo. Ces hommes, qui sont les plus ignorans, conséquemment les moins capables d'expliquer les phénomènes de la nature, et qui d'ailleurs se trouvent exposés à beaucoup de besoins qu'ils sont hors d'état de satisfaire par des moyens naturels, aiment à supposer un pouvoir extraordinaire qui opère les choses, qu'ils ne peuvent comprendre, et exauce des vœux qui, sans lui, resteroient sans effet.

Nul peuple n'est plus superstitieux que le commun des Chinois. Non-seulement des offices habituels attirent dans les temples les prêtres et les femmes, mais tous les disciples de Fo s'y rendent lorsqu'ils sont à la veille de se marier, d'entreprendre un voyage, ou de conclure quelqu'autre affaire importante. Ils croyent qu'alors il est nécessaire pour eux de consulter la divinité tutélaire; et ils s'y prennent de différentes manières. — Quelques-uns mettent, dans le creux d'un

bambou, plusieurs petits bâtons consacrés, qui sont marqués et numérotés. Le consultant, à genoux devant l'autel, secoue le bambou jusqu'à ce qu'un des bâtons tombe à terre. On en examine la marque; et celle qui y correspond dans un livre, que le prêtre tient ouvert, répond à la question qu'on a faite. Quelquefois les réponses se trouvent écrites sur une feuille de papier collée dans l'intérieur du temple. D'autres jettent en l'air un polygone de bois, dont chaque face a sa marque particulière; et quand il tombe, la marque qui se trouve en haut, est celle qui indique la réponse du livre du destin. Si cette réponse est favorable, celui qu'elle concerne se prosterne avec gratitude, et entreprend avec confiance l'affaire qui l'intéresse. Mais si la réponse est contraire, il jette une seconde fois le bois en l'air. Il le jette même, s'il le faut, une troisième; et c'est celle qui décide irrévocablement ce qu'il doit faire. Du reste, le peuple paroît avoir fort peu de considération pour les prêtres. Les temples sont toujours ouverts pour ceux qui désirent d'interroger le sort. Ils le remercient quand ses décrets sont propices à leurs vœux: mais

ils jettent les bâtons consacrés pour savoir ce qu'ils doivent penser de l'avenir, plus souvent qu'ils ne prient pour se rendre le destin favorable, et leur culte consiste plus en actions de graces qu'en invocations.

Peu de Chinois, dit-on, portent leurs vœux sur d'autres objets que ceux qui ont rapport aux avantages de cette vie. Cependant la religion de Fo professe la doctrine de la transmigration des ames, et promet le bonheur à des conditions, qui sans doute se bornoient, dans l'origine, à la pratique des vertus morales, mais qui, depuis, ont été remplacées par des contributions pour l'édification ou la réparation des temples, et l'entretien des prêtres, et par une attention stricte à des règles particulières. Ceux qui négligeront de remplir ce devoir, disent les prêtres, en seront cruellement punis. Leurs ames passeront dans le corps des plus vils animaux, et les souffrances qu'elles éprouveront, seront proportionnées aux fautes qu'elles auront commises, sous une forme humaine.

Tandis que les Anglais observoient quelques-unes des coutumes religieuses des Chinois, un évènement donna occasion à

ces derniers d'observer une cérémonie religieuse des Anglais, en voyant les funérailles d'un des leurs, lequel mourut dans le court séjour que l'ambassade fit à Tong-Choo-Foo. C'étoit un ingénieux et habile ouvrier en cuivre et en autres métaux. Sorti de Birmingham pour s'établir à Londres, il y vivoit honnêtement de son travail lorsqu'il entendit parler de l'expédition qu'on préparoit pour la Chine. Il avoit appris qu'à Pékin, on avoit fait, dans les arts, plusieurs découvertes avantageuses qui n'étoient point connues en Europe; et entr'autres celle de faire une espèce de clinquant, qui ne se ternissoit pas, ou qui, du moins, duroit beaucoup plus long-temps que celui qui étoit fait suivant les méthodes européennes. Il imagina que s'il parvenoit à connoître les procédés des Chinois, il se mettroit en état d'assurer une fortune à sa famille. Il ne devoit pas espérer de jouir long-temps lui-même du bénéfice que lui procureroit les secrets qu'il découvriroit, car il étoit d'un âge avancé, d'un tempérament faible et sujet à beaucoup de maladies. Mais il crut que ce ne seroit pas trop que d'abréger sa propre vie dans un périlleux voyage, s'il pouvoit

communiquer à ses enfans des moyens de prospérer.

Pendant le séjour que l'ambassade fit à Madère, lord Macartney voyant que la santé de cet homme avoit décliné dans la traversée, le pressa de s'en retourner à Londres. Mais il étoit affermi dans sa résolution. Il continua le voyage ; et quoiqu'il fût attaqué de la maladie épidémique, qui emporta rapidement plusieurs anglais, jeunes et robustes, il arriva jusqu'à une journée de la capitale, où il se flatoit d'obtenir ce qu'il désiroit. Mais son tempérament affoibli par la maladie et par la fatigue, ne put y résister plus long-temps et il périt victime de l'affection qu'il portoit à ses enfans. C'étoit un homme probe, d'un caractère tranquille et modeste, et ayant des mœurs très-décentes. Aussi fut-il regretté de ses compagnons de voyage de tous les rangs ; et son humble état ne l'empêchera pas d'être cité dans la relation de l'ambassade à laquelle il étoit attaché. Il se nommoit *Eades*. Ses funérailles furent accompagnées par le plus grand nombre de ses compatriotes qui étoient à Tong-Choo-Foo, et par une foule immense de Chinois. Tout ce qui se pratique dans les enterremens, en Angle-

terre, fut observé, et la cérémonie se fit avec beaucoup de gravité et de décence, non-seulement par respect pour la mémoire du mort, mais par rapport aux Chinois, qui considèrent la moindre légèreté, la moindre inattention, dans ces occasions solemnelles, comme une marque de barbarie et d'inhumanité.

Cet anglais fut enterré au milieu de plusieurs tombeaux chinois entremêlés de cyprès. Le lieu étoit loin de toute espèce de temple, mais près du grand chemin qui sort de Tong-Choo-Foo. Les cimetières des Chinois ne sont sanctifiés que par la vénération de ceux dont les cendres des pères y reposent. Le peuple conserve ces asyles sacrés avec tout le soin possible. On les visite chaque année pour réparer les brèches, que quelqu'accident peut y avoir occasionnées, et pour en ôter les herbes qui y ont cru, ou la boue qu'il peut y avoir à l'entour. Les Chinois préfèrent toujours, pour placer leurs cimetières, les endroits où la terre n'est pas propre à la culture, parce qu'alors ces lieux doivent naturellement rester plus tranquilles : cependant, le plus pauvre paysan ne touche point à l'endroit où un peu de terre assemblée, annonce que les restes de quelqu'un y

reposent, et cet humble monument est respecté jusqu'à ce que le temps et les effets graduels de l'air l'aient mis entièrement de niveau avec le sol qui l'environne.

La campagne qui est autour de Tong-Choo-Foo, est plane et fertile jusqu'à plusieurs milles de distance. On fournit à quelques anglais le moyen de se promener à cheval. Les chevaux de cette partie du pays sont forts et ont les os gros. Il paroît qu'on ne prend aucun soin pour en perfectionner la race. Les mulets se vendent plus cher que les chevaux, parce qu'on les nourrit plus facilement, et qu'on peut les faire travailler davantage. Beaucoup de chevaux ont la peau tachetée avec la même régularité que celle des léopards; et cela est même si commun, qu'il n'est pas possible de soupçonner qu'on emploie de la fraude pour les faire paroître de cette couleur. Mais on dit que pour avoir des chevaux ainsi marquetés, on se sert entr'autres moyens, de celui de croiser ceux qui sont de couleur opposée. La selle et le reste des harnois des chevaux chinois sont, pour l'élégance, aussi loin de ceux qu'on fait en Angleterre, que les chevaux eux-mêmes le sont des coursiers arabes.

Les Anglais rencontrèrent plusieurs cavaliers chinois, qui, à leur approche, mettoient pied à terre par civilité. C'est, à la Chine, une marque de respect dont un homme ne s'abstient jamais envers ses supérieurs; et la coutume s'en est étendue dans les autres parties de l'Orient. Le gouverneur et les conseillers de Batavia ne manquent point d'exiger un pareil hommage de toutes les personnes qui résident dans la colonie. A la Cohinchine, à Java, à Sumatra, les Anglais remarquèrent, en beaucoup de circonstances, que la Chine donnoit le ton aux pays situés dans les environs des mers chinoises. La couleur jaune que porte l'empereur de la Chine, est affectée par tous les souverains de l'orient de l'Asie.

On voit quelquefois à la Chine un mélange de coutumes orientales et occidentales. Dans les environs de Tong-Choo-Foo, la saison de la moisson donna aux Anglais occasion d'observer qu'on battoit quelquefois le bled avec des fléaux pareils à ceux d'Europe, et que quelquefois on le fesoit fouler sous les pieds des chevaux, suivant la manière décrite par les auteurs orientaux. Les Chinois se servent aussi d'un grand rouleau

pour séparer le grain de l'épi, et ils emploient ces différens moyens sur des aires élevées, et construites avec de la terre et du sable. Ils ont toujours vané le bled avec une machine parfaitement semblable à celle qui a été introduite en Europe depuis le commencement de ce siècle. L'invention en est vraisemblablement due à la Chine.

Dans les campagnes que les Anglais parcoururent, la récolte d'automne consiste principalement en maïs et en millet. Il y a peu d'enclos, et peu de bétail qui rende les enclos nécessaires; à peine y voit-on quelques pâturages. Les animaux pour le labourage et les charrois, ainsi que ceux qu'on destine à être mangés, sont pour la plupart dans des étables, et l'on ramasse du fourrage pour les nourrir. Des fèves, et la paille la plus fine qu'on hache très-menue, composent la principale partie de la nourriture des chevaux. On laisse souvent pourrir sur la terre les racines du bled et les plus grosses tiges des autres plantes, afin qu'elles servent d'engrais.

Les habitations des paysans sont éparses, au lieu d'être réunies en villages. Les cabanes sont propres et commodes. On n'y voit-

ni claies, ni portes, ni aucune autre précaution contre les bêtes sauvages et les voleurs. Il est vrai que le vol ne s'y commet que très-rarement. On ne l'y punit pourtant pas de mort, à moins qu'il ne soit accompagné de quelque dangereuse violence. Les femmes des paysans chinois sont d'un grand secours dans leur famille. Non-seulement elles élèvent leurs enfans et ont tous les soins du ménage, mais elles font la plupart des travaux dont on peut s'occuper dans les maisons. Elles élèvent des vers à soie; elles filent du coton qui, parmi les gens du peuple, est d'un usage général pour les personnes des deux sexes. Enfin, elles font leurs étoffes; car les femmes sont les seuls tisserands de l'empire. Cependant, la plupart de ces femmes ne manquent pas de nuire à leur santé, ou au moins de s'ôter une partie de leur force, en voulant, à l'imitation des femmes de qualité, sacrifier au préjugé qui fait estimer les petits pieds. Quoique l'opération qu'elles subissent à cet égard, ne commence sitôt, ni ne soit suivie avec tant de soin que celle des dames, pour qui la beauté doit être un objet plus précieux, elle suffit pour les estropier et les défigurer.

Malgré toute l'utilité dont les paysannes sont dans leur ménage, les maris s'arrogent un empire extraordinaire sur elles, et les tiennent à une si grande distance, qu'ils ne leur permettent pas toujours de s'asseoir à leur table, mais se font servir par elles. Cet empire est, à la vérité, tempéré par les maximes d'une conduite douce envers tous ceux avec qui on a le plus de rapports, maximes qui sont de bonne heure inculquées dans l'esprit des enfans des dernières, comme des premières classes de la société. Les hommes avancés en âge vivent au milieu des jeunes gens de leur famille. Ils modèrent, dans l'occasion, leur impétuosité et leur violence. L'influence de l'âge sur la jeunesse, est maintenue par les sentimens de la nature, par l'habitude de l'obéissance, par les préceptes d'une morale, d'accord avec les loix du pays, et par les soins continuels et l'art louable qu'emploient les parens à cet effet.

Les vieillards qui n'ont plus la force de travailler, communiquent à ceux de leurs descendans qui sont déjà dans l'âge viril, ou au moment d'y entrer, les règles qu'on leur a enseignées dans leur jeunesse et la sagesse qu'ils doivent à l'expérience. Des

sentences d'une morale simple sont écrites dans la chambre où se rassemblent tous les mâles de la famille; et il y en a toujours quelqu'un en état de les lire aux autres. Dans chaque maison, on voit un tableau contenant le nom de tous les ancêtres des personnes qui y demeurent. Leurs actions sont souvent rappelées dans la conversation; et leur bon exemple sert à exciter les autres à marcher dans le même sentier. Les descendans d'une même race visitent ensemble, à des temps marqués, les tombeaux de leurs pères. Ce soin commun et d'autres circonstances, rapprochent, unissent les parens les plus éloignés. Ils ne peuvent se perdre de vue, et rarement ils cessent de prendre un intérêt réciproque à ce qui les touche. Le fils est obligé de travailler pour l'entretien et le soulagement de son père et de sa mère; le frère doit prendre soin de son frère et de sa sœur lorsqu'ils sont dans l'infortune; et l'oubli de ces devoirs exciteroit une telle horreur, qu'on n'a pas besoin de les prescrire par une loi positive. Tout homme réduit à l'indigence, par maladie ou par quelqu'autre accident, a droit d'avoir recours à ses parens, même les plus éloignés. Les mœurs, bien

plus fortes que les loix, et une affection produite et nourrie par une intimité continuelle, assurent des secours à celui qui en a besoin. Ces mœurs, ces coutumes expliquent clairement un fait dont nous avons déjà fait mention, et qui malheureusement paroît extraordinaire aux Européens; c'est qu'à la Chine, on ne voit jamais des malheureux chercher à exciter la compassion, ou implorer la charité des passans. Il faut ajouter que cet avantage n'est point dû au nombre d'institutions publiques de bienfaisance. Il ne se réalise point, à la Chine, le vœu de ce monarque persan, qui désiroit qu'aucun infortuné ne manquât de trouver du secours dans les hôpitaux. Mais ces établissemens sont peu nécessaires dans un pays où la chaîne qui unit les rejetons d'une famille, fait que si l'un d'entr'eux éprouve des besoins, tous les autres l'aident sans délai et sans lui faire éprouver la moindre humiliation.

Cependant, il arrive rarement que les infirmités des hommes, ou la foiblesse des enfans les rendent totalement incapables de payer, par quelque travail, la subsistance qu'ils reçoivent. Dans les manufactures établies dans les

maisons, il faut souvent peu de force pour exécuter des choses très-essentielles; et dans la campagne, le sol est léger et la culture facile. Dans le voisinage de Tong-Choo-Foo, on laboure avec des bœufs, car il y fait trop froid pour les buffles, mais cette dernière espèce d'animaux est préférée toutes les fois qu'on peut l'élever. On attelle les bœufs par le cou, et non par les cornes, comme dans le continent de l'Europe.

Plusieurs hommes de Tong-Choo-Foo, furent employés à conduire les présens et le bagage de l'ambassade, à Hoong-Ya-Yuen, lieu situé au-delà de Pékin, près du palais d'automne de l'empereur. Comme ces objets avoient été jusqu'alors transportés par mer, ou sur la rivière, on n'avoit pas fait beaucoup d'attention au poids, mais il fallut enfin les faire charrier par des animaux, ou par des hommes : on ne pouvoit, sur-tout, confier qu'à des hommes, ceux des présens qui couroient risque d'être endommagés par le dur mouvement des voitures sans ressorts. — Quelques Anglais avoient, en préparant leurs équipages, moins considéré la route qu'ils devoient faire par terre, que celles qu'ils feroient d'abord par mer. En se disposant

sant à se rendre dans un pays lointain, où ils n'étoient jamais allés, ils se pourvurent inutilement de quelques objets qu'ils devoient y trouver, et d'autres dont ils prévoyoient la possibilité de se servir, mais dont ils ne se servirent jamais.

Après avoir fait le calcul des moyens nécessaires au charroi des présens et du bagage, les mandarins furent obligés de commander environ quatre-vingt-dix petits chariots, quarante-quatre brouettes, plus de deux cents chevaux, et près de trois mille hommes; observons, en outre, que rien de tout cela ne devoit servir ni pour les mandarins eux-mêmes, ni pour les gens de leur suite.

Les plus gros, les plus pesans fardeaux étoient portés par des hommes qui s'arrangeoient de la manière suivante : De chaque côté du fardeau étoit attaché un long et fort bambou, et si deux hommes ne suffisoient pas pour chaque bambou, on mettoit un bambou plus court sous chaque bout des premiers; et alors, les bouts des quatre bambous reposoient sur les épaules de huit hommes; en ajoutant de nouveaux bambous à ceux-là, la force d'un plus grand nombre

d'hommes pouvoit être appliquée au fardeau, dans une proportion géométrique, chacun d'eux supportant une égale quantité de poids, en levant et charriant des fardeaux très-considérables.

L'ambassadeur, et trois autres Anglais, voyagèrent en chaise à porteur, qui sont, en Chine, les voitures le plus en usage pour les gens d'un rang élevé, même lorsqu'ils font de longs voyages. D'autres Anglais étoient à cheval, ainsi que les mandarins, dont le principal se tenoit à côté de la chaise de l'ambassadeur. Les soldats chinois marchoient à pied et fesoient faire place; les domestiques et les gardes de l'ambassadeur étoient sur des voitures à roues; les chaises à porteur, les chariots, les cavaliers, les présens, le bagage, occupoient un grand espace sur la route. Cette route forme, pour Pékin, une magnifique avenue; et c'est par-là qu'arrivent toutes les personnes et les marchandises qui vont des provinces de l'est et du midi dans la capitale. Elle est parfaitement unie; le centre, d'environ vingt pieds de large, est pavé avec des tables de granit, qu'on y transporte d'une très-grande distance, et qui ont depuis six jusqu'à seize

pieds de long, et environ quatre pieds de large. De chaque côté est un chemin non pavé, assez large pour les voitures. La route est, en grande partie, bordée d'arbres, et principalement de saules d'une grosseur considérable.

Bientôt les voyageurs passèrent sur un pont de marbre, d'une construction digne de la matière qu'on y avoit employée. La perfection d'un tel édifice consiste, sans doute, dans la manière dont il répond au but qu'on s'est proposé en le construisant; et ce pont semble ne laisser rien à désirer à cet égard. Il est très-large, solidement bâti; et traversant un ruisseau qui ne déborde jamais, il est fort peu élevé au-dessus du niveau du chemin.

En suivant la route, quelques-uns des gardes de l'ambassadeur, fatigués d'être renfermés dans des voitures qui alloient très-lentement, prirent le parti de descendre et d'aller à pied : par ce moyen, le peuple qui s'étoit rendu en foule sur la route pour voir les étrangers, eut occasion d'examiner leur figure, leur air et leur costume. Les joues rouges, les cheveux poudrés de ces gardes, et leurs habits serrés et courts, qui

n'empêchoient point de distinguer leurs formes, excitèrent une attention particulière. L'air étoit brûlant. Le thermomètre de Farenheit étoit à quatre - vingt-seize degrés dans les voitures couvertes. Les gardes qui alloient à pied paroissoient être un peu incommodés de la poussière, du soleil, de la fatigue et de la foule qui les pressoit. Plusieurs des spectateurs s'en apperçurent, et s'écartèrent pour les laisser respirer plus librement. Mais pour un petit nombre d'autres, ignorans et légers, ils ne furent qu'un sujet de plaisanterie.

On fit halte, pour déjeûner, dans un village qui étoit sur la route. Le cabaret où l'on entra, ne ressembloit point aux nouvelles maisons de ce genre qu'on voit en Angleterre. Il n'y avoit ni élégance, ni décorations; mais les appartemens, quoique petits, étoient propres et bien aérés. On y servit toute espèce de rafraîchissemens. En partant de là, sinon plutôt, les Anglais étoient à tout instant dans l'attente de découvrir cette capitale, qu'on dit être la plus grande ville du monde. Cependant, aucun édifice très-remarquable dans les environs, aucune petite maison de plaisance, ne leur annonçoient

qu'ils alloient la voir incessamment. Enfin, ils arrivèrent à l'entrée d'un des faubourgs du côté de l'est.

Ils passèrent dans une rue pavée qui étoit remplie de monde, et où l'on voyoit sur-tout, beaucoup d'ouvriers, de marchands et d'acheteurs. Le concours du peuple ne paroissoit pas autant avoir été rassemblé pour contempler les étrangers qu'on attendoit, que pour vaquer à ses occupations. Amusé un moment par la vue du cortège, chacun retournoit bientôt à ses affaires. On fut environ quinze minutes à traverser ce faubourg, après quoi on se trouva devant les murs de la cité de Pékin.

L'arrivée de l'ambassadeur fut annoncée par le bruit du canon. On avoit préparé des rafraîchissemens en-dedans de la porte de la ville, pour toutes les principales personnes de l'ambassade. Près de la porte, les murs étoient revêtus en pierre; ailleurs, ils étoient de brique. Une tour, à plusieurs étages, pour placer une vigie, est élevée au-dessus de la porte. A chaque étage on a peint des embrâsures pour du canon, comme on peint quelquefois des sabords sur les côtés d'un vaisseau marchand. En-dehors de la porte,

on voit un mur demi-circulaire avec une porte latérale. Cet ouvrage est construit d'après les principes des fortifications européennes ; et il n'y a pas de doute que ce ne soit une addition moderne. Les murailles de la ville sont d'environ quarante pieds de haut. Le parapet a des créneaux profonds, mais point d'embrâsures régulières. Il n'y paroît pas, non plus, de canons. On voit seulement dans les merlons, des meurtrières pour les archers. Les murailles ont environ vingt pieds d'épaisseur à leur base, et douze vis-à-vis du terre-plein sur lequel le parapet est élevé. Le côté extérieur de ces murailles est, non pas tout-à-fait perpendiculaire, mais peu incliné, et l'intérieur forme un angle considérable, parce que les rangs de briques y sont placés en forme de degré les uns en arrière des autres, et ainsi qu'on représente la façade des pyramides d'Egypte. Les murs sont flanqués de tours carrées, qui s'élèvent à environ soixante pas de distance l'une de l'autre, et s'avancent en-dehors de la courtine, qui s'étend de l'une à l'autre, d'environ quarante à cinquante pieds. Plusieurs hommes à cheval peuvent aller de front sur les remparts, où l'on a pratiqué

du côté de la ville, des montées de terre en talus.

L'entrée de Pékin offre un coup-d'œil bien différent de celui des villes européennes, où les rues sont souvent si étroites et les maisons si élevées, que du bout d'une rue on croit voir les maisons qui sont à l'autre bout pencher les unes vers les autres, et se réunir. A Pékin, la plupart des maisons n'ont qu'un étage, et aucune n'en a plus de deux. Les rues qui les divisent ont beaucoup plus de cent pieds de large : aussi, ces rues sont aérées, claires et gaies.

La rue où passa l'ambassade n'étoit pas pavée. On l'avoit arrosée pour empêcher qu'il y eût de la poussière. Elle étoit traversée par un léger et bel édifice appelé par les Chinois *Pai-Loo*, mot qu'on a traduit pour signifier un arc de triomphe, quoique le monument auquel on l'applique n'ait rien qui ressemble à un arc. Ce monument est en bois, et consiste en trois belles portes, dont celle du milieu est la plus haute et la plus large. Au-dessus de ces portes, il y a trois toits, l'un au-dessus de l'autre, et très-richement décorés. De grands caractères dorés et placés sur les montans et sur les

traverses annoncent pour quoi on a érigé le Pai-Loo. C'étoit pour honorer quelques hommes distingués, ou pour perpétuer la mémoire d'un évènement intéressant.

La première rue que suivirent les Anglais s'étend en ligne directe vers l'ouest jusqu'à l'endroit où elle est interrompue par un mur du palais impérial, mur qui fait face à l'est, et qu'on appelle le *mur jaune*, d'après la couleur d'un petit toit de tuiles vernissées qui le couvre. Là, on apperçoit plusieurs édifices publics qu'on considère comme appartenant à l'empereur, et qui sont aussi couverts en jaune. Ces toits ne sont point interrompus par des cheminées. Les bords et le faîte en sont symétriquement échancrés et forment un feston renversé, dont l'effet est plus agréable que celui que produiroient de longues lignes droites. En outre, ils sont ornés d'une grande quantité de figures, dont quelques-unes imitent des objets réels, et le plus grand nombre n'a de modèle que dans l'imagination. Le tout resplendissant, comme de l'or sous les rayons du soleil, frappa l'œil des Anglais d'une apparence de grandeur qu'on n'a pas coutume de chercher dans cette

partie d'un édifice. On voyoit près de la porte d'immenses magasins de riz; et en regardant à gauche le long de la muraille de la ville, on appercevoit un bâtiment qu'on dit être un observatoire, érigé par Yong-Loo, l'un des empereurs de la première dynastie. C'est aussi, dit-on, au même prince que Pékin doit ses principaux embellissemens.

Sur le devant de la plupart des maisons de cette grande rue sont des boutiques, peintes, dorées, et ornées comme celles de Tong-Choo-Foo, mais avec plus de magnificence. Au-dessus de quelques-unes, il y a de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. Il y a devant les portes beaucoup de lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier; et la forme en est si variée, qu'il semble que les Chinois y aient employé tout le pouvoir de leur imagination. En-dehors, ainsi qu'en-dedans des boutiques, il y avoit beaucoup de marchandises déployées et exposées en vente.

Indépendamment de l'arrivée de l'ambassade, diverses circonstances contribuoient à rassembler la foule dans cette vaste rue. On voyoit s'avancer du côté de la porte

une suite de personnes, dont conformément aux idées européennes, les vêtemens blancs sembloient annoncer la cérémonie d'un mariage; mais l'aspect d'un jeune homme accablé de douleur, montra bientôt que c'étoit une pompe funèbre. Le corps du mort étoit dans un très-beau cercueil carré, au-dessus duquel étoit un dais peint de couleurs très-gaies et très-jolies, et précédé par des drapeaux de soie mélangée. A la suite du cercueil venoient plusieurs chaises à porteur, couvertes de drap blanc, et contenant les femmes de la famille du mort.

A la Chine, la couleur blanche marque l'affliction de ceux qui la portent. Aussi, est-elle soigneusement évitée par ceux qui désirent de manifester des sentimens contraires. On ne la voit jamais dans les fêtes nuptiales. Les Anglais virent bientôt une cérémonie de ce genre. La jeune épouse, qui n'a point encore été vue par son époux futur, est portée dans une chaise superbement dorée, ornée de guirlandes de fleurs artificielles, et suivie par des parens, des domestiques et d'autres personnes qui portent son trousseau, seule dot que les parens donnent en mariage à leurs filles.

La foule n'étoit pas peu augmentée par les principaux mandarins qui ne sortent jamais qu'avec une nombreuse suite. Il y avoit aussi des multitudes de peuple autour des gens qui vendoient à l'encan, des empyriques, des diseurs de bonne aventure, des chanteurs, des jongleurs, des conteurs enlevant à leurs auditeurs quelques *chen* (1), qui avoient sans doute une autre destination.

L'ambassade fournissoit, dit-on, amplement matière aux contes qui captivoient en ce moment l'imagination du peuple : on débitoit que les présens qu'elle apportoit à l'empereur consistoient en tout ce qui étoit rare dans les autres pays et inconnu à la Chine. On assuroit gravement que parmi les animaux, compris dans ces raretés, il y avoit un éléphant pas plus grand qu'un singe, mais aussi féroce qu'un lion ; et un coq qui se nourrissoit de charbon. Tout ce qui venoit d'Angleterre étoit supposé différer de ce qu'on avoit vu jusqu'alors à Pékin, et posséder des qualités absolument contraires à celles qu'on savoit lui être propres. La vue des étrangers, qui portoient des curiosités si

(1) Le *chen* est une monnoie de cuivre, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

extraordinaires, suspendit pour un moment, les diverses occupations du peuple. Il se pressa en foule pour les voir passer. Les soldats chinois, qui servoient de connetables pour faire reculer les spectateurs, étoient armés de longs fouets, dont ils sembloient vouloir frapper les rangs les plus avancés: mais ils ne les menaçoient qu'avec une douceur analogue à leur caractère et à cette sorte d'indifférence qu'inspire une autorité qu'on exerce depuis long-temps. Dans le fait, leurs fouets ne frappoient presque jamais que la terre.

Aussitôt que les Anglais furent arrivés auprès de la façade orientale du mur jaune, ils tournèrent à droite, le long de ce mur, et trouvèrent du côté opposé au nord, beaucoup moins de mouvement qu'ils n'en avoient vu dans la première rue; au lieu de boutiques, il n'y avoit que des maisons, dont la façade même étoit invisible, car un mur fermant une cour, au-devant de chaque maison, empêchoit les passans de voir la cour dans laquelle s'ouvroit la porte d'entrée; ce mur s'appelle le mur de *respect*. L'ambassade fit halte vis-à-vis de la triple porte, qui est presque dans le centre du côté

nord du mur du palais impérial. Ce mur paroissoit enclorre une grande quantité de terrein, qui n'étoit point uni, comme tout celui qu'on voyoit en dehors du mur. Une partie, au contraire, formoit de petites montagnes presque à pic; les grands creux qu'on avoit faits en prenant de la terre pour construire ces montagnes, étoient remplis d'eau. Au sein de ces lacs artificiels, dont les bords sont irrégulièrement variés, s'élèvent de petites îles, avec plusieurs édifices de fantaisie entre-mêlés d'arbres. Les principales demeures de l'empereur sont bâties sur des montagnes de différente hauteur; le tout a presque l'air d'un enchantement. Sur le sommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons, des kiosks, faits pour la retraite et le plaisir. C'est dans un de ces cabinets que s'est passée la scène affreuse qui a mis un terme à l'existence de la race des empereurs qui ont bâti ce magnifique palais.

Vers le milieu du dernier siècle, un homme que la fortune quelque temps sembla favoriser, et qui se crut destiné à devenir la tige d'une nouvelle dynastie, profita de la foiblesse, du luxe de la cour, et de cette indolence

qui, plus encore que le luxe, avoient entraîné à leur perte les premières races des empereurs. A la tête d'une armée de Chinois, d'abord rassemblée par l'espoir de rendre le pays plus heureux, et maintenue ensuite par l'appât séduisant du pillage, le rebelle s'avança jusqu'aux portes de Pékin. L'infortuné monarque trop foiblement défendu, et ayant trop peu d'énergie pour oser faire quelque résistance, montra cependant des sentimens assez élevés pour ne pas se soumettre à un ennemi, qui avoit été son sujet. Déterminé à sauver sa fille unique du déshonneur qui la menaçoit, il la poignarda de sa main ; ensuite il se servit d'une corde pour mettre un terme à sa propre vie. Cette action, comme nous venons de le dire, eut lieu dans un des édifices qui avoient été construits pour des scènes moins sanglantes.

De l'endroit où les Anglais eurent occasion de jeter un coup-d'œil à travers la porte de l'enceinte du palais, et d'appercevoir une partie des jardins et des bâtimens, ils virent aussi une rue qui alloit droit au nord, et aboutissoit aux murailles de la ville. Là, ils remarquèrent un vaste édifice d'une hauteur considérable, lequel renferme une cloche

de forme cylindrique, et d'une grandeur prodigieuse. En frappant avec un maillet de bois sur la partie extérieure de cette cloche, on lui fait rendre un son assez fort pour être distinctement entendu de toute la capitale. Au-delà, mais plus du côté de l'ouest, est une des portes septentrionales dont on apperçoit la haute tour, malgré beaucoup de bâtimens intermédiaires.

En s'avançant au-delà des portes du palais, droit à l'ouest, et entre le mur jaune et les maisons qui sont dans la partie septentrionale de la ville, on rencontre un lac de quelques acres d'étendue. Les Anglais le virent en automne, et il étoit presqu'entièrement couvert des feuilles velues du *nymphæa nelumbo*, ou lien-wha des Chinois. Indépendamment des autres propriétés que la nature lui a données, la feuille de cette plante, a par sa structure, et par la manière dont elle pousse immédiatement autour de la tige, l'avantage de défendre du contact de l'eau, la fleur et le fruit qui croissent dans son centre. Quelque profondeur qu'ait le lac ou la rivière où croît le lien-wha, il n'y a qu'un débordement soudain qui puisse empêcher la tige de cette

plante de parvenir jusqu'à la surface de l'eau où ses feuilles s'étendent, se reposent, nagent, et quelquefois s'élèvent au-dessus. Le lien-wha qui résiste au froid rigoureux de l'hiver de Pékin, est très-difficilement conservé dans les serres d'Europe ; ses feuilles sont aussi belles et aussi odorantes que ses graines sont agréables au goût.

Les Anglais continuèrent à marcher vers l'ouest : on leur montra la maison où demeuroient quelques Russes, et ce qui étoit plus singulier, ils virent une bibliothèque de manuscrits étrangers, l'un desquels étoit, dit-on, une copie arabe du Koran. Parmi les spectateurs étoient quelques Mahométans, distingués par des bonnets rouges ; il y avoit aussi des femmes qui, pour la plupart, étoient nées en Tartarie, ou de race tartare. Leurs pieds n'étoient point estropiés comme ceux des chinoises ; et leurs souliers sans pointe et à semelle, d'un pouce d'épais, paroissoient aussi grossiers que ceux des dames chinoises étoient délicats. Quelques-unes de ces tartares étoient fort bien parées, avoient des traits fort jolis, et un teint relevé par le secours de l'art. Il paroissoit que la manière de se farder, la plus à la mode, étoit de mettre

mettre beaucoup de rouge sur le milieu de la lèvre inférieure. Il y avoit des femmes dans des voitures couvertes, et il est bon d'observer qu'on trouve dans plusieurs quartiers de Pékin, des voitures et des chevaux de place. Quelques dames tartares étoient à cheval, et montoient à califourchon comme des hommes.

De tous côtés on voyoit des ouvriers portant leurs outils et cherchant de l'emploi, et des colporteurs offrant des marchandises à vendre. Plusieurs rues étroites avoient une porte à chaque bout, avec des gardes pour rétablir l'ordre, quand il arrive quelque tumulte; la nuit on ferme ces portes, et on ne les ouvre que dans des cas extraordinaires.

L'ambassade passa par une rue, qui s'étend du nord au sud, d'un bout à l'autre de la cité tartare : cette rue a presque quatre milles de long, et n'est interrompue que par différens pai-loos, ou portes triomphales. Après avoir passé devant beaucoup de temples, de magasins et d'autres grands édifices, et avoir marché un peu plus de deux heures, depuis l'entrée du côté de l'orient, les Anglais arrivèrent à l'une des portes occidentales. Près de cette porte, et

en-dehors de la muraille de la ville, coule le petit ruisseau qui commence là à s'élargir beaucoup, fait ensuite presque tout le tour de Pékin, et va du côté de Tong-Choo-Foo se jeter dans le Pei-Ho.—Le faubourg par où les Anglais sortirent du côté de l'occident, étant plus considérable que celui par où ils étoient entrés dans Pékin, ils furent plus de vingt minutes à le traverser.

Les Anglais s'arrêtèrent à l'extrémité du faubourg pour se communiquer réciproquement l'impression que Pékin avoit faite sur leur esprit. Ils savoient bien qu'un coup-d'œil si rapide ne pouvoit pas les mettre en état d'apprécier cette ville, mais à l'exception du palais impérial, tout ce qu'ils venoient de voir ne répondoit point à l'idée qu'ils s'étoient formée de la capitale de la Chine. Ils pensèrent qu'un Chinois qui auroit de l'impartialité, seroit plus satisfait en contemplant les vaisseaux, les ponts, les places, les édifices publics, et le déploiement de richesses de la capitale de la Grande-Bretagne, qu'ils ne l'avoient été en voyant Pékin.

En sortant de Pékin, et marchant droit au nord-ouest, on trouve un chemin de

granit, pareil à celui qui y mène quand on vient de Tong-Choo-Foo. Le chemin du côté du nord-ouest conduit à la ville de Hai-Tien, qui n'est point entourée de murailles, et ne contient guère d'autres maisons que celles qui servent à la vente des marchandises et au logement des ouvriers, près du palais d'automne de Yuen-Min-Yuen. Le palais est un peu au-delà de la ville. Il y a dans cette ville quelques missionnaires italiens, que la cour emploie comme artistes : c'est vraisemblablement pourquoi elle les loge auprès d'elle. — Les boutiques de Hai-Tien abondent non-seulement en choses nécessaires, mais en colifichets et en bagatelles, faits pour amuser les riches et les oisifs des deux sexes. Il y a même des cages contenant des insectes, tels que la bruyante cigale et une grosse espèce de grillon (1).

Entre la ville de Hai-Tien et le palais de Yuen-Min-Yuen étoit la maison de plaisance où logèrent l'ambassadeur et sa suite. Cette maison étoit renfermée dans un enclos de plus de douze âcres. Il y avoit un jardin coupé par des sentiers qui alloient en ser-

(1) *Gryllus.*

pentant; un petit ruisseau qui fesoit le tour d'une île; un bosquet d'arbres de différente espèce, entre-mêlés de tapis de gazon et dont le sol étoit artificiellement inégal; et enfin, des rochers irrégulièrement entassés.

Les bâtimens consistoient en divers pavillons séparés et construits autour de petites cours. Les appartemens étoient beaux et commodes. Il y en avoit plusieurs ornés de paysages en miniature. Ces tableaux paroissoient dessinés correctement. Les règles de la perspective y étoient observées : mais ce qui prouvoit qu'ils étoient l'ouvrage des Chinois, c'est qu'on y avoit totalement négligé les effets de la lumière et des ombres. Un lac y étoit représenté au milieu des arbres et des maisons : mais un Chinois auroit cru faire une faute, en rendant l'ombre d'aucun de ces objets, apparente dans l'eau. — La maison avoit été occupée par des ambassadeurs des cours étrangères, ou par les premiers mandarins des provinces éloignées, lorsque l'empereur habitoit le palais d'automne. Mais depuis quelque temps elle étoit vide et avoit besoin de réparations.

Le gouverneur du palais et l'ambassadeur se firent réciproquement beaucoup de com-

plimens et de politesses. Le premier désira de connoître l'opinion de lord Macartney, relativement à la manière dont il falloit placer les présens qui devoient rester dans le palais. On décida que les principaux articles seroient mis de chaque côté du trône, dans une des salles d'audience. L'extérieur de cette salle est magnifique. On y arrive après avoir traversé trois cours carrées, environnées de bâtimens séparés les uns des autres. La salle est placée sur une plate-forme de granit, élevée de quatre pieds au-dessus du niveau de la cour. Son toit avancé est soutenu de chaque côté par deux rangs de colonnes de bois. Le fût de ces colonnes est peint et vernissé, et le chapiteau orné de cartouches et de devises très-brillamment colorées, et portant sur-tout des dragons dont les pieds sont armés de cinq griffes. Les dragons peuvent être représentés sur les maisons et les équipages des princes de la cour de l'empereur, mais avec quatre griffes seulement à chaque pied. Les cinq griffes sont réservées pour l'empereur seul.

Un filet de fil-d'archal doré, qu'on peut à peine appercevoir, enveloppe l'entablement de la salle, afin d'empêcher les oiseaux de

se percher sur aucune des pointes les plus avancées, qui sont en grand nombre et dans un ordre régulier. L'intérieur de la salle a plus de cent pieds de long, plus de quarante pieds de large, et au moins vingt pieds de haut. Entre la salle et le rang intérieur des colonnes du côté du midi, il y a des panneaux qui, tous, ou du moins la plupart, peuvent être ouverts et fermés à volonté.

Cette salle, spacieuse et bien éclairée, étoit très-propre au déploiement des présens. Il n'y avoit d'ailleurs que le trône, quelques grands vases d'ancienne porcelaine, avec une pendule à serinette, jouant douze vieux airs anglais, et faite au commencement de ce siècle, suivant l'inscription qu'elle portoit, par Georges Clarke, de la rue de Leadenhall, à Londres.

Le trône, placé dans une espèce de sanctuaire, et ayant quelques marches sur le devant et de chaque côté, n'est ni riche, ni pompeux. On voit au-dessus, des caractères chinois qui annoncent la gloire et la perfection. Il y a des deux côtés des trépieds et des encensoirs, et devant le trône est une petite table, ou plutôt un autel sur lequel on fait des offrandes de thé et de fruits, parce qu'en l'absence même de l'empereur,

on suppose que son esprit est toujours présent en ce lieu.

Les Anglais y allèrent par hasard dans le temps de la pleine lune, époque d'une grande fête pour les sectateurs de Fo. Parmi les différens noms qui appartiennent à l'empereur en qualité de souverain, il y en a un, non-seulement qui a le même son que celui par lequel on désigne quelquefois la divinité en Chine; mais la composition des caractères écrits, qui servent pour l'un et l'autre, et qui est toujours supposée faire quelqu'allusion à l'objet qu'on veut exprimer, est précisément la même. Cette conformité a, sans doute, pris sa source dans une considération partiale en faveur du pouvoir, qui, relativement à l'état moral et à la condition des hommes en Chine, réside presqu'entièrement dans la personne du souverain. Aux yeux d'un nombre immense de ses sujets, le reste du monde est de très-peu de conséquence; et ils croyent que l'empire de ce prince s'étend virtuellement sur la terre entière. D'après ces idées, il est rare qu'ils fassent aucune différence entre ce que lui doivent les autres nations ou les individus étrangers, et les hommages sans bornes qu'ils

lui rendent eux-mêmes. Puisqu'ils lui adressent des sacrifices en son absence, il n'est point étonnant qu'ils l'adorent présent. Le ko-téou, ou adoration, comme l'expriment les mots chinois, consiste en neuf prosternations solemnelles, à chacune desquelles le front doit frapper la terre. Il est difficile d'imaginer un signe extérieur d'une plus grande soumission, d'une plus profonde humilité, et qui annonce une persuasion plus intime de la toute-puissance de l'être à qui on rend un pareil hommage.

La cour de la Chine attend ces prosternations de la part des étrangers, comme des sujets et des vassaux de l'empire. Le légat, qui en avoit déjà fait mention à l'ambassadeur, commença à le presser de se soumettre devant lui à cet usage, lorsqu'il approchoit du trône impérial. Lord Macartney étoit préparé à répondre à cette demande. Le roi d'Angleterre lui avoit donné, en termes généraux, des instructions relatives à des propositions de cette nature. Il connoissoit d'ailleurs avec quelle obstination la cour de la Chine exige des cérémonies, qui ne lui rendent peut-être les ambassades si agréables que parce qu'elles sont accompagnées de

marques d'humiliation de la part des puissances qui les lui adressent. C'est dans cet esprit qu'on avoit pris soin d'écrire en gros caractères chinois sur les pavillons des yachts et des chariots de l'ambassade : — « AMBASSADEUR PORTANT TRIBUT DU PAYS D'ANGLETERRE ».

Comme il étoit possible que la signification de ces caractères ne fût point expliquée à lord Macartney, il ne crut pas devoir s'en plaindre formellement, parce que d'ailleurs si on lui avoit refusé une satisfaction à cet égard, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, il eût été obligé de s'arrêter en chemin, et de terminer sa mission d'une manière aussi fâcheuse que soudaine. Cependant, ces caractères avoient été remarqués. Ils étoient répétés dans la gazette de la cour. Ils devoient être insérés dans les annales de l'empire. Ils pouvoient passer en Europe par le moyen des Russes qui résident à Pékin, et des missionnaires qui s'y rendent des divers pays catholiques. Il importoit donc que l'ambassadeur fût encore plus attentif à toutes ses actions, de peur qu'on ne les représentât comme peu convenables pour le souverain qu'il avoit l'honneur de représenter.

Sous le règne qui précéda celui de l'empereur actuel, de pareilles considérations empêchèrent l'ambassadeur de Russie de se soumettre aux cérémonies d'usage, pour approcher le trône chinois, jusqu'à ce qu'on eût fait un pacte, en forme, par lequel on convint qu'en pareille occasion les Chinois rendroient les mêmes honneurs à ses souverains.

Les Hollandais qui, dans le dernier siècle, se soumirent sans difficulté à toutes les cérémonies qu'on leur prescrivit, parce qu'ils espéroient d'obtenir en retour quelques avantages lucratifs, se plaignirent ensuite d'être traités avec négligence, et renvoyés sans qu'on leur promît la moindre faveur.

On dit que quelques missionnaires résidant à la cour de la Chine y ont montré que la Hollande n'occupoit qu'un point sur la carte, et ont observé que sa prépondérance politique étoit proportionnée à son peu d'étendue. Il est possible qu'on ait essayé d'appliquer la même règle à l'Angleterre. Les ministres de la Chine ont jusqu'à présent reçu des renseignemens si inexacts, si incertains, si partiaux, sur l'état réel des diverses puissances européennes, que les différens degrés de répugnance que

montreroient les ambassadeurs de ces puissances pour les prétentions de supériorité affectées par la cour de Pékin, pourroient y servir de mesure pour juger de leur importance relative. D'un autre côté, l'Europe a aujourd'hui un commerce si étendu, et des communications si fréquentes avec le reste du globe, que le représentant d'une de ces puissances, quelqu'éloigné que soit le pays où il est envoyé, ne peut y rien faire que les autres regardent comme insignifiant, ou négligent d'observer. Certes, il n'est pas raisonnable de supposer que la prospérité d'une nation ne dépend pas en partie du caractère qu'elle déploie au-dehors, et du rang qu'elle y maintient. Si l'on eut oublié ce principe, il y auroit eu lieu d'appréhender que dans les dispositions où étoient alors les ministres chinois, on eût sacrifié sa dignité sans obtenir plus de faveur. Le cabinet de Londres vouloit avoir des relations diplomatiques à Pékin pour détruire peu-à-peu les préventions qu'on avoit conçues contre les Anglais depuis leur première apparution sur les côtes de la Chine, préventions qui avoient été fortifiées par les mensonges débités contr'eux. A ces préventions, se joignoit encore la nouvelle et dé-

favorable impression dont nous avons déjà parlé à l'occasion de la guerre du Thibet.

Malgré l'hospitalité avec laquelle l'ambassade étoit traitée, et les distinctions et même la splendeur qui l'accompagnoient, on voyoit que plusieurs hommes en place, et principalement les chefs tartares, se méfioient de ses desseins. Il sembloit qu'ils craignoient que les Anglais n'eussent envie de partager enfin, avec les Tartares eux-mêmes, la domination de la Chine. Il n'est point de gouvernement qui haïsse, redoute autant que celui de la Chine, les principes de la révolution française; et comme ces principes, ainsi que l'ambassade anglaise venoient de l'Occident, le gouvernement chinois étoit encore plus éloigné de vouloir étendre ses relations avec cette partie du globe; et le voisinage de la France sembloit devoir nuire à l'Angleterre à une très-grande distance de l'Europe (1).

(1) On voit que la passion emporte ici l'auteur, dont l'esprit est en général très-calme. Peut-être est-il permis à un Français de douter de la vérité de ces assertions: mais en supposant que les Chinois craignent et haïssent les principes de notre liberté, je demande si les Anglais n'ont pas contribué à les leur faire craindre et haïr? (*Note du Traducteur.*)

Quand ces circonstances extraordinaires et défavorables qui ne pouvoient être ni prévues, ni empêchées, n'eussent pas eu lieu, on n'auroit pas pu s'attendre que des avantages soudains dûssent résulter d'une communication directe entre les cours de Londres et de Pékin. Les Anglais n'avoient réellement à espérer qu'un changement en leur faveur dans l'esprit du gouvernement, et de cette partie du public dont les opinions influent insensiblement sur ses supérieurs. Un tel changement ne pouvoit donc être que graduel, et cependant il importoit à-la-fois et aux intérêts des possessions britanniques de l'Indostan, et à ceux du commerce, sinon de toute l'Europe, au moins de l'Angleterre. L'ambassadeur ne parut ni découragé, ni inquiet à l'égard du résultat de ses négociations : mais il en étoit intérieurement affecté.

Un essai pour établir des relations amicales et utiles, avec une cour soupçonneuse et repoussante, exigeoit qu'on levât, dès le commencement, les principales difficultés. Ce n'étoit qu'en cherchant à cultiver la bienveillance de cette cour, par l'entremise d'agens capables, et par une conduite judi-

cieuse, polie et non abjecte, qu'on pouvoit obtenir son estime et sa confiance. Il étoit enfin de la plus grande conséquence que dans cette première ambassade, le représentant du roi d'Angleterre ne voulût point, pour s'assurer personnellement un accueil agréable, accepter des propositions, ou consentir à des actes qui pouvoient blesser la dignité de son souverain et l'honneur de son pays, aux yeux des autres nations. Si, au contraire, cette dignité, cet honneur, étoient respectés la première fois qu'on traitoit à la cour de la Chine, les successeurs de l'ambassadeur pouvoient ensuite, sans s'exposer à de fâcheuses conséquences, se conformer aux usages du pays.

Quoique le légat n'ignorât point ce qui s'étoit passé du tems de l'ambassade russe, il espéroit d'après le caractère traitable de l'ambassadeur anglais que, sans y mettre aucune condition, ce ministre accéderoit à sa demande. Un tel succès ne lui eût pas fait peu d'honneur aux yeux des ministres qui étoient plus attachés que l'empereur lui-même, à cette antique prétention de supériorité sur toutes les nations. Pour donner plus d'effet à ses sollicitations, le légat em-

ploya aussi celles des mandarins les plus intimement liés avec son excellence. Ceux-ci s'acquittèrent de cette commission d'une manière très-adroite et très-insinuante. Ils commencèrent par des remarques sur les coutumes des différentes nations, et l'avantage que trouvoient les voyageurs à se conformer à ces coutumes dans quelque pays où ils allassent. Parlant ensuite de la manière dont on étoit présenté à l'empereur, ils citèrent la prosternation comme une cérémonie ordinaire, qu'il seroit désagréable de faire avec mal-adresse, et ils dirent qu'en conséquence, on avoit coutume de la pratiquer quelque temps auparavant.

Ils ne furent pas, alors, peu surpris d'entendre citer un fait, attesté par l'histoire, c'est qu'un Européen (1), revêtu du caractère d'ambassadeur auprès d'un puissant monarque de l'Orient (2), s'étant soumis à se proterner devant lui, fut, à son retour parmi ses compatriotes (3), condamné à perdre la vie, comme ayant dégradé la nation qu'il représentoit. On observa encore aux man-

(1) Timagoras.
(2) Le roi de Perse.
(3) Les Athéniens.

darins que, dans les temps modernes, de moindres condescensions avoient été sévèrement réprimées; qu'on regardoit les actions des hommes publics, moins comme les leurs propres, que comme celles des souverains qu'ils représentoient.—Que d'après ces principes, un monarque ne devoit point s'attendre que les ambassadeurs des puissances étrangères se soumissent à des cérémonies pratiquées par ses propres sujets, et qu'il y avoit une distinction juste et nécessaire entre des actes d'hommage et de soumission, et des marques volontaires d'estime et d'amitié.

Dans cette occasion délicate, l'ambassadeur résolut d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour satisfaire aux vœux supposés de l'empereur, sans manquer à son devoir envers son propre souverain. Il ne prétendit donc point se dispenser de la cérémonie de la prosternation : mais il offrit de l'accomplir à des conditions qui, sans la rendre moins respectueuse pour la personne de l'empereur, en écartoient le principal inconvénient, c'est-à-dire, empêchoient qu'on ne pût la regarder comme un acte d'hommage et de dépendance du représentant d'un souverain étranger.

Les

Les conditions qu'il proposa, étoient qu'un Chinois, d'un rang égal au sien, feroit devant un tableau où le roi d'Angleterre étoit peint en habit de cérémonie, les mêmes prosternations qu'on exigeoit du représentant de ce roi, devant le trône impérial.

Il étoit important que cette proposition fût donnée par écrit, et traduite exactement en chinois, de peur que quelque méprise ou quelque mauvaise volonté ne lui fissent manquer son effet. Quoique né en Chine, l'interprète de l'ambassade ignoroit absolument le style nécessaire pour le palais impérial; et en s'occupant du latin et de l'italien pendant plusieurs années qu'il étoit resté à Naples, il avoit perdu l'habitude d'écrire les caractères chinois; caractères compliqués, dont le nombre ne s'élève pas à moins de quatre-vingt mille. Les missionnaires européens, employés par la cour, entendent la langue, mais ils entreprennent rarement d'écrire, et sur-tout des papiers officiels, pour lesquels ils emploient un Chinois lettré, auquel ils expliquent verbalement ce qu'ils ont besoin de communiquer.

Le légat, qui ne visoit à rien moins qu'à obtenir un consentement pur et simple à

ce qu'il proposoit, n'étoit nullement disposé à recevoir des stipulations par écrit, et n'auroit offert ni accordé volontairement aucun secours pour cela. Cependant, ces difficultés pouvoient être surmontées par le moyen des missionnaires européens. Lord Macartney savoit que ces missionnaires étoient très-disposés à lui rendre visite : il demanda qu'ils en obtinssent la permission. Il n'y avoit pas de doute que quelques-uns d'entre eux ne fussent très-nécessaires pour suppléer l'interprète dont la santé étoit quelquefois dérangée, et expliquer les choses dont les personnes attachées à l'ambassade avoient besoin dans les occurrences les plus ordinaires. En outre, il étoit vraisemblable que, grace aux lettres de recommandation, portées à ces missionnaires de la part de leurs supérieurs et de leurs amis d'Italie, il s'en trouveroit quelqu'un qui hasarderoit de procurer une traduction fidèle des papiers les plus nécessaires à l'ambassadeur, et peut-être aussi de donner beaucoup de renseignemens utiles.

Après plusieurs sollicitations, l'ambassadeur vit plusieurs missionnaires : mais ils ne lui furent présentés que d'une manière

cérémonieuse, circonspecte, en présence du légat, et ayant à leur tête le jésuite portugais, dont fesoient mention les lettres d'un autre missionnaire que nous avons rapportées plus haut. Ce jésuite sembloit avoir tout l'orgueil qu'inspire quelquefois l'habit ecclésiastique, accru en lui par l'honneur d'avoir été récemment décoré d'un bouton bleu, qui le rendoit supérieur à ses collègues; car ils ne portoient que le bouton blanc. Cependant il étoit peu propre à servir d'interprète à un ministre britannique : il n'entendoit ni la langue anglaise, ni celle (1) qu'on parle le plus généralement dans l'Europe moderne. D'ailleurs, en parlant à ses compagnons, il laissoit suffisamment appercevoir combien il étoit contraire aux Anglais, tandis que les missionnaires des autres pays donnèrent des marques évidentes de bonne volonté et de zèle pour le succès de l'ambassade.

La visite des missionnaires ayant fourni l'occasion de demander que l'ambassade quittât Hoong-Ya-Yuen, pour aller à Pékin, parce qu'on feroit plus commodément dans cette capitale les préparatifs nécessaires pour le voyage de Zhé-Hol, le jésuite encouragea le

(1) C'est sans doute le français.

légat à résister à cette demande, en faveur de laquelle s'étoient réunis tous les autres Européens. Dans une autre entrevue, qui fut la seule que l'ambassadeur pût avoir avec ce Portugais, ce ministre essaya de l'attacher aux intérêts de la nation anglaise. Le jésuite changea en effet de ton, et assura qu'il rendroit service à l'ambassade; ce que promirent aussi pour lui quelques-uns de ses compatriotes, qui étoient des hommes très-estimables. Mais les Chinois préférèrent l'interprète de son excellence, parce que comme il étoit né dans le pays, il avoit une prononciation plus agréable pour eux, que l'accent étranger du missionnaire.

Ce dernier voulut se faire un mérite auprès de l'ambassadeur, en persuadant au légat d'écrire à l'empereur pour connoître sa volonté relativement au désir qu'avoit son excellence d'aller à Pékin; sans quoi il prétendoit que ce déplacement ne pouvoit avoir lieu. Mais le gouverneur du palais de Yuen-Min-Yuen, qui étoit d'un rang supérieur à celui du légat et avoit plus de pouvoir que lui, se mêla de cette affaire; et aussitôt l'ambassade fut conduite à Pékin. Là, tous les Anglais furent logés dans un vaste pa-

lais consistant en plusieurs corps de bâtimens, qu'un receveur des revenus et des douanes de Canton avoit, dit-on, fait construire avec le produit de ses rapines sur le commerce britannique. Mais ce palais avoit été confisqué au profit de la couronne, à cause d'autres rapines exercées depuis sur les Chinois, par le même homme, dans un emploi qu'il avoit rempli plus près de la capitale.

Ce palais étoit construit sur le modèle général de ceux des grands mandarins. Un mur de brique très-élevé et formant un parallélogramme entouroit tout l'emplacement. L'extérieur de ce mur étoit simple, blanchâtre, et n'avoit qu'une porte dans l'un de ses angles, laquelle s'ouvroit sur une rue étroite, et ne promettoit nullement les superbes édifices auxquels elle conduisoit. Dans toute sa longueur ce mur supportoit le faîte d'un toit, dont le bord reposoit sur un autre mur parallèle; et sous ce toit étoient divers appartemens pour les domestiques, et les offices. Le reste de l'enceinte étoit divisé en plusieurs cours carrées et de différente grandeur. Dans chaque cour étoit un bâtiment placé sur une plate-forme de granit et entouré d'une colonnade. Les colonnes étoient

de bois, de près de seize pieds de haut, de seize pouces de diamètre à leur pied, et diminuant graduellement de plus d'un sixième. Elles n'avoient ni chapiteau, ni base, suivant la stricte signification de ces termes dans les ordres d'architecture grecque. Elles n'avoient même aucune division du côté de l'entablement : mais elles étoient unies dans la partie qui supportoit la corniche, ainsi qu'en bas, où elles reposoient dans le creux d'une pierre ronde, qui formoit un cercle autour d'elles, à-peu-près comme dans l'ordre toscan.

Entre les colonnes, et à environ un quart de longueur, depuis la corniche en bas, on avoit sculpté des ornemens en bois, qu'on pouvoit appeler un *entablement*, et dont la couleur étoit différente de celle des colonnes qui étoient toutes peintes en rouge. La colonnade servoit de support à cette partie du toit qui s'avançoit en courbe jusqu'au-delà de la plate-forme, et se relevoit vers les angles. Par ce moyen, on étoit à couvert dans chaque partie de ces vastes édifices, dans l'ensemble desquels on comptoit, au moins, six cents colonnes.

Le principal appartement fut occupé par

l'ambassadeur. A côté de cet appartement, étoit une salle construite pour un théâtre particulier et pour des concerts. Il y avoit, sur le derrière, des appartemens particuliers, et tout autour une galerie pour les spectateurs.

Un seul de ces bâtimens avoit plus d'un étage ; c'étoit celui des femmes, lorsque le propriétaire l'habitoit. Il étoit situé dans la cour la plus reculée. Le devant consistoit en une salle longue et très-élevée, avec des fenêtres garnies de papier de Corée, à travers lequel il est impossible de distinguer aucun objet. Dans le fond, étoit une galerie à la hauteur d'environ dix pieds, laquelle conduisoit dans diverses petites chambres, qui n'étoient éclairées que par la salle. Les fenêtres de ces chambres étoient garnies de gaze, montée sur des châssis de bois, et ornée de fleurs, de fruits, d'oiseaux, d'insectes, brodés à l'aiguille ou peints en miniature. Quoique plus petit, cet appartement étoit plus élégant que la plupart des autres. Il y avoit en outre, sur le derrière, une petite cour avec des offices ; et tout y sembloit fait pour la retraite.

Dans l'une des premières cours, étoit une grande pièce d'eau, au milieu de laquelle

s'élevoit un pavillon en pierre, représentant exactement un de ces bateaux chinois qui sont couverts. Dans d'autres cours, on avoit planté des arbres; et la plus grande offroit une pile de rochers, entassés comme au hasard, mais solidement fixés les uns sur les autres. A l'une des extrémités, il y avoit un endroit, préparé pour un petit jardin, qu'on n'avoit pas, sans doute, eu le temps d'achever. Le propriétaire de ce palais avoit peu joui du fruit de ses rapines; et il étoit en ce moment condamné à être exécuté pour prix de ses iniquités.

Dans ce palais, on eut bientôt occasion de voir un des missionnaires de Pékin. Bien disposé en faveur de l'ambassade, il consentit volontiers à procurer le traducteur dont on avoit besoin; et, en conséquence, il présenta un jeune chrétien chinois, ordinairement employé par lui, et très-propre à remplir cet office. Mais, telle est la crainte habituelle qu'ont les Chinois d'offenser en rien les personnes revêtues de l'autorité, ou de se mêler en aucune manière des affaires d'état; telle étoit, sur-tout, l'appréhension que ce jeune chrétien avoit de déplaire au légat, si son écriture étoit reconnue, qu'on ne pût pas le

déterminer à la laisser paroître. On savoit, d'ailleurs, bien certainement, qu'un homme né à Canton, avoit été mis à mort pour avoir écrit une pétition chinoise en faveur des Anglais. Cependant, la difficulté fut surmontée par le moyen du jeune homme, que nous avons déjà dit être attaché à l'ambassadeur en qualité de page, et qui avoit non-seulement fait assez de progrès dans la langue chinoise, pour servir quelquefois d'interprète, mais pour copier avec une facilité extraordinaire les caractères chinois. Il fut nécessaire d'avoir recours à lui pour tous les papiers qu'on eut depuis occasion de présenter dans la même langue.

Les procédés qu'il fallut employer avec le chrétien de Pékin, furent un peu pénibles. M. Hüttner traduisit d'abord le mémoire anglais en latin, pour l'interprète de l'ambassade, lequel n'entendoit point l'original. Cet interprète expliqua ensuite verbalement le sens du latin dans la langue familière de la Chine, et le nouveau traducteur le rendit dans le style des papiers officiels. Le page mit immédiatement cette traduction au net; et, pour tranquilliser le traducteur, on déchira le brouillon en sa présence.

Le mémoire de l'ambassadeur étoit adressé à Ho-Choong-Taung Colao, premier ministre de l'empereur. En voici le contenu : — « Sa » majesté, le roi de la Grande-Bretagne, » en envoyant une ambassade à sa majesté » l'empereur de la Chine, a voulu plei- » nement donner les plus grands témoi- » gnages de son estime particulière et de » sa vénération pour sa majesté impériale. » L'ambassadeur, chargé de faire connoître » ces sentimens, désire ardemment de rem- » plir cet objet de sa mission avec zèle et » avec efficacité. Il est également prêt à se » conformer à toutes les cérémonies exté- » rieures, pratiquées par les sujets de sa » majesté impériale, et les princes tribu- » taires qui paroissent à sa cour, non- » seulement pour éviter les embarras de la » nouveauté, mais afin de montrer, par » son exemple en faveur d'une des nations » les plus grandes et les plus éloignées, la » haute et juste opinion qu'inspirent uni- » versellement la dignité et les vertus trans- » cendantes de sa majesté impériale.

» L'ambassadeur s'est déterminé, sans hé- » siter, à agir de cette manière, seulement » à une condition dont il se flatte que sa

» majesté impériale sentira immédiatement
» la nécessité, et à laquelle elle aura la
» bonté d'accéder, en donnant des ordres
» qui préviennent le danger auquel le zèle
» de l'ambassadeur pour sa majesté impé-
» riale l'expose; car l'ambassadeur souffriroit
» certainement beaucoup, si sa conduite,
» en cette occasion, pouvoit être regardée
» comme étant, en aucune manière, in-
» digne du rang illustre et sublime qu'oc-
» cupe, parmi les souverains indépendans,
» le maître qu'il représente. Ce danger peut
» être aisément évité, et la satisfaction com-
» plète des deux côtés, si sa majesté impé-
» riale donne ordre que l'un des officiers de
» sa cour, d'un rang égal à celui de l'am-
» bassadeur, accomplisse devant le tableau
» où le roi d'Angleterre est représenté en
» grand et revêtu de ses habits royaux, et
» que l'ambassade a actuellement à Pékin
» les mêmes cérémonies qu'accomplira l'am-
» bassadeur devant le trône de sa majesté
» impériale ».

Ce mémoire fut adressé suivant la forme convenable, et remis au légat qui promit de le faire parvenir immédiatement à la cour. Il sembla, en même temps, en ap-

prouver le contenu. Ni les missionnaires, ni les principaux chinois à qui il fut communiqué, ne doutèrent nullement que l'empereur n'acquiesçât à la demande de l'ambassadeur. Dans le fait, la réciprocité des cérémonies qu'on exigeoit de la part d'un des sujets de sa majesté impériale pouvoit se faire sans pompe dans une chambre particulière, et être à peine connue dans l'empire; mais les prosternations de l'ambassadeur devoient avoir lieu dans une fête solemnelle, en présence de tous les princes tributaires et des premiers sujets de l'état, et on ne pouvoit manquer d'en rendre compte dans les gazettes publiées avec autorité.

Dans cette persuasion, on se prépara immédiatement à se rendre en présence de l'empereur. Ceux des présens qui devoient être conduits en Tartarie, furent, ainsi que le bagage de l'ambassade, portés de Hoong-Ya-Yuen à Pékin. Parmi ces premiers objets, il y avoit six petites pièces de campagne, en cuivre, d'un beau jet, d'une forme élégante, et placées sur de longues roues. On les avoit récemment essayées pour exercer les artilleurs de la garde, afin de les préparer à manœuvrer en présence de sa majesté impériale.

Chaque pièce tiroit plusieurs coups par minute. Tant de célérité dans des manœuvres militaires, faites par des étrangers, ne plaisoit pas beaucoup au légat, qui en fut témoin. Il affecta de dire qu'on pourroit en faire autant dans l'armée impériale; et lui qui, auparavant, avoit paru tant désirer que tous les présens fussent conduits à Zhé-Hol à la suite de l'ambassadeur, fut tout-à-coup d'avis qu'on n'y transportât point les pièces de campagne, parce que l'empereur devoit bientôt retourner à Pékin. Il y avoit parmi le bagage de l'ambassade autant de petits barils de poudre à canon qu'on avoit prévu en avoir besoin soit pour les salves, soit pour l'exercice des artilleurs, et des fusiliers des gardes. Cette poudre fut aussi un objet d'inquiétude pour le légat. Il demanda qu'elle lui fût livrée, et on la lui livra sur-le-champ, parce que c'étoit une chose indifférente. Toute la conduite de ce tartare déceloit une âme tourmentée de la crainte de voir les Chinois prendre une plus haute idée de la valeur anglaise, que de celle de sa nation.

Pour les Chinois, ils admiroient sincèrement un grand nombre d'objets que les

Anglais avoient apportés, soit pour présens, soit pour l'usage de plusieurs d'entr'eux, et qu'ils avoient déployés pour satisfaire la curiosité de leurs hôtes, et pour tâcher de répandre parmi eux le goût des marchandises anglaises. La plupart des ustensiles d'un usage commun en Angleterre sont également employés à la Chine, et faits dans le pays; mais ceux des Chinois sont, en général, inférieurs et pour la qualité et pour la propreté. La quincaillerie anglaise est extrêmement recherchée en Chine; et si dans la suite des temps les vaisseaux de la compagnie des Indes ont un libre accès dans le port de Tien-Sing, les manufactures de Birmingham et de Sheffield éprouveront bien plus de demandes par rapport à la consommation que Pékin fera de leurs marchandises.

La ville de Pékin n'est pas aussi grande, proportionnément au reste de la Chine, que l'est Londres relativement à l'Angleterre. La principale partie de Pékin est appelée *la cité tartare*, parce qu'elle a été rebâtie au treizième siècle, sous la première dynastie tartare. Elle forme un parallélogramme dont les quatre murs font face aux quatre points

cardinaux. Ces murs renferment une aire d'environ quatorze milles carrés, dans le centre de laquelle est le palais impérial, qui occupe en dedans du mur jaune, au moins un mille carré. Le tout ensemble n'a qu'environ un tiers de plus que Londres, dans toute son étendue. Mais indépendamment du vaste territoire qu'a acquis la Chine depuis la grande muraille jusque dans le voisinage de la mer Caspienne, ses quinze anciennes provinces sont à la Grande-Bretagne à-peu-près comme de quinze à un.

Une autre partie de Pékin attenante au mur de la cité tartare, est distinguée sous le nom de *cité chinoise*. Là, logent, pour la plupart, les habitans des provinces que leurs affaires conduisent dans la capitale. Ses murailles, qui tombent presqu'en ruine, renferment un vaste espace d'environ neuf milles carrés. Cependant il n'y a que peu de ce terrein occupé par des maisons qui sont peu élégantes, irrégulières et remplies de monde. Le reste du terrein n'est point bâti, et il y en a une partie en culture. C'est là qu'on a élevé le *Sien-Non-Tang*, c'est-à-dire, l'éminence des vénérables agriculteurs. L'empereur s'y rend tous les printemps, et,

conformément à l'ancien usage, il prend en main la charrue et la dirige à travers un petit champ pour honorer la profession de laboureur. Tandis que ce monarque est occupé à ce travail, qui dure environ une heure, un groupe de paysans l'accompagne, en chantant des hymnes en l'honneur de l'agriculture. Ensuite les princes de la cour et les grands officiers de l'état, prennent la charrue à son exemple, et tracent en sa présence plusieurs sillons. Ils sont tous, ainsi que l'empereur, vêtus d'une manière analogue aux travaux du jour. Le produit du champ labouré par leurs mains est recueilli soigneusement, et suivant l'annonce qu'on en fait solemnellement, il surpasse en qualité et en quantité ce qu'a rendu, dans la même année, tout autre terrein d'une égale étendue. La célébration de cette fête, qu'on peut avec raison, appeler *une fête exemplaire*, est publiée dans les villages de l'empire les plus éloignés. Elle est destinée à causer de la satisfaction au plus humble paysan, et à le consoler un peu des contre-temps que lui occasionnent fréquemment les vicissitudes des saisons, quand il se rappelle que sa profession a été adoptée et ennoblie par son souverain,

souverain, qui se trouve, en effet, incorporé dans la plus utile et la plus nombreuse classe de ses sujets, et semble avoir dès-lors un intérêt commun avec eux.

C'est aussi dans l'enceinte de la cité chinoise qu'on a élevé le *Tien - Tan*, c'est-à-dire, *l'Eminence du Ciel.* Le simple caractère *tien*, ou ciel, est tracé sur le principal édifice de cette éminence. La forme de l'édifice est ronde, par allusion à la voûte des cieux, qui paroît telle à nos regards. Ainsi, le *Tee-Tan*, ou *Temple de la Terre*, est carré, parce que les anciens Chinois croyoient que la terre étoit un carré parfait.

Dans le solstice d'été, lorsque la chaleur du soleil est à son plus haut degré, l'empereur se rend en pompe sur le *Tien-Tan*, pour reconnoître le pouvoir de l'astre qui éclaire le monde, et le remercier de sa bénigne influence. Dans le solstice d'hiver, des cérémonies à-peu-près pareilles sont accomplies dans le Temple de la Terre. Il n'y a rien de personnifié dans l'un, ni dans l'autre temple.

Quelques-uns des législateurs de la Chine se sont élevés de la contemplation d'une existence matérielle jusqu'à une première

cause, à laquelle ils ont donné un nom, et d'autres ont ajouté des sacrifices d'animaux à l'hommage qu'il faut lui rendre, comme si c'étoit un être susceptible d'être flatté par la destruction de la vie qu'il a donnée.

L'adoration solemnelle du ciel et de la terre, n'a lieu que de la part de l'empereur seul; et c'est pour sa commodité qu'elle se fait à Pékin, où ce prince paroît dans plusieurs autres grandes cérémonies, inventées par le double intérêt de la politique et de la religion. Ce sont presque les seuls spectacles publics qu'il y a dans cette ville; et on peut un peu les comparer aux *fonzioni*, ou cérémonies religieuses du pontife de Rome. A d'autres égards, on voit dans la métropole de la Chine peu de ces causes qui contribuent à l'agrandissement des autres capitales.

Pékin est seulement le siège du gouvernement de l'empire. Il n'a point de port. Il n'est point le rendez-vous du commerce; il n'a point de manufactures. Il ne s'y rassemble pas de diète représentative avec un grand nombre d'employés, pour aider, examiner, ou réprimer les mesures du gouvernement. Ce n'est pas, non plus, un lieu de plaisir ou de dissipation.

Les principales villes de l'Europe doivent en très-grande partie leur opulence, leur grandeur et leur population à l'affluence de ces hommes qui, grace à leurs pères ou à la faveur du prince, possèdent des richesses, sans avoir eu besoin de travailler pour les acquérir, et cherchent dans le concours du grand monde, des occasions de jouir de leur fortune de la manière la plus agréable. Ils retirent la plus grande partie du revenu net du pays. Délivrés de l'inquiétude de se procurer leur subsistance, ignorant les passions de l'avarice et de l'ambition, presqu'étrangers aux soins ordinaires de la vie, jamais distraits par les incertitudes qui accompagnent toutes les entreprises, ils composent la partie de la société, la plus agréable et la plus instruite. Beaucoup de perfectionnemens, et quelques-unes des plus belles inventions dans les sciences, ont été le fruit de leur loisir. C'est principalement parmi eux qu'on trouve ces sentimens purs et élevés, et ces mœurs douces et polies, qui distinguent le caractère des honnêtes gens. Mais, excepté en ce qui concerne les sciences et les beaux-arts, ils sont peu utiles aux autres parties de la société, dont l'industrie assure leur subsistance. Les

gens de cette classe, qui comprend les riches et les oisifs parmi la noblesse, et ceux d'un rang inférieur, sont très-nombreux dans toutes les parties de l'Europe. Leurs familles, leurs domestiques, les personnes qui travaillent pour leurs besoins multipliés, ou pour leurs divers amusemens, contribuent beaucoup à l'accroissement de chaque capitale. Mais Pékin ne doit presque point à de pareilles causes, son étendue et sa population. La plupart des hommes y remplissent des postes qui leur sont régulièrement assignés, ou ils sont employés auprès de ceux qui les occupent. Exceptés peut-être quelques parens de l'empereur, on n'y voit guère de ces gens dont la seule affaire est de chercher le plaisir et de perdre un temps que d'autres sont dans la nécessité d'employer en remplissant quelque devoir public, ou en travaillant à gagner leur vie.

A la Chine, il y a moins d'inégalité dans les fortunes que dans les conditions des hommes. Les anciennes annales de l'empire attestent que pendant très-long-temps les habitans y jouissoient de la terre, ainsi que des autres élémens, presqu'en commun. Le pays étoit divisé en petits districts égaux,

et chaque district étoit cultivé en commun par huit familles qui composoient chaque village, et jouissoient de tout le fruit de leurs labeurs, à l'exception d'une partie qu'on réservoit pour les dépenses publiques. Ce ne fut qu'à la suite d'une révolution, dont parlent avec douleur toutes les histoires chinoises, antérieures à l'ère chrétienne, que l'usurpateur distribua toutes les terres aux compagnons de ses victoires, allouant seulement aux cultivateurs une petite portion du revenu.

La propriété des terres devint en même-temps héréditaire : mais, dans la suite les domaines ont été subdivisés en petites parties, par les partages successifs des possessions que chaque père laisse également à tous ses enfans. Les filles ne reçoivent jamais de dot. Il est très-rare qu'il n'y ait dans une famille qu'un seul fils pour recueillir l'héritage de ses parens, et plus rare encore qu'on y ait des successions collatérales. Les mœurs du pays, ainsi que le vœu de la nature, engagent les hommes à se marier de bonne heure. On y regarde comme une sorte de déshonneur de n'avoir point d'enfans. Les hommes qui en sont privés,

adoptent ceux des autres, et dès-lors ils leur appartiennent exclusivement. Si l'on se marie avec une femme stérile, on a le droit d'en épouser une autre pendant la vie de la première. Les gens riches peuvent, ainsi que dans la plupart des autres contrées de l'Orient, avoir des concubines, sans qu'on leur en fasse un crime. Les enfans de ces concubines sont considérés comme ceux de la femme légitime, pour laquelle on leur inspire de bonne heure de grands sentimens de respect et d'affection; et ils jouissent de tous les droits de la légitimité.

Toutes ces différentes causes contribuent sans cesse à égaliser les fortunes, et peu de personnes accumulent assez de richesses, pour que ces causes ne finissent pas par les diviser. En outre, les richesses donnent, en Chine, fort peu d'importance, et point de pouvoir. Lorsqu'on n'y a pas d'emploi, la propriété n'est jamais parfaitement sûre. Il n'y a point de ces dignités héréditaires qui peuvent donner de la considération et de la prépondérance. L'autorité que le gouvernement confie, pèse plus sur les riches sans protection, que sur les pauvres qui ne tentent point la cupidité. Les Chinois remarquent

communément que parmi eux les fortunes se conservent rarement dans la même famille jusqu'à la troisième génération, soit parce qu'elles sont divisées entre plusieurs héritiers, soit parce qu'on les perd dans des spéculations commerciales, au jeu, ou dans de folles dépenses, soit enfin, parce qu'elles sont extorquées par des mandarins oppresseurs. On ne peut remonter l'échelle de l'ambition que par des études longues et pénibles, et en excellant dans les lettres, qui seules rendent capables de remplir les emplois publics.

A la Chine, il n'y a proprement que trois classes d'hommes. Les lettrés, parmi lesquels on choisit les mandarins, les agriculteurs, et les artisans, dans le nombre desquels on comprend les marchands. Ce n'est qu'à Pékin qu'on confère les derniers degrés dans les lettres, à ceux qui, dans un examen public, montrent qu'ils ont acquis beaucoup de lumières sur les sciences de la morale et du gouvernement, telles qu'elles sont enseignées dans les anciens auteurs chinois, et avec lesquelles l'histoire du pays est intimement mêlée. L'empereur distribue parmi ces gradués, tous les emplois civils de l'état. Les candidats qui veulent obtenir les derniers de-

grés, sont ceux qui, dans la capitale de chaque province, ont subi avec succès un pareil examen. Ceux qui ont été élus dans les villes du second ordre, c'est-à-dire, dans la principale ville de chaque district, deviennent les candidats des capitales des provinces. Ceux qui n'ont pas assez de capacité pour la première ou pour la seconde classe, peuvent encore prétendre à des emplois subordonnés et proportionnés au degré pour lequel ils ont réussi. Ces examens se font avec une grande solemnité, et d'une manière qui paroît très-impartiale. Les emplois dans l'armée sont également donnés à ceux qui l'ont emporté sur leurs concurrens dans les sciences et dans les exercices militaires.

Les grands tribunaux sont, à cause de la commodité, placés auprès de la porte méridionale du palais impérial de Pékin. C'est à eux qu'on rend exactement compte de tout ce qui se passe dans l'empire. Les affaires du moment sont rapportées par ces tribunaux, aux conseils particuliers de l'empereur, avec des avis motivés. Il y a un corps de doctrine, composé d'après les ouvrages écrits dès les premiers âges de l'empire, confirmé par

les législateurs et les souverains successifs, et transmis d'âge en âge avec une vénération toujours croissante. Cette doctrine sert de règle aux jugemens des tribunaux, et certes, elle est fondée sur les grandes bases de la justice universelle et sur les principes d'humanité les plus purs.

L'empereur se conforme ordinairement aux avis de ces tribunaux. Il y a un tribunal chargé d'examiner les talens et les qualités que les mandarins développent dans leurs emplois, et de proposer le déplacement de ceux qui manquent de capacité ou de justice. Un autre a pour objet la conservation des mœurs et de la morale de l'empire. Les Européens l'appellent le tribunal des cérémonies, parce qu'il les règle, en établissant pour maxime que les formes extérieures contribuent beaucoup à empêcher qu'on ne s'écarte des règles de la morale. Le plus difficile, le plus sévère des tribunaux est celui des censeurs. Il examine l'effet des loix subsistantes, ainsi que la conduite des autres tribunaux, des princes, des grands officiers de l'état et de l'empereur lui-même. Il y a ensuite divers tribunaux subordonnés, tels que ceux des mathématiques, de médecine, de travaux publics,

de littérature et d'histoire. Le tout forme un systême régulier, établi à une époque très-reculée, conservé avec très-peu d'altérations par les différentes dynasties, et repris aussitôt qu'a cessé la puissance de quelques princes dont les caprices ou les passions l'ont écarté. Les changemens qui ont été faits par la famille qui occupe actuellement le trône, viennent de l'admission d'autant de Tartares que de Chinois dans chaque tribunal. L'opinion des premiers l'emporte, dit-on, toujours sur celle des autres. Il est vrai que plusieurs d'entr'eux sont des hommes, qui joignent à de grands talens beaucoup de force d'ame et des mœurs très-polies. Le vieux vice-roi de Pé-Ché-Lée est de race tartare.

Dans le siècle dernier, le jésuite Grimaldi, cité par Gemelli Carreri, prétendoit que la population de Pékin s'élevoit à seize millions d'ames. Un autre missionnaire a beaucoup réduit cette estimation, et porté celle de la cité tartare à un million un quart seulement. D'après les meilleurs renseignemens fournis à l'ambassade, toute la ville contient environ trois millions d'habitans. Les maisons basses de Pékin semblent ne pouvoir pas suffire à une pareille population : mais il faut peu de

place pour une famille chinoise, du moins quand elle est de la moyenne ou de la dernière classe du peuple. Elle n'a jamais d'appartement superflu. Une maison chinoise est ordinairement environnée par un mur de six ou sept pieds de haut. Dans cette enceinte on trouve souvent une famille de trois générations, avec toutes les femmes et les enfans. Une petite chambre suffit pour les individus de chaque branche de la famille, qui couchent dans différens lits, séparés seulement par des nattes pendues au plafond. Il n'y a qu'une chambre à manger commune.

Cette coutume de réunir les différentes branches d'une famille sous le même toit a les plus importans effets. L'autorité et l'exemple des vieillards, rendent la jeunesse plus modeste et plus réglée dans sa conduite; et tous ensemble subsistent, comme les soldats en chambrée, avec plus d'économie et d'avantage. Malgré cela, la pauvre classe, qui travaille, est réduite à se nourrir de végétaux; et si elle mange de la viande, c'est très-peu et fort rarement. Dans tous les pays, le peuple veut bien, en général, se contenter, pour son travail, d'un salaire proportionné au prix des provisions.

La multitude d'habitans que renferme Pékin, n'empêche pas qu'ils n'y jouissent d'une bonne santé. Les Chinois vivent beaucoup en plein air, et ils se vêtissent plus ou moins suivant la température. L'atmosphère de Pékin n'est point humide, et n'engendre point de maladies putrides; et les excès qui les produisent y sont fort rares.

Un très-grand ordre est maintenu parmi les nombreux habitans de la capitale. Il est rare qu'on y ait des crimes à juger. Il y a une institution qui ressemble assez à celles des anciens dizeniers en Angleterre : chaque dixième marchand est obligé de répondre de la conduite des neuf familles voisines, autant qu'il peut être supposé capable de les surveiller. Dans l'intérieur des murailles, la police est observée aveo une grande exactitude ; et il y a autant d'ordre et de sûreté que dans un camp : mais il y règne aussi la même contrainte. Ce n'est que dans les faubourgs que sont tolérées et enregistrées les filles publiques ; encore y sont-elles en petit nombre ; c'est-à-dire, en poportion du peu de célibataires et de maris absens de leurs familles, qui se trouvent dans la capitale.

Nous avons déjà observé que les Chinois

qui sont dans l'aisance se marient de très-bonne heure. Pour les pauvres, le mariage est une mesure de prudence, parce que les enfans, et particulièrement les fils sont obligés de prendre soin de leurs parens. Tout ce qui est fortement recommandé et généralement pratiqué finit par être considéré comme une sorte de devoir religieux. Les jeunes chinois se marient donc aussitôt qu'ils ont le moindre espoir de pouvoir faire subsister les enfans qu'ils auront. Cependant, cet espoir n'est pas toujours réalisé ; et les enfans nés, sans qu'on ait le moyen de les entretenir, sont quelquefois abandonnés par les malheureux auteurs de leurs jours. Ce fut sans doute la plus cruelle, la plus absolue nécessité qui provoqua cet acte barbare et dénaturé, la première fois qu'il fut commis. Mais ensuite, l'ame en fut moins révoltée parce que la superstition vint à l'appui pour en faire un sacrifice à l'esprit de la rivière la plus voisine. Le malheureux enfant est jeté dans cette rivière avec une calebasse attachée au cou, afin qu'il ne se noye pas immédiatement.

Les philosophes de la Chine qui, avec autant d'habileté que d'effet, ont inculqué dans

les cœurs les maximes de la piété filiale, ont laissé en grande partie l'affection paternelle à son influence naturelle, qui ne maintient pas toujours son empire d'une manière aussi efficace que des sentimens fortifiés par des préceptes appris de bonne heure et répétés sans cesse. Ainsi, les Chinois négligent moins fréquemment leurs pères qu'ils n'exposent leurs enfans. Pour fortifier les dispositions à l'obéissance filiale, les loix de l'empire fournissent les moyens de punir la violation de ce devoir, en laissant aux pères un pouvoir absolu sur leurs enfans. L'habitude semble avoir appris à croire que la vie ne devient vraiment précieuse, et le défaut d'attention pour elle, criminel, qu'après qu'elle a duré assez long-temps pour donner à l'ame et aux sentimens le temps de se développer; mais que l'existence à son aurore peut être sacrifiée sans scrupule, encore qu'elle ne le soit pas sans répugnance.

On choisit le plus souvent des enfans femelles pour ce cruel sacrifice, parce qu'on regarde leur perte comme un moindre mal. Les filles sont considérées comme appartenant véritablement à la famille dans laquelle on les marie; au lieu que les fils continuent

à vivre dans les leurs, et deviennent le soutien et la consolation de leurs parens. Les enfans sont exposés immédiatement après leur naissance, et avant que leur figure paroisse assez animée, et que leurs traits soient assez formés pour captiver les affections qui naissent dans le sein paternel. Cependant, on a toujours un faible espoir que ces enfans pourront être dérobés à une mort prématurée par les personnes qu'entretient le gouvernement pour recueillir ces innocentes victimes, afin de pourvoir à la subsistance de celles qu'on trouve encore vivantes, et enterrer celles qui ont déjà expiré.

Les missionnaires partagent avec zèle un soin si rempli d'humanité. Ils se hâtent de baptiser ceux qui conservent le moindre signe de vie, afin, comme ils le disent, de sauver l'ame de ces êtres innocens. Un de ces pieux ecclésiastiques, qui n'avoit nul penchant à exagérer le mal, avoua qu'à Pékin on exposoit chaque année environ deux mille enfans, dont un grand nombre périssoit. Les missionnaires prennent soin de tous ceux qu'ils peuvent conserver à la vie. Ils les élèvent dans les principes rigoureux et fervens du christianisme; et quelques-uns

de ces disciples se rendent ensuite utiles à leur religion, en travaillant à y convertir leurs compatriotes.

Les conversions s'opèrent ordinairement parmi les pauvres qui, dans tous les pays, composent la classe la plus nombreuse. Les charités que les missionnaires font, autant qu'ils peuvent, préviennent en faveur de la doctrine qu'ils prêchent. Quelques chinois ne se conforment, peut-être qu'en apparence, à cette doctrine, à cause des bienfaits qu'elle leur vaut; mais leurs enfans deviennent des chrétiens sincères. D'ailleurs, on a toujours plus d'accès auprès des pauvres; et ils sont plus touchés du zèle désintéressé des étrangers qui viennent du bout de la terre pour les sauver.

C'est un spectacle singulier, en effet, pour toutes les classes des spectateurs, que de voir des hommes, animés par des motifs différens de ceux de la plupart des actions humaines, quittant pour jamais leur patrie et leurs amis, et se consacrant pour le reste de leur vie au soin de travailler à changer le dogme d'un peuple qu'ils n'ont jamais vu. En poursuivant leur desseins, ils courent toute sorte de risques; ils souffrent toute

espèce de pérsécution, et renoncent à tous les agrémens. Mais à force d'adresse, de talent, de persévérance, d'humilité, d'application à des études étrangères à leur première éducation, et en cultivant des arts entièrement nouveaux pour eux, ils parviennent à se faire connoître et protéger. Ils triomphent du malheur d'être étrangers dans un pays où la plupart des étrangers sont proscrits, et où c'est un crime que d'avoir abandonné le tombeau de ses pères. Ils obtiennent enfin des établissemens nécessaires à la propagation de leur foi, sans employer leur influence à se procurer aucun avantage personnel.

Les missionnaires de différentes nations ont eu la permission de bâtir, à Pékin, quatre couvents, avec des églises qui y sont jointes. Il y en a même quelqu'un dans les limites du palais impérial. Ils ont des terres dans le voisinage de la ville; et on assure que les jésuites ont possédé, dans la cité et dans les faubourgs, plusieurs maisons, dont le revenu servoit seulement à favoriser l'objet de la mission. Ils ont souvent, par des actes charitables, fait des prosélytes et secouru des malheureux.

Lorsque l'ambassadeur fut à Pékin, la plupart des missionnaires lui rendirent visite. L'un d'entr'eux, Portugais d'un caractère doux et conciliant, étoit nommé, par l'empereur de la Chine, *chef des Européens du tribunal des mathématiques*; et en même-temps le pape lui avoit conféré, à la recommandation de la reine de Portugal, le titre d'*évêque de Pékin*. Les principales puissances catholiques accordent régulièrement de petites sommes pour l'entretien des missionnaires, et ceux-ci par reconnoissance et par attachement national servent, jusqu'à un certain point, d'agens pour les pays où ils sont nés respectivement, et défendent, au besoin, les intérêts de ces pays. Des différences d'opinion ont autrefois divisé les sociétés de missionnaires sur des points particuliers de doctrine; et quelque rivalité subsiste entre ceux d'un certain pays de l'Europe et les autres. Mais la plupart du temps ils sont réunis par un intérêt commun et une conformité de mœurs, très-différentes de celles des Chinois. — Dans ces contrées lointaines, tout Européen est salué par un compatriote, et a droit à son attention et à ses services.

L'un des plus respectables missionnaires, avantageusement connu dans le monde littéraire, par les remarques curieuses qu'il avoit publiées sur la Chine, où il résidoit depuis sa jeunesse, étoit devenu si infirme qu'il ne fut pas en état de se transporter chez l'ambassadeur : mais il lui écrivit pour lui faire part des vœux ardens qu'il formoit pour ses succès. Il lui offrit tous les secours que ses observations et son expérience le mettoient à même de pouvoir lui donner. Il lui fit un tableau de la cour qu'il alloit visiter, et l'engagea à espérer qu'il finiroit par y obtenir tout ce qu'il désiroit. En même-temps il le prévint des difficultés et des délais qu'il éprouveroit à toute occasion ; parce que, dans cette cour, on ne pouvoit rien obtenir sans beaucoup de patience et des efforts réitérés.

Indépendamment des visites des missionnaires, du légat et des principaux Chinois qui avoient accompagné l'ambassade, lord Macartney en reçut, chaque jour, des mandarins des premiers rangs. Les uns venoient chez lui, parce que les emplois qu'ils occupoient leur en fesoient un devoir ; les autres y étoient attirés par la curiosité, et plusieurs

par les musiciens européens qui, tous les soirs, donnoient concert dans les appartemens de l'ambassadeur. Parmi les Chinois qui parurent le plus souvent chez ce ministre, étoit le premier directeur de l'orchestre de l'empereur. Il y venoit continuellement, et étoit si charmé de quelques instrumens, qu'il désira d'en avoir des dessins. Il ne voulut pourtant pas les accepter en présent; mais il envoya des peintres qui, après avoir étendu de grandes feuilles de papier, sur le plancher, y placèrent les clarinettes, les flûtes, les bassons et les cors-de-chasse, tracèrent, avec leurs pinceaux, les figures de ces instrumens, mesurant toutes les ouvertures, et notant les moindres particularités. Quand cette opération fut achevée, ils écrivirent leurs remarques au bas des dessins, et les remirent au directeur. Celui-ci dit que son intention étoit de faire faire de pareils instrumens, par des ouvriers chinois, et de leur donner des proportions d'après son idée. Un petit nombre de Chinois avoit adopté le violon européen; mais il n'étoit pas communément en usage à Pékin. On s'y servoit d'un autre instrument qui avoit la même forme, mais n'étoit garni que de deux

cordes. Quelques Chinois avoient déjà appris à noter la musique sur du papier rayé.

Beaucoup de personnes se rendirent au palais de Yuen-Min-Yuen, afin de voir les présens qu'on y avoit déposés pour l'empereur. Divers ouvriers européens et chinois, avoient commencé à ôter de leurs caisses, les parties des machines qui étoient démontées, et les autres articles. Au nombre des spectateurs, étoient trois petit-fils de l'empereur, qui admirèrent, avec franchise, ce qu'ils voyoient. Quelques-uns des mandarins sembloient, au contraire, craindre de se livrer à des transports du même genre, et affectoient de considérer ces objets nouveaux, comme des ouvrages d'un mérite ordinaire. Cependant, tous les yeux se fixoient sur les vases, qui étoient au nombre des plus belles productions de l'art de M. Wedgwood (1). Chaque Chinois est juge en fait de porcelaine; et ils louèrent universellement ces échantillons des superbes ouvrages qui sortent des manufactures d'Europe.

Il y avoit, parmi les présens, un volume de portraits de la principale noblesse d'Angleterre. Afin que l'empereur eût plus d'a-

(1) Artiste célèbre qui est mort dernièrement.

grément en parcourant ce volume, un mandarin se chargea de tracer sur les marges, en caractères chinois, le nom et le rang des personnages qui y étoient représentés. Quand ce mandarin en fut à l'estampe représentant un duc anglais, gravé d'après le portrait peint par sir Josué Reynolds, lorsque ce duc étoit encore enfant, on lui dit que l'original étoit un *ta-zhin*, c'est-à-dire un homme d'un rang élevé, et même d'un très-haut rang. Le mandarin concevoit si peu qu'un enfant possédât, par droit héréditaire, une pareille distinction, qu'il jeta un regard de surprise ; et posant le pinceau, avec lequel on trace les caractères chinois, il s'écria qu'il ne pouvoit pas mettre une telle inscription à ce portrait, parce que l'empereur savoit fort bien distinguer un homme d'un rang élevé, d'un enfant.

Pendant le séjour que l'ambassade fit à Pékin, quelques Anglais eurent souvent occasion d'aller au palais impérial, situé dans la campagne, et retournèrent chaque fois par un chemin différent, ils purent facilement voir la plus grande partie de la capitale. L'ambassadeur se promena aussi dans une voiture anglaise, attelée de quatre chevaux

tartares, d'une belle taille, lesquels étoient conduits par des postillons choisis parmi les gardes qui avoient autrefois exercé cette profession en Angleterre. C'étoit un spectacle nouveau pour les Chinois, accoutumés à leurs voitures basses, grossièrement faites, à deux roues seulement, sans ressorts, et ne valant guère mieux que les mauvaises charrettes d'Europe. Quand on eut déballé et monté le superbe carrosse destiné à être offert à l'empereur, il fut extrêmement admiré. Mais il fallut donner des ordres pour en faire ôter le siège ; car les mandarins ayant vu que ce siège si élevé étoit destiné pour celui qui devoit mener les chevaux, ils témoignèrent le plus grand étonnement de ce qu'on proposoit de faire asseoir un homme au-dessus de l'empereur, tant la délicatesse de ce peuple est susceptible pour tout ce qui a rapport à la personne de son sublime souverain!

Dans la soirée qui précéda le départ de l'ambassade pour Zhé-Hol, un mandarin du premier rang se rendit chez lord Macartney avec un message très-gracieux, de la part de l'empereur. Ce prince ayant su que la santé de l'ambassadeur avoit été un peu

altérée, en demandoit des nouvelles, et recommandoit à ce ministre de faire le voyage de la Tartarie à petites journées, comme il le faisoit lui-même. Il ajoutoit que l'ambassadeur et sa suite seroient logés dans les palais qu'on a construits sur la route, pour servir de stations à sa majesté impériale lorsqu'elle se rend à Zhé-Hol.

Le planétaire n'étoit pas encore achevé d'ajuster, lorsque l'ambassadeur partit pour la Tartarie: le docteur Dinwiddie resta pour surveiller cet ouvrage délicat. D'autres anglais attachés à l'ambassade restèrent aussi pour diverses raisons, à Pékin et à Yuen-Min-Yuen. Quelques-uns furent retenus par des indispositions: de ce nombre étoit un des jardiniers botanistes. Il avoit déjà recueilli plusieurs espèces de plantes de la province de Pé-Ché-Lée, et il en conservoit une liste que nous allons ajouter à ce chapitre, parce qu'elle peut être intéressante pour les botanistes.

Corispermum hyssopifolium. Corisperme à feuille d'hyssope.

.....Une deuxième espèce.

Blitum. Blète.

Cyperus odoratus. Souchet odorant.
.....*Iria.* Souchet à épillets alternes.
Scirpus. Scirpe.
Panicum ciliare. Millet cilié.
.....*Crus corvi.* Millet pied de corbeau.
.....*Glaucum.* Millet glauque.
Poa. Paturin.
Briza eragrostis. Amourette.
Cynosurus indicus. Cretelle des Indes.
Arundo phragmites. Roseau à balais.
Lolium. Ivroie.
Rubia cordata. Garance à feuilles en cœur.
Cuscuta. Cuscute.
Solanum melongena. Aubergine.
.....Une deuxième espèce.
Lycium chinense. Lyciet des Indes.
Rhamnus. Nerprun.
Euonymus. Fusain.
Nerium oleander. Laurose ou laurier-rose.
Asclepias sibirica. Asclepias de Sibérie.
Cynanchum. Cynanque.
Chenopodium aristatum. Chenopode aristé.
.....*Scoparium.* Chenopode à balais.
Chenopodium viride. Chenopode vert.
.....*Glaucum.* Chenopode glauque.
Salsola altissima. Soude élevée.

.....Une deuxième espèce.

Tamarix. Tamaris.

Statice limonium.

Asparagus. Asperge.

Hemerocallis japonica. Hemerocalle du Japon.

Poligonum aviculare. Renouée, traînasse.

.....*Lapathifolium.* Polygone à feuille d'oseille.

Poligonum tinctorium. Polygone des teinturiers.

Poligonum persicaria. Polygone persicaire.

Sophora japonica. Sophore du Japon.

Tribulus terrestris. Herse.

Arenaria rubra. Sabline rouge.

Euphorbia cyparissias. Euphorbe à feuille de cyprès.

Euphorbia esula. Euphorbe ésule.

.....*Tithymaloïdes.* Euphorbe tithymaloïde.

Potentilla. Potentille.

Nymphæa nelumbo. Nénuphar nelumbo.

Leonurus sibiricus. Agripaume de Sibérie.

Antirrhinum. Mufflier.

Incarvillea.

Sesamum orientale. Sesame d'Orient.

Vitex negundo. Gatilier découpé.

Lepidium latifolium. Passe-rage.
Sisymbrium amphibium. Raifort sauvage.
Cleome. Mozambé.
Erodium ciconium. Erode, ou geranium à bec de cicogne.
Sida. Même nom.
Hibiscustrionum. Ketmie trifoliée.
Dolichos hirsutus. Dolique velu.
Hedysarum striatum. Sainfoin strié.
.....Une deuxième espèce.
Astragalus. Astragale.
.....Deux autres espèces.
Trifolium melilotus. Melilot.
Sonchus oleraceus. Laitron commun.
Prenanthes. Même nom.
Bidens pilosa. Chanvrin velu.
.....Une deuxième espèce.
Artemisia capillaris. Armoise capillaire.
.....*Integrifolia.* Armoise à feuilles entières.
Aster.
.....Une autre espèce.
Inula japonica. Aulnée du Japon.
Chrysanthemum. Chrysène ou marguerite.
Eclipta erecta. Eclipte droite.
.....*Prostrata.* Eclipte couchée.
Impatiens balsamina. Balsamine.

Typha latifolia. Massette à larges feuilles.
Xanthium strumarium. Lampourde.
Amaranthus caudatus. Amaranthe à longs épis.
Acalypha. Ricinelle.
Sterculia platanifolia.
Cucurbita citrullus. Pastèque.
Salix. Saule.
Cannabis sativa. Chanvre.
Juniperus barbadensis. Génevrier des Barbades.
Andropogon ischœmum. Barbon digité.
.....Une deuxième espece.
Holcus. Même nom.
Cenchrus racemosus. Racle en grappe.
Rottbollia. Rottbolle.
Atriplex. Arroche.
Ailanthus glandulosa. Arbre du ciel.
Equisetum. Prèle.
Matricaria. Matricaire.
Prunus armeniaca. Abricotier.
Avena. Avène.
Lonicera caprifolium. Chevrefeuille.
Sempervivum tectorum. Joubarbe.
Malva. Mauve.
.....Plusieurs espèces.
Melissa. Melisse.

Apium. Ache.
Corylus avellana. Noisetier.
Thlaspi. Même nom.
Brassica. Choux ou Navet.
Pinus. Pin.
Fraxinus. Frêne.
Morus. Mûrier.

TABLE
DES CHAPITRES
Du second Volume.

CHAPITRE PREMIER.

TRAVERSÉE DE LA COCHINCHINE AUX ILES DES LARRONS, PRÈS DE MACAO, ET DE-LA A CHU-SAN. OBSERVATIONS SUR CES DIFFÉRENS PAYS. Page 1

Conjectures sur la hauteur et l'irrégularité des marées, dans le golfe de Tunquin. — Arrivée des Anglais aux îles des Larrons. — Remarques sur ces îles. — Bricks envoyés à Macao. — Un des interprètes chinois quitte le service de l'ambassade. — Son collègue se conduit d'une manière toute différente. — Les commissaires de la factorerie anglaise informent lord Macartney de l'impression qu'a faite sur les officiers du gouvernement de Canton, l'envoi d'une ambassade anglaise. — Conduite de ces officiers, relativement à l'ambassade. — Ils cherchent à pénétrer

ses vues. — On ordonne à deux marchands chinois de se tenir prêts à se rendre à Pékin, pour servir d'interprètes à l'ambassade. — Comment et pourquoi on les empêche d'y aller. — La cour de la Chine nommoit autrefois des missionnaires européens pour servir d'interprètes. — On préfère un Chinois. — L'escadre anglaise essuie beaucoup de mauvais temps dans le détroit de Formose. — Raisons qui doivent faire croire que le mauvais temps est très-commun dans ce détroit. — L'escadre arrive aux îles Qué-San. — Nombre immense de bâtimens chinois à la voile. — Correction de la première carte des îles Chu-San. — Le brick le Clarence *est envoyé dans le port de Chu-San. — Description générale des îles Chu-San. — Les Anglais visitent l'île de Lowang. — Port de Chu-San. — Visite faite au gouverneur de Chu-San. — Les voyageurs se rendent à la cité de Ting-Hai. — De ses rues. — De ses maisons. — De ses marchés. — Vêtemens des habitans. — Des pieds des femmes chinoises. — Conjectures sur l'origine de cette coutume. — Pourquoi les Européens sentent plus les effets de la chaleur*

que les Chinois. — De la salle d'audience du gouverneur. — Grand nombre de belles lanternes. — Grandes lanternes entièrement faites de corne. — Manière de faire ces lanternes. — Arbres nains, qu'on voit dans la salle d'audience. — Art des jardiniers chinois, pour que ces arbres restent nains. — Le gouverneur de Chu-San procure aux Anglais des pilotes pour les conduire dans la mer Jaune. — Visite que fait un médecin chinois à un Anglais malade à bord du Clarence. — *Le gouverneur se rend à bord du* Clarence. — *Manière dont les médecins chinois tâtent le pouls des malades. — Le* Clarence *part du port de Chu-San. — Tournoiement d'eau. — Le* Clarence *rejoint l'escadre. — L'ambassadeur est invité à se rendre à terre. — Il le refuse. — L'escadre remet à la voile.*

CHAPITRE II.

NAVIGATION DANS LA MER JAUNE. ENTRÉE DE L'AMBASSADEUR DANS LA RIVIÈRE QUI CONDUIT A TIEN-SING. Page 71

Etendue des côtes de la Chine.—Bornes de la mer Jaune.—Conduite des pilotes chinois.

*nois.—Etat avancé de la navigation parmi les Chinois.—Quelles en sont les causes.—Description de la boussole chinoise.—Ses avantages.—Opinion des Chinois sur l'attraction de l'aimant.—Réflexions de l'empereur Caung-Shée à ce sujet.—Route de l'escadre dans la mer Jaune.—Elle rencontre le brick l'*Endeavour.—*Détails sur le savant capitaine Mac-Cluer qui se rend habitant des îles Pelew.—Caractère des habitans de ces îles.—Caractère des habitans de la nouvelle Guinée.—L'escadre poursuit sa route dans la mer Jaune.—Conjectures sur la formation d'une grande île, située sur la côte orientale de la Chine.—Découverte de plusieurs îles dans la mer Jaune.—Péninsule de Shang-Tung.--Baie de la côte septentrionale de cette péninsule.--Ville et baie de Ten-Choo-Foo.—Exemple des mœurs chinoises.—Proclamation de l'ambassadeur à bord de l'escadre.—Effets de cette proclamation.—Détroit de Mi-a-Tau.—Direction extraordinaire des marées.—Causes de cette direction.—Rapport du capitaine Campbell sur le port de Mi-a-Tau.—L'escadre anglaise entre dans le golfe de Pékin.—Elle arrive vis-*

à-vis de la barre de la rivière Pei-Ho. —Le Jackall *est envoyé à la recherche d'un port promis par les pilotes chinois.—Il n'en trouve point.—Raisons pour lesquelles il n'y a pas de bon port dans le golfe de Pékin.—Rapport de ce que M. Hüttner a vu à terre.—Arrivée de deux mandarins à bord du* Lion.—*Portrait de ces mandarins.—Présent de provisions envoyé pour l'escadre.—Difficulté singulière qu'ont les étrangers à prononcer, et à entendre la langue chinoise.—Description de quelques-uns des présens destinés à l'empereur.—Les présens sont mis à bord des jounques chinoises, afin de leur faire passer la barre qui est à l'embouchure du Pei-Ho.—Détails sur ces jounques.—Instructions données par lord Macartney à sir Erasme Gower.—L'ambassade quitte les vaisseaux le* Lion *et l'*Indostan.—*Elle passe la barre.—Elle entre dans le Pei-Ho.*

CHAPITRE III.

L'AMBASSADE REMONTE LA RIVIÈRE PEI-HO, POUR SE RENDRE DANS LA CAPITALE DE LA CHINE. LES VAISSEAUX QUITTENT LE GOLFE DE PÉ-CHÉ-LÉE. Page 177

Motifs de sécurité de l'ambassade anglaise en Chine. — Elle arrive à Ta-Coo, ville située sur les bords du Pei-Ho. — Yachts préparés pour l'ambassade. — Description de celui de l'ambassadeur. — Comment il est distingué des autres. — Grands bateaux pour porter le bagage. — Provisions fournies aux passagers des yachts. — Manière dont les Chinois préparent leur manger. — Gâteaux cuits à la vapeur de l'eau bouillante. — Depuis l'instant que l'ambassade est entrée en Chine, toutes ses dépenses sont aux frais de l'empereur. — Entrevue de l'ambassadeur avec le vice-roi de Pé-Ché-Lée. — Détails sur ce vice-roi. — Temple et statue du dieu de la mer. — Conjectures sur le trident de Neptune. — Salle d'audience de Ta-Coo. — Repas envoyé à bord des yachts par le vice-roi. — Respect que les Chinois des premières classes inspirent

à ceux des classes inférieures. — L'ambassade remonte le Pei-Ho. — Signaux. — Ordre qui règne dans les yachts. — Foule de spectateurs sur les bords de la rivière. — Conjectures sur la formation du Pei-Ho. — Levées sur les bords de la rivière. — Culture. — Habitations. — Pyramides de sel. — Illuminations. — Peu de bétail. — Peu de prairies. — Point de terre en jachère. — Cimetières écartés des temples. — Tas considérables de sel. — On le porte, en grande partie, au midi de la Chine. — Manière de le faire. — Nombre de bâtimens employés à transporter le sel. — L'ambassade arrive à Tien - Sing. — Les noms chinois ne sont point des sons arbitraires. — Conduite décente des spectateurs à Tien - Sing. — Troupes mises sous les armes pour recevoir l'ambassadeur. — Ordre de parade. — Les militaires ont des éventails. — Cérémonie singulière pour témoigner le respect qu'on a pour l'empereur. — Ce prince désire de recevoir l'ambassade anglaise à Zhé-Hol, en Tartarie. — Proposition du légat à l'égard des présens. — Le vice-roi décide contre l'opinion du légat. — Contraste

entre la conduite de ces deux officiers. — Présens du vice-roi à toute la suite de l'ambassadeur. — Théâtre chinois. — Scène de tragédie chinoise. — Nouvelles de sir Erasme Gower. — Détails sur deux missionnaires français qui vouloient se rendre à Pékin. — Caractère général des officiers civils et militaires de Tien-Sing. — Lettres portées en secret à l'ambassadeur. — Leur contenu. — Etendue et population de Tien-Sing. — Chinois qui habitent sur l'eau. — Maisons de Tien-Sing, dont Marc-Paul a parlé sous le nom de la Cité Céleste. — Terres où l'on cultive le millet des Barbades (1). *— On se sert de ce grain pour régler les mesures de capacité. — Usage qu'on fait de ce millet. — Autre millet et plantes diverses. — Point de mauvaises herbes dans les champs. — Terres sujètes aux inondations. — Ravage des sauterelles. — Diverses manières pour faire remonter la rivière aux yachts. — Insectes qu'il y a sur la rivière. — Conduite du légat. — Raisons de cette conduite. — Pourquoi la cour de Pékin est depuis peu mécon-*

(1) *Holcus sorghum.*

tente des Anglais. — Guerre du Thibet. — Réflexions au sujet de cette guerre. — Le légat refuse de faire partir une lettre de l'ambassadeur. — Continuation du voyage sur la rivière. — Barques portant les impôts en nature dans la capitale. — Population sur la rivière. — Méthode pour clarifier l'eau vaseuse du Pei-Ho. — Manière dont les Chinois font usage de l'eau. — Ils servent de la glace pour servir les fruits. — Ils l'emploient rarement pour les liqueurs. — Les premières classes vivent avec luxe. — Indifférence des Chinois pour tous les pays étrangers. — Anecdote de l'ouvrage de l'abbé Raynal sur les deux Indes, laquelle se trouve aussi dans les anciens livres chinois. — Suite qu'ont les mandarins en voyage. — Manière de saluer. — Voitures. — Chariots à voiles. — Vue d'une maison de plaisance de l'empereur. — Arrivée de l'ambassade à Tong-Choo-Foo. — Observations faites par les vaisseaux anglais dans le golfe de Pé-Ché-Lée. — Départ de ces vaisseaux pour Chu-San.

CHAPITRE IV.

L'AMBASSADE DÉBARQUE PRÈS DE TONG-CHOO-FOO. ELLE TRAVERSE PÉKIN POUR SE RENDRE DANS UN PALAIS QUI EST AU-DELA. ELLE RETOURNE DANS LA CAPITALE. Page 282

Combien la grande plaine de Pé-Ché-Lée est intéressante. — Conjectures sur la formation de cette plaine. — Etendue de la plaine autour de Pékin. — Distance de Tong-Choo-Foo à Pékin. Temple de Tong-Choo-Foo préparé pour la réception de l'ambassadeur et de sa suite. — Magasins construits pour les bagages et pour les présens. — Description du temple et des appartemens que les prêtres cèdent aux Anglais. — Repas donné par les mandarins. — Pompes introduites en Chine. — Point de mandians parmi les Chinois. — Précaution prise contre la famine. — Bienfaisance de l'empereur dans ces occasions. — Détails sur Tong-Choo-Foo. — Curiosité des habitans. — Leur étonnement à la vue d'un nègre. — Annonce d'une éclipse de lune. — Conduite de l'empereur à l'occasion des éclipses de

soleil. — Les Chinois ignorent l'art de prédire les éclipses. — Les marchands ne connoissent pas les opérations ordinaires de l'arithmétique. — Swan-Pan. — Calcul et division décimale. — Monnoie des Chinois. — L'argent est unè marchandise en Chine. — Suite de monnoies chinoises remontant au-delà de l'ère chrétienne. — Ancien édifice de Tong-Choo-Foo. — Les pagodes chinoises ne sont point destinées aux exercices de la religion. — Ressemblance de la religion de Fo avec celle des catholiques romains. — Grand nombre d'images dans les temples chinois. — Il n'y a point en Chine de religion d'état. — Le peuple chinois est extrêmement superstitieux. — Il croit à la transmigration des ames. — Mort et funérailles d'un des ouvriers attachés à l'ambassade. — Cimetières chinois. — Chevaux tachetés. — Instrumens aratoires. — Manière dont on nourrit les animaux avec lesquels on laboure. — Paysans chinois. — Combien les femmes chinoises sont laborieuses. — Combien elles sont soumises aux hommes. — Les Chinois ne laissent pas leurs parens dans le besoin.

— Ils

— Ils ne se perdent jamais de vue les uns les autres. — Nombre d'hommes employés à porter le bagage de l'ambassade. — Manière de porter les gros fardeaux. — Route de Tong-Choo-Foo à Pékin. — Halte dans un cabaret. — Faubourgs et murailles de Pékin. — Porte orientale de cette ville. — Largeur des rues. — Portes triomphales. — Ornemens des toits. — Superbes boutiques. — Cortèges des funérailles et des mariages, à Pékin. — Foule qui remplit les rues. — Les soldats l'écartent. — Muraille du palais impérial de Pékin. — Coup-d'œil jeté sur le palais impérial et sur les jardins. — Cloche énorme. — Lac couvert de nenuphar. — Bibliothèque de manuscrits étrangers. — Femmes tartares. — L'ambassade sort de Pékin par la porte occidentale, et traverse un grand faubourg. — Comparaison de Pékin avec Londres. — Chemin pavé en granit. — Maison de plaisance près de Hai-Tien, préparée pour loger l'ambassade anglaise. — Elle est ornée de dessins chinois. — Défauts de ces dessins. — Salle d'audience de Yuen-Min-Yuen. — Trône de l'empereur. Offrande qu'on y porte. — Nom de la

divinité confondu avec celui de l'empereur. — On adore l'empereur. — On propose à l'ambassadeur anglais cette cérémonie. — Inscription chinoise mise sur les présens. — Conduite d'un ambassadeur russe, relative au prosternement. — Conduite d'un ambassadeur hollandais en pareille circonstance. — Conséquences qu'eurent la conduite de l'un et de l'autre de ces ministres. — Les Tartares se méfient des Anglais. — Difficultés qu'on rencontre en voulant établir des relations avec les Chinois. — Conditions offertes par l'ambassadeur anglais, lorsqu'on lui propose de se prosterner devant l'empereur. — Difficulté de faire traduire ces conditions, en chinois. — Les missionnaires visitent l'ambassadeur. — Jésuite portugais proposé pour interprète. — L'interprète de l'ambassadeur est préféré. — L'ambassade retourne à Pékin. — Description du palais où elle est logée. — Un chrétien chinois sert de traducteur à l'ambassadeur. — Manière dont il faut que les Anglais s'y prennent pour faire traduire leurs écrits en chinois. — Mémoire adressé au premier ministre Ho-Choong-Taung. — Pièces de

campagne que les Anglais doivent présenter à l'empereur. — Le légat demande la poudre à canon appartenant à l'ambassade. — Goût des Chinois pour les marchandises anglaises. — Etendue de Pékin. — Cité tartare. — Cité chinoise. — L'empereur laboure tous les ans. — Description de cette cérémonie. — Temple consacré au ciel. — Temple consacré à la terre. — Combien Pékin diffère des villes européennes. — Les propriétés sont incertaines en Chine. — Il y a trois classes de peuple. — Tribunaux de l'empire. — Leurs fonctions. — Comment les emplois sont obtenus. — Qualités requises pour y parvenir. — Comment on s'assure que les prétendans ont ces qualités. — Principes dans la conduite des affaires. — Constance du gouvernement. — Introduction des Tartares dans les emplois publics. — Maisons, régime diététique, tempérament, conduite des Chinois. — Tranquillité et police de Pékin. — Les habitans de Pékin connoissent peu les maladies. — Pourquoi la Chine est très-peuplée. — Les Chinois se marient jeunes. — Les enfans sont obligés d'avoir soin de leurs parens. —

Les enfans sont quelquefois abandonnés par les auteurs de leurs jours. — Réflexions à ce sujet. — On expose sur-tout les enfans femelles. — Soins du gouvernement à ce sujet. — Des missionnaires. — Les missionnaires sauvent des enfans exposés qu'ils élèvent dans les principes du christianisme, et qui leur servent à convertir d'autres Chinois. — Conduite et caractère des missionnaires. — Services rendus par eux. — Des Chinois rendent visite à l'ambassadeur. — Concerts donnés par les musiciens de l'ambassade. — Les Chinois admirent les présens apportés par l'ambassadeur. — Observation d'un Chinois à l'occasion du portrait d'un jeune duc anglais. — Observations que font les mandarins sur le siège élevé d'un carrosse destiné à être présenté à l'empereur. — Préparatifs pour le voyage de la Tartarie. — Message gracieux de l'empereur à l'ambassadeur. — Liste des plantes recueillies dans la province de Pé-Ché-Lée.

Fin de la Table du second Volume.

3152074

Digitized by Google